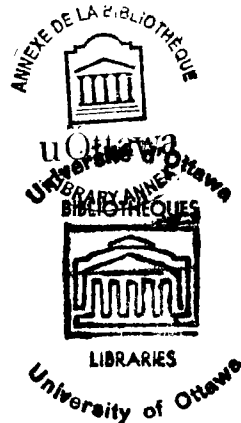


PAUL CLAUDEL A WASHINGTON
(1926-1933)

par Marc-O. Saint-Jean

Thèse présentée à la Faculté
des Arts de l'Université
d'Ottawa pour l'obtention du
grade de Maître ès Arts.



Ottawa, Canada, 1966

UMI Number: EC56185

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC56185
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

RECONNAISSANCE

Cette thèse a été préparée sous la direction de
Monsieur Eugène Roberto, professeur à la Faculté des Arts
de l'Université d'Ottawa.

Nous le remercions de ses précieux conseils qui
nous ont beaucoup aidé dans notre étude sur Paul Claudel.

CURRICULUM STUDIORUM

Marc-Ovila Saint-Jean naquit à Blind River, Ontario, le 2 septembre 1919. Il obtint son baccalauréat ès arts de l'Université Laval en 1943 et son certificat d'études supérieures de littérature française à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris en 1953.

TABLE DES MATIERES

Chapitres	pages
INTRODUCTION	1
I.- NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMERIQUE (4 mars 1927 - 10 octobre 1928)	15
Problèmes diplomatiques et politiques; rayon- nement de l'écrivain.	
II.- APPROFONDISSEMENT DE LA VIE AMERICAINE (1929- 1930)	72
La sauvegarde de l'amitié franco-américaine; le métier diplomatique et le rayonnement de l'écrivain catholique.	
III.- ADIEUX A L'AMERIQUE (octobre 1930-avril 1933) .	154
Encore l'amitié franco-américaine; les dettes de guerre; l'adieu aux Américains.	
CONCLUSION	203
BIBLIOGRAPHIE	222

Appendices

A. COOLIDGE RECEIVES NEW FRENCH ENVOY, Envoy Ad- dresses President	230
B. DISCOURS DE PAUL CLAUDEL AUX LEGIONNAIRES AMERI- CAINS, le 6 avril 1927	233
C. CLAUDEL CRITICIZES MOVIES OF FRENCH, Ambassador Asserts in Speech Here That Our Films Err in Showing Them as Warlike	239
D. DISCOURS DE PAUL CLAUDEL à la Société américaine de Droit international, le 28 avril 1928 . . .	242
E. [POEM] To His Excellency, Paul Claudel, Ambassa- dor of France to the United States	246
F. DISCOURS DE PAUL CLAUDEL au Carnegie Institute de Pittsburgh à l'occasion de la remise du pre- mier prix au peintre français Henri Matisse, à l'exposition d'art annuelle	248

TABLE DES MATIERES

v

pages

G. M. PAUL CLAUDEL AU CERCLE UNIVERSITAIRE, Montréal, le samedi 3 novembre 1928	251
H. DISCOURS DE M. PAUL CLAUDEL, ambassadeur de France, pour le Jour de l'Alliance française à New York, le 10 février 1929	258
I. DISCOURS DE PAUL CLAUDEL à la 27 ^e réunion annuelle de la Fédération de l'Alliance française, le 6 avril 1929	262
J. DISCOURS DE M. L'AMBASSADEUR CLAUDEL aux membres de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, le 15 octobre 1929, à Burlington, Vermont . .	267
K. DISCOURS DE PAUL CLAUDEL à l'Université de Virginie pour la dédicace de la Salle La Fayette, le 20 novembre 1929	274
L. DISCOURS DE S. Exc. M. PAUL CLAUDEL au banquet des Professeurs de français (New York), le 12 octobre 1929	278
M. KELLOGG RECEIVES CROSS OF LEGION	284
N. DISCOURS DE M. PAUL CLAUDEL, Ambassadeur de France, à la vingt-neuvième assemblée générale de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis et au Canada, le 11 avril 1931 . .	287
O. BYRD GETS MEDAL AND FRENCH HONOR	293
P. AUX LECTEURS DE LA TRADUCTION ANGLAISE DU "SOULIER DE SATIN"	296
Q. SAINTE JEANNE D'ARC ET SAINTE THERESE DE LISIEUX Discours aux Dames catholiques de Philadelphie, le 24 avril 1931	298
R. REFLEXIONS DE M. PAUL CLAUDEL POSANT DEVANT UN PORTRAITISTE	309
S. SOMMAIRE de <u>Paul Claudel à Washington</u>	316

INTRODUCTION

En 1926, le prestige français aux Etats-Unis est très bas. Jusserand, Daeschener, Bérenger se sont succédé à l'ambassade de France à Washington. Le gouvernement américain a attendu assez longtemps le règlement des dettes de guerre; il presse la France de ratifier l'accord signé le 29 avril 1926 et qui a fixé le montant de la dette ainsi que l'échelonnement des paiements. Mais la France a du mal à retrouver son équilibre à la suite de la guerre et surtout elle se demande comment elle pourra jamais acquitter sa dette de plus de quatre milliards de dollars envers les Etats-Unis. Washington a bien proposé un taux d'intérêt acceptable, mais Paris hésite avant de s'engager à verser des paiements annuels pour une durée de soixante-deux ans.

A tout prix, en France, on songe à sauvegarder l'amitié franco-américaine. Après on verra pour la dette! Le poste d'ambassadeur à Washington est vacant depuis une année entière. C'est que le gouvernement français y pense à deux fois avant de désigner l'ambassadeur qui aura à remplir la mission diplomatique la plus délicate et en même temps la plus importante de l'après-guerre.

Qui faut-il choisir? Un parlementaire? Le Quai d'Orsay n'a pas eu à se féliciter de la mission du sénateur Bérenger. D'ailleurs comment un politicien peut-il oublier

INTRODUCTION

2

complètement son intérêt personnel ou l'ambition de son parti politique? De plus, il n'est pas sage qu'un parlementaire, au nom du parti au pouvoir, aille faire des excuses au Président des Etats-Unis pour le long retard apporté par le gouvernement français à ratifier l'entente au sujet des dettes de guerre. Il ne peut, non plus, au nom de son gouvernement demander de nouvelles négociations ou tout simplement admettre que la France ne veut pas ratifier l'entente proposée par les Etats-Unis.

Seul un vrai diplomate dans toute l'acception du terme, un diplomate à l'ancienne mode mais rompu au métier pourrait remplir le poste vacant. Peu importe même la personnalité du nouveau titulaire, pourvu qu'il soit avant tout agréable aux Américains. Prêt à accomplir toutes les tâches, le nouvel ambassadeur devra pouvoir toujours se réfugier derrière ses instructions en acceptant que son gouvernement puisse le désavouer n'importe quand ou bien parce que les instructions données ne sont plus opportunes ou bien tout simplement parce qu'on a décidé de les changer.

La presse américaine suit de très près tous les mouvements de la diplomatie française. Elle s'intéresse particulièrement à la nomination du prochain ambassadeur à Washington, puisque le règlement des dettes de guerre est certainement lié à cette nomination. Mais le Quai d'Orsay hésite, cherche, délibère. Le correspondant à Paris du

INTRODUCTION

3

plus grand journal américain, le New York Times, décrit bien cette attitude dans la livraison du 26 novembre 1926:

Dans la situation actuelle, à cause du règlement des dettes de guerre, ici, à Paris, on pense qu'il est absolument nécessaire de désigner un ambassadeur très impersonnel. Ce sera un fonctionnaire à qui les instructions ne semblent jamais venir, un fonctionnaire capable de n'être qu'un porte-parole quand il s'agit de parler affaires mais pourtant capable aussi de représenter avec dignité cette France qui n'est pas intéressée à une politique purement passagère¹.

Des noms sont prononcés à Paris pour remplir ce poste qui exige si peu et demande tellement! On parle de M. de Billy, ministre en Roumanie, et de M. Paul Claudel, ambassadeur à Tokyo. Tous les deux sont bien entraînés à la diplomatie et le choix s'avère difficile entre les deux hommes. On suggère aussi le nom d'un troisième candidat: l'ancien ambassadeur Jusserand. Ses amis soutiennent que son retour à Washington diminuerait la tension dans les relations franco-américaines, donnerait confiance et ferait oublier la récente attitude pleine de réticences du Quai d'Orsay.

Le New York Times du 30 novembre annonce que le Ministre des Affaires étrangères de France, M. Aristide Briand, semble avoir arrêté son choix sur Paul Claudel².

¹ New York Times, le 26 novembre 1926, p. 7, col. 3.

² New York Times, le 30 novembre 1926, p. 10, col. 5.

INTRODUCTION

4

Déjà le même journal souligne la double personnalité de Claudel:

Il a réussi ce tour de force de se mériter une place au tout premier rang des poètes contemporains alors qu'il poursuivait sa carrière diplomatique³.

Le 1^{er} décembre 1926, Paul Claudel est désigné comme ambassadeur de France à Washington. Après avoir reçu l'assentiment de la Maison blanche, le Président de la République française sanctionne la nomination, le 4 décembre⁴.

Les principales revues littéraires américaines, les grands journaux et surtout le New York Times s'empressent de présenter le nouvel ambassadeur qui se trouve encore au Japon. Voici la présentation du New York Times du 1^{er} décembre:

A Washington, Claudel va continuer la tradition de Jules Jusserand en étant un ambassadeur-homme de lettres. C'est un poète et un auteur dramatique d'un talent particulier avec un penchant vers l'allégorie héroïque. En apparence, il est loin de la conception habituelle que l'on se fait d'un poète puisqu'il ressemble beaucoup plus à un robuste producteur de vin de sa Champagne natale⁵.

De son côté, le Literary Digest du 15 janvier 1927 publie une photographie du nouveau représentant de la France

3 New York Times, le 30 novembre 1926, p. 10, col. 5.

4 New York Times, le 5 décembre 1926, p. 5, col. 6.

5 New York Times, le 1^{er} décembre 1926, p. 2, col. 2.

INTRODUCTION

5

avec ce commentaire: "L'ambassadeur Claudel dont la religion sert de vin à ses écrits⁶." Et la revue décrit cet ambassadeur-homme de lettres: "C'est un poète, un dramaturge, un dévot mystique, un catholique à la Pascal comme l'écrit L'Illustration de Paris⁷." Au début de sa carrière d'écrivain, il a suivi le mouvement de Stéphane Mallarmé, Elémir Bourges, Francis Jammes et Arthur Rimbaud. Bientôt il se convertit au catholicisme et "il est alors prédestiné à devenir le chef incontesté d'une jeune école de Lettres⁸".

Le Transcript de Boston affirme que l'on n'a jamais connu un ambassadeur comme celui-là: "non seulement c'est un homme de lettres, mais il est aussi le fondateur d'une école intellectuelle, à moins de l'appeler une école émotive⁹." Et le journal bostonnais continue ainsi sa présentation:

En France, son influence littéraire et religieuse porte le nom de Claudélisme. C'est réellement le catholicisme mystique étrangement fondu dans le nouveau mouvement littéraire. Claudel écrit des pièces de théâtre émotives en vers libres. Certains l'ont appelé le Browning de la France et, comme preuve de la difficulté à le classifier, d'autres l'ont surnommé le Walt Whitman de la

6 The Literary Digest, New-York, le 15 janvier 1927, p. 27.

7 Ibid.

8 Ibid.

9 Ibid.

INTRODUCTION

6

France. Sa poésie est nouvelle; il appartient à l'école des écrivains de la Nouvelle Revue française. Cependant son mysticisme religieux est aussi vieux que l'Eglise ou du moins aussi vieux que Thomas à Kempis¹⁰.

"La France nomme un poète comme ambassadeur à Washington": ce titre de l'article du New York Times du 5 décembre 1926 pouvait bien étonner les milieux financiers américains. C'est vrai, continue l'article, Claudel est un diplomate distingué, mais c'est surtout "un citoyen de la grande République des lettres"¹¹. Ses écrits et ses poèmes sont originaux, provocateurs même, puisque la manière de cet écrivain est en révolte "contre les canons traditionnels du goût classique"¹². Aussi la critique s'est-elle fortement agitée autour de Claudel et à travers tout le monde on s'intéresse à lui.

Toute sa vie, continue le New York Times, Claudel l'a passée dans le service diplomatique français à l'étranger. En 1892, il était apprenti-consul et l'année suivante on l'envoyait à New-York comme vice-consul. En 1894, il est nommé consul à Shanghai et cinq ans plus tard, il est envoyé à Fuchu au même titre. En 1906, il devient premier

10 The Literary Digest, New-York, le 15 janvier 1927, p. 27.

11 New York Times, le 5 décembre 1926, p. 5, col. 6.

12 Ibid.

INTRODUCTION

7

secrétaire de la légation à Péking, puis il occupe l'important poste de consul à Tientsin. En 1909, il est ramené en Europe comme consul à Prague, alors partie de l'Autriche-Hongrie. Consul général à Francfort en 1911 et à Hambourg en 1913; durant la guerre, il est promu au poste de Ministre au Brésil et en 1919, il devient Ministre au Danemark. Deux ans plus tard, il est nommé ambassadeur à Tokyo et "maintenant, moins de trente-cinq ans après son entrée au service diplomatique français, il est élevé à l'ambassade de Washington¹³".

Cette énumération précise des postes occupés par Paul Claudel pouvait rassurer ceux qui s'interrogeaient sur l'opportunité d'envoyer un poète pour occuper le poste peut-être le plus important dans la diplomatie internationale.

Le nom de Claudel diplomate n'était certes pas totalement inconnu. Récemment encore des journaux et des revues avaient publié la photographie de l'ambassadeur de France à Tokyo au milieu des ruines de sa maison après les terribles tremblements de terre de 1923 qui avaient fortement secoué le Japon. Mais, comme le dit le New York Times, à Paris ou ailleurs c'est surtout par ses écrits que Claudel est connu:

¹³ New York Times, le 5 décembre 1926, p. 5, col. 6.

INTRODUCTION

8

Qu'il soit en poste en Amérique du Nord ou du Sud, en Europe ou en Extrême-Orient, il a toujours exercé une influence sur les milieux intellectuels de Paris¹⁴.

Claudé, "c'est un aussi grand innovateur en poésie que Debussy en musique¹⁵". Son emploi des genres, son choix des thèmes, ses tons et assonances révèlent une expérience toute nouvelle mais bien réfléchie chez cet écrivain "saturé de mysticisme catholique qui prend son bien là où il le trouve avec un opportunisme déterminé¹⁶".

Mais le journaliste du New York Times veut quand même décrire le plus possible la carrière diplomatique de cet ambassadeur-poète. Il devine la question de ses lecteurs: cette vie littéraire n'a-t-elle pas nui au diplomate dans ses différents postes? Il rappelle alors ce qui s'est passé, un peu après la guerre, quand on songeait à nommer Claudé en Allemagne. Le gouvernement de ce pays fit savoir que Claudé serait persona non grata comme envoyé français auprès du Reich, parce qu'il avait publié, en 1915, un livre de vers intitulé Trois poèmes de guerre, dont le patriotisme était considéré comme offensant pour les sentiments teutoniques. Pourtant les sentiments exprimés

14 New York Times, le 5 décembre 1926, p. 5, col. 6.

15 Ibid.

16 Ibid.

INTRODUCTION

9

étaient doux et pleins de dignité pour des poèmes de guerre, comme le démontre bien l'élégie "Aux morts des armées de la République":

Ce souffle encore incertain dont je sens ma
joue caressée,
C'est la France, je le sais!
Ah! qu'elle est douce, car c'est elle! naïve
mais péremptoire,
L'haleine de la Victoire¹⁷!

Mais Claudel avait froissé l'amour-propre national au dire des Allemands et il ne fut pas nommé chez eux.

En 1921, Claudel est envoyé au Japon comme ambassadeur. Là aussi la situation était très délicate. La Conférence navale de Washington venait d'avoir lieu et l'alliance anglo-japonaise s'était dissoute. Le Ministère des Affaires étrangères de France voyait poindre à l'horizon le spectre d'une alliance beaucoup plus importante entre l'Angleterre et l'Amérique. Pour rétablir l'équilibre, la France décida de faire la cour au Japon et Claudel fut envoyé comme premier courtisan. Ce dernier déploya toutes ses énergies pour établir de bonnes relations entre son pays et le Japon. Il en résulta surtout des échanges commerciaux nombreux entre l'Empire japonais et les colonies françaises de l'Est, surtout l'Indo-Chine. Le New York Times souligne le bon travail de Claudel:

17 New York Times, le 5 décembre 1926, et Paul Claudel, Poèmes de guerre, dans Oeuvre poétique, Paris, Gallimard, Pléiade, 1957, p. 530.

INTRODUCTION

10

Ses efforts ont remporté un tel succès qu'il fut considéré par les autorités japonaises comme un médiateur possible entre Washington et Tokyo dans la friction qui résulta de la Conférence du désarmement naval à Washington¹⁸.

Claudé aimait les Japonais; il se mit à étudier leurs traditions et leurs écrits, ce qui lui mérita, dès le début, l'estime des milieux intellectuels. Il alla même jusqu'à écrire une pièce adaptée au théâtre japonais du "NO" ainsi qu'un drame "Hamiwa" basé sur l'effigie qui fut brûlée avec le Mikado dans les temps anciens.

Cet "ambassadeur qui écrit des pièces", comme on l'appela à Tokyo, fit une impression tellement profonde au Japon que les chefs de la communauté japonaise aux États-Unis manifestèrent une grande joie devant la nomination de Claudé à Washington. Pour eux, c'était l'homme le plus apte à faire connaître sous son vrai jour l'Extrême-Orient et à éclairer sur toutes les affaires qui concernent le Pacifique.

Cette présentation de Claudé aux lecteurs américains ne pouvait que créer un mouvement de sympathie pour le nouvel ambassadeur. On a hâte de voir et surtout de lire les écrits de cet auteur "aussi absolument original¹⁹".

¹⁸ New York Times, le 5 décembre 1926, p. 5, col. 6.

¹⁹ Ibid.

INTRODUCTION

11

C'est vrai que ses adversaires, en France, prétendent que ses pièces ne peuvent être lues ni jouées. On qualifie son langage de "tumultueux et emphatique"²⁰. On l'a même accusé de frénésie lyrique. Et devant toutes ces protestations, l'Académie française qui avait voulu lui décerner un prix littéraire, fut forcée de déclarer: "Ce poète doit être admiré mais non pas imité"²¹.

Pourtant n'y a-t-il pas lieu de faire des rapprochements entre Claudel et certains écrivains américains?

Le New York Times l'affirme:

Profondément enraciné dans le catholicisme du continent, M. Claudel est essentiellement français. Mais sa façon d'écrire se distingue par l'absence de précision, l'impatience et le dogmatisme esthétique, en un mot, par toutes ces qualités qui sont caractéristiques des littératures anglaise et américaine²².

La nomination de Paul Claudel à l'ambassade de Washington a suscité de nombreux commentaires dans la presse et les revues intellectuelles des Etats-Unis. Dans certains milieux, on se demandait avec le président Coolidge qui n'aimait pas les poètes, si la France était bien sérieuse en envoyant un poète comme ambassadeur en Amérique.

²⁰ New York Times, le 5 décembre 1926, p. 5, col. 6.

²¹ Ibid.

²² Ibid.

INTRODUCTION

12

Mais pourtant la personnalité du nouvel ambassadeur intéresse beaucoup le public américain: un diplomate à qui l'on a déjà confié des postes très importants, un poète dont l'oeuvre considérable est connue dans le monde entier et enfin un catholique "à globules rouges" qui devra vivre dans un pays à très forte majorité protestante.

Paul Claudel diplomate a déjà fait l'objet d'une étude générale²³ qui rassemble les principaux textes officiels écrits par Claudel lui-même tout au long de sa carrière diplomatique. Le séjour de Claudel en Amérique a lui aussi été étudié dans le deuxième volume des Cahiers Canadiens Claudel²⁴. Dans cette série d'études, on traite des points très précis de la vie de Claudel comme la très intéressante relation de l'amitié qui a uni l'ambassadeur avec Madame Agnès Meyer à Washington.

Mais nous croyons qu'il est possible de suivre Claudel d'encore plus près durant les six années de son séjour à l'ambassade de France dans la capitale américaine. Comment s'est-il présenté aux Américains? Comment leur a-t-il parlé? Quelles relations humaines a-t-il eues avec

23 Cahier Paul Claudel, n° 4, Claudel diplomate, Paris, Gallimard, 1962, 362 p.

24 Cahier Canadien Claudel, n° 2, Claudel et l'Amérique, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1964, 265 p.

INTRODUCTION

13

eux? Et comment les Américains ont-ils vu cet homme dont ils entendent si souvent parler dans leurs journaux? Le Claudel de la vie officielle, quel est-il? Ne nous révèle-t-il pas d'abord l'homme Claudel?

C'est donc le portrait de Paul Claudel tracé par les journaux et les revues que nous voulons présenter dans cette étude. Il ne s'agit pas de commenter les textes déjà connus de l'écrivain, même pas ceux qu'il a composés durant son séjour à l'ambassade de Washington. Ce que nous cherchons d'abord, c'est la réaction devant la personnalité de l'homme, les jugements portés sur quelques-unes de ses oeuvres, comme le Christophe Colomb qui est de cette époque, et surtout le message que le diplomate a apporté dans son ambassade. Comme le New York Times a suivi le diplomate presque au jour le jour, c'est dans ses colonnes que nous puiserons surtout nos renseignements. A l'occasion, nous compléterons cette source d'information par des articles de revues et d'autres journaux. Nous voulons nous limiter à ces sources qui constituent une documentation précieuse pour une connaissance encore plus approfondie de l'un des plus grands écrivains de la littérature.

Paul Claudel a fait trois voyages importants en France durant son ambassade; ces voyages nous permettront de diviser notre travail en trois sections en suivant l'ordre chronologique: d'abord la reprise des contacts avec

INTRODUCTION

14

l'Amérique (1927 et 1928), puis l'approfondissement de la vie américaine (1929 et 1930), et enfin les adieux à l'Amérique (1931 à 1933).

CHAPITRE I

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE (4 mars 1927 - 10 octobre 1928)

Problèmes diplomatiques et politiques; rayonnement de l'écrivain.

Le 17 février 1927, Paul Claudel accompagné de sa fille Reine, s'embarque à Tokyo pour l'Amérique, à bord du Korea-Maru. Après des escales à Hawaï et à Honolulu, il arrive le 4 mars à San Francisco où il est reçu par le consul français Maurice Heilman.

Paul Morand et sa femme, des amis depuis longtemps, l'entraînent jusqu'à Hollywood et au cañon du Colorado. C'est Paul Morand qui nous décrit le poète émerveillé par toutes ces beautés de la nature:

Soudain l'ambassadeur de France aux Etats-Unis parle de Bach, puis des derniers quatuors de Beethoven qui ont certainement un sens qu'on n'a pas encore découvert. Il enfonce sur sa tête son petit chapeau, et, plein d'une excitation silencieuse, napoléonien, optimiste, naturel, il nous quitte pour marcher tout seul dans la neige¹.

Napoléonien: voilà le physique de cet ambassadeur qui aimait à se faire photographier dans des poses "à la Napoléon", à tel point qu'on prendra parfois sa photographie pour celle de l'empereur des Français. Mais c'est le

¹ Louis Chaigne, Vie de Paul Claudel et genèse de son oeuvre, Paris, Mame, 1961, p. 189.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

16

portrait moral qui déjà se dessine dans la réflexion de Morand: Claudel devant les beautés de la nature entend comme une musique intérieure et, pour ne pas l'empêcher, il s'éloigne des hommes... et engage un dialogue avec l'Auteur même de la Nature.

Le 28 mars, à Washington, Paul Claudel présente ses lettres de créance au président des États-Unis, M. Calvin Coolidge. L'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de la République française commence par exprimer sa joie de revenir en Amérique:

C'est avec un grand sentiment d'émotion et de joie que je reviens aujourd'hui dans ce pays où il y a plus de trente ans j'ai commencé ma carrière diplomatique².

Claudé souligne que dans tous les postes qu'il a occupés, il a toujours senti de quelque manière "la présence des États-Unis ainsi que la trace de leur influence de paix, de justice, de bienfaisance et de progrès³". C'est surtout en Extrême-Orient où il a passé presque vingt ans de sa vie qu'il a pu constater tout le prestige qui entoure la grande République américaine. C'est le salut de la France que le nouvel ambassadeur apporte en cette occasion solennelle:

² New York Times, le 29 mars 1927, p. 24, col. 8; cf. Appendice A, texte intégral du discours en anglais.

³ Ibid.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

17

La France salue avec des sentiments d'admiration, mêlés de gratitude et de fierté, les merveilleux progrès réalisés par cette communauté d'hommes à qui la Providence a assigné une place privilégiée entre les deux Océans⁴.

La France, continue le diplomate, s'enorgueillit de son alliance avec les Etats-Unis pour une défense courageuse de la justice et du droit; elle n'oubliera jamais "la part d'assistance qui lui a été fournie par le peuple américain ainsi que le sang si généreusement versé⁵". Rappelant la dernière guerre, Claudel est heureux de signaler que c'est dans sa région natale que les jeunes légions américaines ont vaillamment combattu et "ont jeté une gloire nouvelle sur les lauriers de Napoléon⁶".

Encore la figure de Napoléon qui est rappelée cette fois par l'ambassadeur lui-même, ce Napoléon qui incarne toute la fierté et la vaillance de la France!

Enfin, l'ambassadeur exprime son désir d'une coopération loyale et efficace avec le gouvernement américain et il se dit heureux d'assumer son poste "au moment où la France vient juste de manifester sa ferme intention de payer ses dettes et de faire face à ses justes obligations⁷".

4 New York Times, le 29 mars 1927, p. 24, col. 8.

5 Ibid.

6 Ibid.

7 Ibid.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

18

Amitié, reconnaissance, dettes de guerre: Claudel avait, en mots heureux, résumé toute sa mission aux États-Unis. Durant toute son ambassade il reviendra sans cesse sur ces trois idées qui seront sa préoccupation constante.

Le président Coolidge a certainement examiné avec une curiosité étonnée cet homme qui ressemble quand même à Napoléon avec ses décorations et qui passe pour être un poète mystique. Le président rappelle lui aussi l'amitié historique des États-Unis pour la France, mais surtout il se permet d'insister sur l'urgence du règlement des dettes de guerre:

L'attitude de la France devant les questions résultant des suites de la guerre a provoqué la sympathie et l'admiration dans ce pays. Aussi le témoignage récent exprimé par la République française indiquant sa détermination à continuer dans cette voie a-t-il été reçu ici comme un symbole bien caractéristique de son énergie⁸.

C'est le point essentiel de l'allocution du président. Toutefois, dans une formule de politesse, il ne peut s'empêcher de faire allusion à ce qu'on lui avait dit de Claudel: "Votre présence ici ne peut que resserrer les liens culturels et spirituels qui unissent nos deux pays⁹."

Pour Paul Claudel, sa nomination à Washington marque un retour en Amérique. En effet, tout au début de sa

⁸ New York Times, le 29 mars 1927, p. 24, col. 8.

⁹ Ibid.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

19

carrière, en 1893, alors qu'il n'avait que vingt-cinq ans, il a été consul suppléant à New-York, puis l'année suivante consul à Boston. Le jeune homme frais émoulu des Affaires étrangères s'était trouvé péniblement dépaycé:

Cinquante ans après, il avouait à Jean Amrouche qu'il s'était senti comme un poisson hors de l'eau; il ne savait pas la langue, il n'avait pas d'argent, et la vie était difficile et étroite dans son boarding-house à 12 dollars par semaine. Il était frappé, comme le fut aussi St John Perse, par l'impression de mélancolie qui régnait sur le pays¹⁰.

Maintenant le diplomate revient comme ambassadeur, dans toute la gloire de sa carrière, pour établir de nouveaux contacts avec ce pays qui est bien différent de celui qu'il avait quitté en 1895:

Quand j'arrivai en Amérique au printemps de 1927, a-t-il écrit, je trouvais un pays encore vibrant du souvenir des épreuves et des victoires de la grande guerre. Les noms de Foch, de Joffre, de Pétain, de Gouraud, de Clémenceau se mêlaient dans la légende et dans la ferveur populaire et rejoignaient sur les autels de la tradition ceux de La Fayette, de Rochambeau et de Grasse¹¹.

Le premier devoir de l'ambassadeur sera de présider dans les grandes villes d'immenses réunions de vétérans où

¹⁰ Yvonne Batard, Claudel et l'Amérique, Comparative Literature, vol. 2, Proceeding of the Second Congress of The International Comparative Literature Association at the University of North Carolina, September 8-12, 1958, University of North Carolina Press, Number Twenty-four, Chapel Hill, North Carolina, 1959, p. 543.

¹¹ Paul Claudel, Oeuvres en Prose, l'Amérique et nous, Paris, Gallimard, (La Pléiade), 1965, p. 1209.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

20

la Marseillaise est chantée et la France évoquée avec un enthousiasme et une sincérité qui réjouissent le cœur:
 "Chaque poste de vétérans sur cet immense territoire était comme un foyer où ce sentiment d'amitié était entretenu et propagé¹²." Claudel a reçu comme mission d'administrer ce grand capital de sympathie et il sait que pour lui cette mission est plus importante que l'expédition des affaires courantes.

Les journalistes du New York Times vont suivre Claudel et commenter ses déclarations. Le 3 avril 1927, Allmaud McKoy Griggs écrit dans le grand journal de New-York:

M. Paul Claudel sera certes un ornement pour le corps diplomatique à Washington et il sera accueilli dans le cercle littéraire de la Capitale comme une précieuse addition¹³.

Un ornement pour le corps diplomatique! Peut-être pas cependant dans le sens habituel de cette expression, car Claudel aura bien d'autre chose à faire que de se tenir avec les membres du corps diplomatique, surtout dans cette première partie de son séjour à Washington.

L'auteur de cet article dans le New York Times a entendu un discours de l'ambassadeur de France affirmant

¹² Paul Claudel, Oeuvres en Prose, l'Amérique et nous, p. 1209.

¹³ New York Times, le 3 avril 1927, section VIII, p. 18, col. 3.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

21

que l'Amérique est l'espoir de l'humanité et qu'elle possède vraiment une âme. Cela le console des affirmations blessantes venues d'Outre-Atlantique ces dernières années dans lesquelles on décrivait les Américains comme des matérialistes grossiers qui n'ont qu'une préoccupation: la course à l'argent. Claudel, lui, exprime une tout autre opinion:

De toutes les littératures des temps modernes, dit-il, c'est encore dans les oeuvres des écrivains américains que l'on trouve la note spirituelle avec le plus d'insistance, de beauté et d'attraction irrésistible¹⁴.

Et l'ambassadeur appuie son affirmation de citations tirées d'Emerson, de Hawthorne et d'Herman Melville.

Le 6 avril 1927, Claudel prononce un discours important devant les légionnaires américains. De quoi va-t-il leur parler? Toujours du même thème: l'amitié franco-américaine. L'orateur a devant lui des hommes qui ont vu les champs de bataille en France, qui ont combattu, et plusieurs sont revenus avec des blessures. De plus, ils se souviennent de leurs nombreux camarades qui sont tombés sur la terre de France, victimes de leur amitié pour ce pays qu'ils ont voulu sauver. Ce sont tous ces souvenirs que l'ambassadeur rappelle aux légionnaires et il leur répète souvent une phrase capable de les émouvoir: l'amitié franco-américaine "est scellée par les morts héroïques".

¹⁴ New York Times, le 3 avril 1927, section VIII, p. 18, col. 3.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

22

Les anciens soldats ne manquent aucune parole de ce Français qui sait être reconnaissant et qui laisse parler son cœur. Aussi son discours provoque-t-il un enthousiasme délirant chez ces légionnaires qui sont des admirateurs sincères des Poilus et qui se préparent à retourner en France pour y tenir leur Congrès général. Ils se rendront de nouveau sur les champs de bataille et des questions jailliront des morts vers les vivants, comme des vivants vers les morts:

Quel est le résultat du sacrifice?
 Quel est l'équilibre final?
 Tout ce sang, toutes ces souffrances, tout cet héroïsme, cette tension inouïe des corps et des âmes, à quoi ont-ils servi¹⁵?

L'ambassadeur fait plus que de la poésie; il fait réfléchir ces hommes sur le sens de leur héroïsme et il leur donne sa réponse:

Eh bien, le résultat est écrit en lettres de feu, il est tracé en caractères ineffaçables sur la face de l'Europe et sur la face du monde... Le résultat des révolutions françaises, celui des années de combats et d'immenses effusions de sang s'exprime en trois mots: "Liberté, Égalité, Fraternité"¹⁶.

Comment ne pas se représenter en imagination cet ambassadeur de France qui laisse de côté tout l'appareil

¹⁵ New York Times, le 7 avril 1927, p. 29, col. 6, et Revue des Vivants, Paris, 1^{ère} année, n° 8, septembre 1927, p. 244. Cf. Appendice B pour le texte du discours.

¹⁶ Ibid., p. 244-245.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

23

compliqué des cérémonies solennelles pour s'adresser à ces soldats et faire passer dans ses mots toute la reconnaissance d'un peuple. Il essaie de leur expliquer un mot qu'ils ont vécu sur les champs de bataille:

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le résultat de la Grande Guerre s'exprimera par un mot seul: le mot américain "comradeship". C'est précisément cette camaraderie qui donna aux chefs, aux pionniers, la force de se mettre à la tête des insurgés à l'époque de Washington, ou de conduire les habitants barbus du Nord, à l'époque d'Abraham Lincoln¹⁷.

Mais Claudel explique cette camaraderie qui ne se compose pas uniquement de paroles douces et de sentiments tendres:

La camaraderie est, avant tout, l'art de supporter le compagnon parce qu'il a besoin de nous et que nous avons besoin de lui; parce que nous l'avons, dans un sens, "épousé pour les bons et pour les mauvais jours"... et parce qu'après tout, à l'heure du danger, nous le trouvons toujours à nos côtés, comme il nous trouve aux siens¹⁸.

Mais après la guerre, cette camaraderie peut-elle encore exister, se demande l'orateur. La France traîne encore ses malheurs et elle s'efforce toujours de "dégager son corps meurtri des fils de fer barbelés qui représentent ses embarras financiers"¹⁹. Pourquoi insister? Ce n'est

17 New York Times, le 7 avril 1927, p. 29, col. 6, et Revue des Vivants, Paris, 1^{ère} année, n° 8, septembre 1927, p. 244-245.

18 Ibid.

19 Ibid.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

24

pas là le sujet du discours et l'ambassadeur termine dans une envolée patriotique qui nous révèle les véritables sentiments de ce Français de bonne souche:

Mais je dirai ce que disaient les soldats américains: "Perdrons-nous courage? NON!" L'heure est incertaine, mais une heure de malentendu ne suffit pas pour effacer la mémoire de cent cinquante années d'efforts communs qui unissent les deux premières républiques d'Amérique et d'Europe, pour nous faire oublier, qu'après tout, le sang américain et notre sang ont été mêlés, que le sang de 70,000 jeunes hommes des Etats-Unis a été versé sur le sol de France²⁰.

Le journaliste du New York Times nous dit que cette phrase à peine prononcée, d'immenses clameurs sortirent de la bouche de ces hommes et de ces femmes massés dans la salle de bal. Les femmes montèrent sur les chaises et agitèrent leurs mouchoirs. Les hommes laissèrent de côté les applaudissements donnés pour la forme et ils élevèrent leurs bras, "mirent leurs lèvres en forme de coupe" pour que leurs acclamations et leurs cris de "Vive la France" retentissent comme un tonnerre dans les oreilles du distingué visiteur. On s'empressait autour de lui pour lui serrer la main, puis au milieu du tumulte, l'orchestre attaqua La Marseillaise. Aussi soudainement qu'il avait commencé, le tumulte s'apaisa. Les phrases émouvantes de l'hymne

²⁰ New York Times, le 7 avril 1927, p. 29, col. 6, et Revue des Vivants, Paris, 1^{ère} année, n° 8, septembre 1927, p. 244-245.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

25

national français sortaient fortes, sans aucune hésitation et remplissaient toute la salle.

Voilà bien un Claudel tout différent de celui que l'on nous présente comme bourru, isolé et sans aucun talent oratoire. Si l'on en croit le journaliste du New York Times, le discours sur la camaraderie à plus de deux mille personnes laisse supposer chez l'orateur un pouvoir de communication certainement très grand.

De plus, il faut aussi souligner les sentiments patriotiques qui sont l'âme de ce discours. Encore là, il s'agit d'un aspect de la personnalité de Claudel qui a été rarement souligné. Il sait trouver les mots, les images, les souvenirs capables d'émouvoir ces braves légionnaires et après ce discours on peut dire que dans le cœur des auditeurs l'amitié pour la France était encore plus grande que jamais.

Le 23 avril, l'ambassadeur s'adresse aux membres de l'Alliance française. Prenant comme thème "le regard américain vers la France", il insiste encore sur l'amitié qui unit les deux peuples:

Plus on est Américain, plus on est ami de la France. Plus on est Américain, plus on est français en écrivant français avec un petit f, non pas à la manière d'un nom propre, mais pour donner l'indication d'une qualité, d'une tendance, d'une prédilection commune²¹.

21 Paul Claudel, Accompagnements, Paris, Gallimard, 1949, p. 260.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

26

C'est aux femmes qu'il s'adresse d'une façon particulière, puisqu'un collègue lui a affirmé qu'en Amérique "toutes les femmes sont pour la France²²". Et il invite les femmes à accompagner leurs frères et leurs maris qui doivent se rendre en Europe: "nous les comprendrons mieux, dit-il, quand ils vous auront pour interprètes²³."

Durant toutes ces premières semaines, l'ambassadeur de France ne refuse aucune invitation de s'adresser à des auditoires américains. C'est qu'il a une mission à remplir: développer l'amitié franco-américaine. Pourtant sa mission ne sera pas facile à accomplir, comme le dit M. Guthrie, président de la Société France-Amérique de New-York:

Notre attente est grande, nos prières patriotiques sont ferventes pour que vous rapportiez une meilleure compréhension entre nos deux gouvernements et une solution sage et juste au problème très complexe et très délicat qu'ont à résoudre aujourd'hui les hommes d'état de nos deux pays²⁴.

La question des dettes de guerre revient toujours à la pensée des Américains qui entendent l'ambassadeur de France. Pourtant ceux qui aiment la France désirent avant tout une solution franche et juste et, comme l'exprime M. Guthrie, "généreuse de notre part" pour l'amitié

22 Paul Claudel, Accompagnements, p. 262.

23 Ibid.

24 New York Times, le 23 avril 1927, p. 29, col. 1.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

27

internationale future et surtout pour le bonheur de la France et de l'Amérique.

Le 23 avril 1927, Paul Claudel s'embarque sur le paquebot français Le Paris afin d'aller chercher des instructions précises auprès de son gouvernement:

Je suis venu en Amérique directement du Japon, dit-il, et l'Amérique est un poste si important que je sens le besoin de directives précises avant de me mettre à la tâche pour de bon²⁵.

Les journalistes l'assaillent de questions à son départ. "Allez-vous chercher des directives sur les dettes de guerre?" demandent-ils. Et l'ambassadeur de répondre:

Comme les misères qui nous accompagnent toujours, ainsi font les dettes. Evidemment j'en discuterai. Pourquoi pas? Tout le monde en discute²⁶.

Il ne fuit pas les journalistes comme font souvent les personnages officiels. Il sait même répondre avec humour à ceux qui lui parlent de la prohibition américaine qui est en vigueur à cette époque. Si les Etats-Unis décidaient d'appliquer un moratoire de dix sur la prohibition, la France pourrait vendre ses vins et son champagne en Amérique... et ainsi liquider sa dette de guerre beaucoup plus vite. Claudel, ami du bon vin, qui n'a jamais rien compris à cette prohibition américaine, répond sans hésiter à cette proposition de certains journalistes:

25 New York Times, le 24 avril 1927, p. 18, col. 5.

26 Ibid.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

28

Ah! ce serait magnifique. Tous vos journaux américains ne devraient-ils pas répandre cette idée immédiatement? Non seulement ce serait avantageux pour la France mais cela procurerait aussi une détente à l'Amérique²⁷.

Rentré en France, Claudel continue à développer le thème de l'amitié franco-américaine. Le 5 mai, il s'adresse au Club américain de Paris:

L'amitié de l'Amérique et de la France, dit-il, n'existe pas seulement dans l'esprit; elle est basée sur un précédent inviolé: chacun des deux pays a toujours pu trouver dans l'autre un collaborateur sans cesse prêt à l'aider à chaque moment de difficulté tout au long de son histoire²⁸.

Claudel rencontre le ministre Aristide Briand pour lui rendre compte de son ambassade. Les deux hommes, qui s'apprécient, ont certainement abordé le problème crucial des dettes de guerre. L'ambassadeur devra continuer à développer, par tous les moyens, l'amitié franco-américaine. Son premier séjour comme ambassadeur à Washington lui a gagné la sympathie de tous les groupes qu'il a visités et cette sympathie c'est vers la France qu'elle doit toujours être dirigée. Qu'adviendra-t-il des dettes de guerre? Claudel serait bien en faveur du paiement par la France, mais la décision ne relève que de la Chambre des députés. En attendant, qu'il soit un véritable ambassadeur de l'amitié française!

27 New York Times, le 24 avril 1927, p. 18, col. 5.

28 New York Times, le 6 mai 1927, p. 6, col. 3.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

29

Le 14 juillet 1927, Paul Claudel s'installe avec sa famille à Brangues, comme il l'écrit à Francis Jammes:

Je viens d'acheter au Marquis de Virieu une grande carcasse de château datant de trois ou quatre siècles où je me suis installé avec tous les miens... Cela m'a fait une curieuse impression, moi, l'éternel exilé, de sentir enfin au-dessus de ma tête un toit qui m'appartient. Il me semblait qu'à ce jour seulement je fonderais une famille, car il n'y a pas de famille sans maison²⁹.

C'est surtout pour ses enfants qu'il a acheté cette propriété, puisque lui n'en jouira sans doute pas beaucoup. Mais à ses retours en France, il sera bien content de se retirer à Brangues. On sait qu'il n'aimait pas Paris, comme il le disait à Darius Milhaud quelques années auparavant:

Je pense à l'idée de revenir à Paris avec dégoût. Cela me fait l'effet d'un perpétuel métro où l'on vit de biais, suspendu par la main droite à une courroie avec les genoux de quelqu'un dans le dos et le derrière d'un autre dans l'abdomen, le tout dans une asphyxie et une trépidation continues³⁰.

Claudel n'aime pas le bruit ni la cohue... Lui, le perpétuel méditatif, a besoin de nombreux rendez-vous avec le silence et Brangues sera un véritable havre où il aimera se retirer pour penser et écrire.

29 Paul Claudel, Francis Jammes, Gabriel Frizeau, Correspondance (1897-1938), Gallimard, 1952, lettre du 2 août 1927, p. 315.

30 Cahiers Paul Claudel, n° 3, Correspondance Paul Claudel, Darius Milhaud, lettre du 26 septembre 1924, Gallimard, 1961, p. 77.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

30

Le 24 août 1927, l'ambassadeur de France à Washington retourne à son poste sur Le Paris. Il est accompagné de sa fille Marie; il arrive aux États-Unis le 31 août.

Dès son retour, il annonce que la France désire emprunter \$72,000,000 à \$100,000,000 des Américains... mais des dettes de guerre, il ne souffle pas un mot.

Il rassure aussi les légionnaires qui sont prêts à s'embarquer pour la capitale française où ils doivent tenir leur congrès. Les communistes ont promis de manifester contre leur venue en France, mais l'ambassadeur leur dit que cette attitude n'est certes pas celle du peuple ni du gouvernement français:

Les Communistes ne sont pas plus des Français en France qu'ils ne sont des Américains aux États-Unis et nous ne sommes pas responsables de leurs actions puisque nous essayons par tous les moyens de les empêcher³¹.

Le 6 septembre, on célèbre à l'école militaire de West Point, l'anniversaire de naissance du Marquis de La Fayette (6 septembre 1757) et le début de la bataille de la Marne (6 septembre 1914). L'ambassadeur de France est l'orateur invité. Il en profite pour décrire le rôle joué par les soldats américains durant la Grande Guerre surtout à la bataille de la Marne:

³¹ New York Times, le 1^{er} septembre 1927, p. 27, col. 4.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

31

Cette fois nous avions avec nous... deux excellentes divisions de soldats américains à qui une grande partie du succès remporté à cette bataille cruciale doit être attribuée. Ce courage qui amena La Fayette en Amérique était bien le même qui conduisit Pershing en France³².

Le personnage de La Fayette commence à être évoqué par Claudel. Il y reviendra souvent pour rappeler l'héroïsme et le désintéressement du grand général français. L'ambassadeur avait bien étudié l'histoire des États-Unis et les Américains furent certes sensibles à cet intérêt manifesté par Claudel à l'histoire de leur pays.

Partout l'ambassadeur est invité et partout il rappelle les liens qui unissent son pays à l'Amérique, liens, dit-il souvent, qui ne sont pas basés sur des intérêts matériels et commerciaux, mais bien plutôt sur le pur sentiment.

Au nom de la France, il remet à de nombreux citoyens américains les insignes de la Légion d'honneur. C'est toujours pour lui une occasion d'exalter l'amitié et la reconnaissance de la France pour les États-Unis.

Le 15 novembre, les correspondants de la presse étrangère à New-York donnent un dîner en l'honneur de l'ambassadeur de France. Ce dernier, au début de son discours, indique bien qu'il veut aborder un "sujet non compromettant, éloigné de la diplomatie et cependant d'intérêt

³² New York Times, le 7 septembre 1927, p. 60, col. 2.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

32

général³³": il va parler du cinéma. C'est que les guerres coloniales de la France sont très à la mode dans des films récents et les militaires français y sont représentés d'une manière qui est loin d'être flatteuse. Et l'ambassadeur d'ajouter:

Je sais que, dans les films, les drames doivent montrer des vilains et comme il est difficile de trouver des vilains parmi ses compatriotes, il faut donc les choisir dans une autre nation³⁴.

Pour répondre aux accusations diffusées dans les films américains, Claudel fait l'éloge des officiers et des soldats français. Il prend à témoins certains de ses auditeurs qui ont vu à l'oeuvre, sur les champs de bataille, les militaires français et il précise bien que ceux qui combattent actuellement en Indo-Chine et en Afrique ne se conduisent pas autrement que ceux de la bataille de la Marne et de Verdun. La mauvaise impression créée par les films américains est en train de se répandre dans le monde entier et l'on sait comme il est difficile de détruire une image quand elle est bien fixée dans l'oeil du public.

L'orateur recommande aux producteurs de films d'Hollywood de lire le livre intitulé Un soldat chrétien, écrit par B. de Perrot qui vient de perdre son fils tué au

³³ New York Times, le 16 novembre 1927, p. 9, col. 1. Voir Appendice C.

³⁴ Ibid.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

33

Maroc. Cette image du soldat français, né pour être le vrai camarade des légionnaires américains, est bien différente de ce qu'écrivent des journaux "plus ou moins bolchéviques"³⁵. Et il justifie la politique coloniale de son pays:

La France est allée au Maroc et en Indo-Chine où elle a donné le sang de ses plus nobles enfants pour promouvoir la paix, l'ordre et la civilisation qui sont le bien de tous et si elle avait quitté ces pays, ils seraient devenus ce qu'ils étaient auparavant, un véritable enfer³⁶.

Et l'ambassadeur qualifie de "folle pensée" cette opinion répandue en Amérique qui affirme que les Français ont un penchant naturel pour la guerre. C'est exactement comme si l'on disait que les Sud-Américains sont passionnés pour la fièvre jaune et que les Japonais sont fous des tremblements de terre.

Aucun peuple, continue-t-il, n'a plus souffert que la France durant le dernier siècle et personne, à moins d'être fou, ne peut imaginer qu'une nation à peine sortie des horreurs du dernier conflit ne soit pas décidée, je dirais frénétiquement, à faire tout ce qui est en son pouvoir pour éviter une nouvelle catastrophe³⁷.

Claudé affirme que son pays est encore plus disposé que tous les autres à la mise hors la loi de la guerre. Il termine son discours par un éloge de l'Amérique, ce

³⁵ New York Times, le 16 novembre 1927, p. 9, col. 1.

³⁶ Ibid.

³⁷ Ibid.

merveilleux pays, cette grande et puissante nation qu'il décrit ainsi:

c'est plutôt un continent et aussi un climat pouvant régler à travers le monde entier la pluie et le beau temps. En effet, l'Amérique, qui constitue une Ligue des nations par elle-même, peut faire plus pour la cause de la paix seulement en ouvrant ou en fermant ses portes que n'importe quelle autre Assemblée ou Ligue des nations³⁸.

On est bien loin d'une superficielle appréciation des films américains dans ce discours. Claudel aime profondément la France et pour la faire aimer de ses auditeurs, il commence par expliquer et justifier ses attitudes. On a trop négligé de souligner cet amour de son pays chez le grand écrivain.

Même si Claudel accepte de prononcer de nombreux discours aux Etats-Unis, il ne néglige pas pour autant son travail purement diplomatique. Déjà le 6 février 1928, il avait signé, au nom de la France, un traité d'arbitrage avec les Etats-Unis. On avait choisi cette date pour rappeler l'anniversaire du premier traité d'alliance franco-américaine signé le 6 février 1778.

Depuis plusieurs semaines, l'ambassadeur travaille à la préparation du pacte appelé Briand-Kellogg. Frank Billings Kellogg, secrétaire d'Etat des Etats-Unis, a

³⁸ New York Times, le 16 novembre 1927, p. 9, col. 1.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

35

suggéré un pacte pour "la mise hors la loi de la guerre", le cas de légitime défense excepté. Le Ministre des Affaires étrangères de France, Aristide Briand, a accepté cette idée parce qu'il espérait, par ce pacte, orienter les États-Unis vers une coopération internationale dans le sens qu'il la souhaitait.

L'ambassadeur de France était très enthousiasmé par l'idée de ce pacte. Il y voyait d'abord une entente qui permettrait de favoriser des liens d'amitié encore plus grande entre la France et les États-Unis et peut-être aussi d'en arriver à une solution plus facile dans le règlement des dettes de guerre. Mais Claudel avait des ambitions encore plus larges: ce pacte serait une garantie internationale contre la guerre pour tous les pays qui accepteraient de le signer.

L'initiative des deux pays était belle et le 27 août 1928, le pacte sera signé, à Paris, par soixante nations. Il ne comportait qu'un engagement de principe, dépourvu de toute sanction, mais qui, lors de sa signature, fut salué par l'opinion du monde entier avec un enthousiasme aussi fervent que naïf. En effet, devant la confiance entière des diplomates et des politiciens de cette époque, on ne peut s'empêcher d'avoir un sourire mélancolique, parce que l'on sait qu'à peine onze ans après cette mise hors la loi de la guerre, la pire des guerres va commencer.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

36

Ici encore il faut souligner un trait du caractère de Claudel: son optimisme constant dans la solution des problèmes diplomatiques. Il a cru fermement à l'efficacité du pacte Briand-Kellogg et, pour lui, cet engagement des pays signataires était une garantie presque infaillible contre la guerre. Son optimisme allait même jusqu'à une certaine naïveté qui provenait peut-être d'une trop grande confiance en la parole donnée.

Le New York Times du 30 mars 1928 annonce la visite de l'Ambassadeur de France dans le sud des États-Unis. Claudel a appris qu'un groupe de deux cent mille compatriotes acadiens vivent en Louisiane séparés depuis un siècle et demi de tout contact avec la mère-patrie. Il ira leur porter le salut et l'amitié de la France.

Les 12 et 13 avril, il visite Savannah, en Géorgie, où il présente aux autorités de la ville des papiers personnels de l'amiral français d'Estaing, qui commanda la marine française dans la défense de Savannah, à l'époque de la Révolution. Les documents comprennent une lettre de remerciements à l'amiral français envoyée par le Congrès des États-Unis et une longue lettre écrite par l'amiral au général Washington, datée du 26 septembre 1778³⁹.

39 New York Times, le 30 mars 1928, p. 12, col. 6.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

37

Le 16 avril 1928, Paul Claudel arrive en Louisiane. Dans cette contrée ensoleillée, il va retrouver le cœur de la France, et dans les manières des enfants du bayou Teche il va découvrir la gentillesse et la simplicité des paysans français. Le correspondant du New York Times sait bien que cet ambassadeur est un poète, aussi va-t-il essayer de mettre un peu de poésie personnelle dans sa description de l'arrivée de Claudel:

Le printemps se glissait dans le plus beau coin de la Louisiane, dans les bois, dans les champs en fleurs; il animait les jardins cultivés sur le bord des Bayou et colorait les eaux qui reflétaient les purs nuages et à travers toute cette poésie colorée, l'ambassadeur Claudel, le poète, découvrait la beauté au cœur de tout le pays du Teche⁴⁰.

L'annonce de l'arrivée du distingué visiteur français s'était répandue de village en village. Les notables de la Nouvelle-Orléans étaient allés l'accueillir et déjà le cortège se dirigeait vers les campagnes. Sur le bord des routes, les hommes le saluaient; les femmes elles, portant un large chapeau pour les protéger contre le soleil, l'attendaient en longues files près de leurs maisons. Dans les cours d'écoles, les enfants et les prêtres français entourés de nombreux fidèles voulaient tous saluer M. l'Ambassadeur.

40 New York Times, le 18 avril 1928, p. 14, col. 5.

Partout où il s'arrête, on lui accorde les plus grands honneurs. On est aussi plein d'admiration et de gentillesse pour sa fille Marie, que l'on considère comme une vraie demoiselle française, une demoiselle du pays des ancêtres, belle et toute fraîche comme les plus belles filles de la Louisiane.

"J'entre vraiment dans mon pays de France⁴¹", dit le visiteur en regardant les paysans qui marchent péniblement vers leur travail. Le cortège suit les bords du bayou La Force et sur la route on s'arrête pour saluer les paysans qui répondent dans un français remarquable, une langue qui s'apparente encore au vieux français, la langue maternelle que les ancêtres ont conservée intacte.

Comme elle est émouvante la visite de l'ambassadeur français à Napoléonville, petit chef-lieu situé sur le bayou Lafourche! On a appris que l'ambassadeur, renonçant aux cérémonies officielles organisées dans les villes, voulait parcourir les campagnes éprouvées par le débordement du Mississipi l'année précédente. Le cortège doit passer à Napoléonville, mais aura-t-il le temps de s'arrêter? La population est alertée, les autorités locales se réunissent et un peu partout on répète La Marseillaise, une Marseillaise dont on avait un peu oublié les paroles mais dont l'accent et l'air frémissaient encore sur toutes les lèvres.

41 New York Times, le 18 avril 1928, p. 14, col. 5.

Une première voiture arrive; des personnages officiels disent bien que le cortège ne pourra s'arrêter à Napoléonville à cause du retard sur l'horaire déjà fixé. La voiture continue, mais celle de l'ambassadeur est arrêtée par une barricade de circonstance qui a été installée en vitesse dans l'unique rue. Tout aussitôt s'avancent des jeunes filles vêtues de blanc, ceintes d'écharpes tricolores, tendant à bout de bras de larges bandes de soie bleue, blanche et rouge. On dirige l'automobile de l'ambassadeur vers l'hôtel de ville et le monument aux morts, et là on entonne La Marseillaise.

Paul Claudel, profondément ému, se prête de bonne grâce à la petite cérémonie préparée par ces braves gens. Il descend de voiture pour écouter M. Le Blanc, premier juge de la Cour, lui souhaiter la bienvenue:

Il faudrait, dit-il, la voix d'un poète pour exprimer dignement les sentiments qu'excite en nous la vue de l'ambassadeur du pays de nos pères, cette France à laquelle nous pensons si souvent. Nous sommes Américains mais nous avons conservé les traditions, la foi et la langue du vieux pays. Nos pères, autrefois, se battaient pour la France; nos fils et nos frères ont continué la tradition⁴².

Puis, indiquant le monument aux morts, l'orateur, d'une voix émue, termine:

42 New York Times, le 19 avril 1928, p. 14, col. 1.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

40

Excellence, voyez ce monument érigé par nous à nos enfants morts en France et pour elle; lisez l'inscription en pur français: "Aux Morts pour la patrie."⁴³

L'ambassadeur veut répondre, mais des larmes humectent ses paupières. Il dit quand même sa joie, son étonnement, sa gratitude en voyant la Louisiane "répondre ainsi à ce baiser qu'il lui apporte de la lointaine France"⁴⁴. Il signe le livre du souvenir et se recueille devant le monument aux morts. Mademoiselle Marie Claudel dépose au pied du monument la gerbe de fleurs qui lui a été offerte... La France venait de passer à Napoléonville!

Ce Claudel ému jusqu'aux larmes devant la simplicité et la sincérité de ces descendants de Français nous révèle encore le côté humain de cet homme que l'on a si souvent décrit comme bourru et fermé au monde extérieur.

Et la randonnée continue en passant par Donaldsonville, St-Martinsville, Franklin et New-Iberia. Partout on veut voir et entendre l'ambassadeur de France, qui avoue à ses amis que son cœur est plein de la France et du pays du Teche.

A St-Martinsville, c'est un peu le pèlerinage au pays d'Evangéline, comme nous le décrit le journaliste du New York Times:

43 New York Times, le 18 avril 1928, p. 14, col. 5.

44 Ibid.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

41

Dans l'ombre du chêne d'Évangéline, cet arbre vigoureux qui étend ses branches au-dessus du Bayou Teche, là où la légende dit qu'Évangéline avait l'habitude d'aller prier pour son amoureux Gabriel, l'ambassadeur de France a embrassé aujourd'hui les joues des enfants du Teche, il a serré les mains des vieux citoyens et il a fait couler des larmes à ce peuple sensible avec la pureté de son verbe français et le souvenir des vieilles traditions⁴⁵.

Les orateurs dans leur mot de bienvenue remercient l'ambassadeur de France, le premier à leur rendre visite, et tous, ils racontent l'histoire des ancêtres et la gloire d'une lignée française ininterrompue. Tous répètent qu'ils sont des Français, que leurs sentiments sont français, que leur religion est française. Claudel répond, remercie, serre des mains et embrasse les enfants. On dirait M. le Maire de quelque petit village de France entouré de ses administrés!

Le 19 avril, ce sont les enfants de la Nouvelle-Orléans qui reçoivent l'ambassadeur de France au chant de La Marseillaise. Une cérémonie touchante allait se dérouler. Un an auparavant, les inondations du Mississippi avaient désolé toute la région du Bayou Teche. Le Ministre français de l'Instruction publique, Edouard Herriot, avait alors eu une idée émouvante: faire contre-signer par tous les petits écoliers de France l'adresse de sympathie qu'il envoyait aux descendants des Acadiens installés sur les

45 New York Times, le 18 avril 1928, p. 14, col. 5.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

42

rives dévastées du grand fleuve américain. Claudel avait reçu la mission de remettre aux enfants de la Nouvelle-Orléans le message de sympathie signé par 3,500,000 écoliers de France.

L'ambassadeur s'adressa aux enfants en ces termes:

Mes chers enfants, je vous apporte la sympathie et l'amitié de tous les écoliers de France. Quand la nouvelle des inondations de l'an dernier leur est arrivée, tous les enfants se demandaient: Que pouvons-nous faire pour nos cousins de la Louisiane?... M. le Ministre Herriot vous a écrit une lettre et il a demandé à chaque écolier et à chaque écolière en France de la signer. Il a fait relier les livres qui contiennent ces signatures et il m'a envoyé ici pour vous les remettre aujourd'hui⁴⁶.

Puis M. l'Ambassadeur lut le message des enfants français aux enfants américains qui exprimait de la sympathie à l'occasion de la récente épreuve et surtout rappelait le souvenir de tous ces braves soldats des Etats-Unis qui avaient versé leur sang pour la France au cours de la Grande Guerre.

Claudel décrira plus tard au Ministre Herriot la remise des livres aux écoliers américains:

A la Nouvelle-Orléans où a eu lieu, à l'école La Fayette, la remise proprement dite, la cérémonie a été imposante. Les enfants se sont emparés des cent cinquante volumes et les ont élevés vers le ciel, à bout de bras, en criant: "Vive la France."⁴⁷

46 New York Times, le 20 avril 1928, p. 4, col. 3.

47 Bulletin de la Société Paul Claudel, Paris, n° 13, avril 1963, p. 7. Lettre de Paul Claudel à M. Edouard Herriot du 2 mai 1928.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

43

Les Acadiens de la Louisiane avaient vraiment reçu la visite de la France dans la personne de cet ambassadeur qui connaissait leur histoire et leur témoignait une si grande sympathie. L'attitude de Claudel indique bien qu'il possédait une grande facilité de s'adapter à tous ces groupes auxquels il s'était adressé. Il savait si bien parler de la France et cela rendait présent tout un passé bien cher au coeur de cette population restée fidèle aux traditions, à la langue et à la religion de la mère-patrie.

Les 20 et 21 avril 1928, Claudel assiste au Congrès régional de l'Alliance française pour les Etats du Sud, à Memphis dans le Tennessee. Le 21 avril, l'ambassadeur s'adresse aux congressistes à Southwestern. Il entretient ses auditeurs sur un sujet qu'il connaît bien: l'Orient. Il fait un tableau de la Chine en proie à la barbarie et qui refuse d'ouvrir ses portes à l'Europe, bien qu'elle ait eu ses plus belles années de prospérité et de paix quand celle-ci la contrôlait. Depuis sa dernière révolution, elle est retournée au règne de la tyrannie.

Claudel pose alors à ses auditeurs le problème tant discuté: un pays civilisé a-t-il le droit de forcer un pays où règne la barbarie à ouvrir ses portes à la civilisation, même au moyen de la guerre? L'ambassadeur lui-même propose sa solution:

Aucune nation, dit-il, n'a le droit de fermer sa porte au progrès, elle ne peut pas s'isoler, elle appartient à toute l'humanité! Certains pays, semble-t-il, ne peuvent pas vivre par eux-mêmes; il leur faut l'aide des autres pour continuer à vivre et c'est bien le cas de la Chine. D'autres pays, au contraire, laissés à eux-mêmes, se développent avec une rapidité extraordinaire parce qu'ils ont laissé entrer le progrès... c'est le cas de l'Amérique⁴⁸.

L'orateur sait bien que l'attitude de l'armée française en Indo-Chine a été souvent critiquée aux États-Unis. Mais il invite ses auditeurs à aller voir la différence qui existe entre la Chine et les colonies françaises de l'Indo-Chine où règnent la paix et le bonheur grâce à la domination française.

Le 28 avril 1928, Claudel est revenu à Washington. Invité en compagnie du Secrétaire d'État américain, M. Kellogg, par la Société américaine de Droit international, l'ambassadeur de France est chaudement félicité pour la collaboration fructueuse qu'il a apportée à la préparation du traité pour la mise hors la loi de la guerre. Devant ces juristes, il va prononcer un important discours en faveur de la justice et de la paix entre les nations. Il commence par comparer les États-Unis à la déesse grecque de la Sagesse et "personne, dit-il, n'éprouve plus de plaisir

⁴⁸ L'Echo de la Fédération, organe officiel du Secrétariat général de la Fédération de l'Alliance française aux États-Unis et au Canada, New-York, 7^e année, n° 5, mai-juin 1928, p. 6.

que la France à voir sa soeur américaine assumer le rôle de la sage Athéna⁴⁹". Puis il rappelle cette fable grecque dans laquelle Hercule doit choisir entre deux chemins à l'entrée desquels se tiennent deux femmes également belles et séduisantes personnifiant l'une, la vertu, et l'autre, le vice. Le choix d'Hercule est bien connu: il suivit la vertu qui lui sembla plus belle.

Et l'orateur explique sa comparaison:

La diplomatie, dit-il, se trouve aujourd'hui dans une situation aussi embarrassante. Avec plus de ruse qu'Hercule, elle a longtemps tenté de suivre non seulement un des maîtres qui s'offraient à elle mais deux d'entre eux en même temps: Mars et la Loi⁵⁰.

Mars, c'est la guerre avec qui la diplomatie a entretenu des relations pour le moins peu honorables. Mais voici que maintenant Mars est devenu complètement impossible:

Il s'était couvert non seulement de sang mais aussi de honte et les gens convenables qui enduraient ses caprices le considèrent maintenant avec ce dégoût que l'on attache aux vulgaires bagarreurs, aux ivrognes invétérés et aux demi-fous⁵¹.

Alors la diplomatie se tourne vers son deuxième partenaire, la Loi qui est fille de la Justice. Mais cette

49 New York Times, le 29 avril 1928, p. 24, col. 5.
Cf. Appendice D, texte anglais du discours.

50 Ibid.

51 Ibid.

Justice dans les fables grecques est décrite comme étant aveugle, tandis que la Loi, elle, n'est que boîteuse. Les auditeurs qui sont des spécialistes du droit international savent bien ce qu'il arrive quand des difficultés naissent entre des individus: si on ne peut aplanir ces difficultés tout de suite, on n'a qu'à attendre et le temps arrangera tout. N'en est-il pas ainsi dans l'histoire du Droit où le litige judiciaire a été substitué au vieux mode de décision par l'épée et cela à l'entière satisfaction de tout le monde, surtout des avocats?

Alors pourquoi ne pas introduire le même procédé dans les conflits entre les nations? S'il survient un conflit que les avocats ne peuvent régler, il reste un moyen juste et paisible: toujours renvoyer la solution à plus tard, jusqu'à la fin des temps, ce qui vaut beaucoup mieux que de se battre. Et vous comprenez maintenant pourquoi la loi est boîteuse, continue l'orateur: elle n'apporte peut-être pas une solution immédiate, mais elle fait éviter la guerre.

Pour faire encore mieux comprendre sa pensée, l'ambassadeur propose une autre comparaison tirée elle aussi de la Grèce:

Vous vous souvenez, dit-il, de ce beau drame d'Eschyle dans lequel les Euménides, ces noires divinités de la chicane et de la colère, sont peu à peu adoucies et apaisées par la déesse de la Sagesse, Athéna. Aussi au lieu d'être une malédiction

pour le pays deviennent-elles des divinités protectrices⁵².

Dans le monde d'aujourd'hui, l'Amérique joue le rôle d'Athéna, la déesse de la Sagesse, et la France est heureuse de s'unir avec elle pour dompter les sauvages Erinnyes qui sèment la haine et la destruction. Ces deux pays qui vont inviter tous les autres à signer le pacte de mise hors la loi de la guerre ne peuvent-ils pas servir de modèles dans l'amitié qui devrait unir toutes les nations:

Tout comme l'Indépendance américaine, poursuit l'orateur, et la Révolution française ont été les bases des libertés nationales et des droits démocratiques de l'homme, ainsi l'amitié traditionnelle et désintéressée entre nos deux Républiques se présente comme l'origine et le modèle du lien qui va unir tous les pays du monde⁵³.

Et l'ambassadeur de France termine son discours en rendant hommage à la Société américaine de Droit international. Il mentionne aussi les noms du président Coolidge et de M. Kellogg, le secrétaire d'Etat. Leur gloire, dit-il, n'est pas celle des conquérants, mais plutôt celle qui est exprimée dans ces mots solennels: "Bénis soient ceux qui font la paix⁵⁴."

Paul Claudel était capable de s'adresser aux petits enfants de la Louisiane et aussi aux grands juristes de la

52 New York Times, le 29 avril 1928, p. 24, col. 5.

53 Ibid.

54 Ibid.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

48

Société de droit international. Quelle facilité d'adaptation! C'est à la Grèce qu'il emprunte ses comparaisons, parce qu'il connaît bien l'histoire grecque et peut-être aussi parce qu'il a une admiration pour ce pays qui traditionnellement est présenté comme possédant l'idéal de la Sagesse. Il profite de l'occasion qui lui est donnée pour inciter les Américains à mettre leur puissance au service de cette sagesse.

Quelques semaines plus tard, devant un groupe de diplomates, l'ambassadeur de France parlera encore de la guerre, "ce vieux Moloch qui a exigé ses droits en sang de chaque génération et qui a appauvri ensemble et le vainqueur et le vaincu⁵⁵". Il déclare alors à la Société Américaine de la Paix:

Votre Société, pendant plusieurs années, a fait des efforts continuels et puissants pour l'établissement de la paix parmi les nations. Et comme réponse ce fut l'éclair des fusils et le hurrah des troupes en marche. Mais aujourd'hui une autre réponse vous arrive; ce n'est encore qu'un murmure mais qui s'élève de chacun des points du globe⁵⁶.

Durant ces derniers mois, Paul Claudel a consacré une grande partie de son temps à la préparation du pacte contre la guerre. Il devait s'embarquer pour la France le 27 juin 1928, mais, comme il l'écrit au Secrétaire d'Etat

55 New York Times, le 8 mai 1928, p. 29, col. 3.

56 Ibid.

américain, il préfère retarder son départ pour mettre une dernière main à la rédaction du pacte.

Le 20 juillet, le New York Times publie la réponse intégrale de l'Angleterre et des pays du Commonwealth britannique qui s'engagent tous à signer le pacte. Paul Claudel est heureux de cette décision, mais il s'empresse de souligner le rôle joué par les organisations religieuses, philanthropiques et publiques qui ont suscité de l'intérêt pour le traité. Il rend hommage au sénateur Borah et à tous ceux qui ont collaboré à la réalisation du pacte de mise hors la loi de la guerre.

Le 21 juillet 1928, Paul Claudel s'embarque sur L'Ile de France. C'est son deuxième voyage en France depuis sa nomination à Washington et c'est la fin de cette première étape qui a permis au diplomate d'établir de nouveaux contacts avec l'Amérique.

Durant cette première période de son ambassade à Washington, qu'est donc devenu l'écrivain Paul Claudel? Cette reprise de contacts avec l'Amérique l'a entraîné dans des voyages nombreux, des réceptions bruyantes, et les problèmes politiques et diplomatiques ne lui ont certes pas laissé beaucoup de loisirs. Henry Morton Robinson, dans un article de la revue américaine The Commonweal, du mois de mars 1927, signalait déjà cette grande activité du diplomate partout où il avait passé:

Au milieu des responsabilités bruyantes des affaires internationales, en Chine, en Italie, au Brésil, en Allemagne et au Japon, Paul Claudel a mené ce qui semble être à première vue une double existence dont les éléments pourraient faire craindre pour le bonheur, le bon jugement et la santé mentale d'un caractère moins bien équilibré⁵⁷.

Pourtant Claudel a toujours senti comme un besoin d'écrire, même au milieu des activités les plus captivantes. Dans son métier de diplomate, il a fait toutes sortes de métiers: il a aidé à construire des chemins de fer, il a rendu la justice, il a acheté des bateaux durant la guerre, il a acheté aussi du lard, du café et des haricots, il a conclu des arrangements financiers portant sur des millions de francs, mais pouvait-il vraiment se limiter à ces activités? Lui-même nous a donné sa réponse dans une conférence prononcée à Bruxelles en 1925:

J'ai toujours trouvé que la partie vraiment lyrique et exaltante de mon existence était plutôt celle où j'avais à faire avec l'humble, la grande, sévère et imposante réalité que celle où je me trouvais en face d'une feuille de papier blanc⁵⁸.

Malgré toutes ses occupations de diplomate, Paul Claudel avait toujours trouvé le temps d'écrire. C'est ce que note encore Henry Morton Robinson:

57 Henry Morton Robinson, Mystique et homme d'affaires, dans The Commonweal, vol. 5, n° 19, livraison du 16 mars 1927, p. 514-516.

58 Paul Claudel, Oeuvres en prose, Paris, Gallimard, 1965, p. 1562.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

51

En aucun temps de sa vie a-t-il pu jouir de véritables loisirs pour s'adonner complètement à la vie littéraire et pourtant, en volumes seulement, sa production est égale à celle de n'importe quel grand écrivain contemporain: dix drames, neuf volumes de poésie, des traductions d'Eschyle et de Coventry Patmore, un traité philosophique sur l'art de la poésie et un grand nombre d'articles non rassemblés sur la littérature⁵⁹.

Vraiment cet ambassadeur est bien d'un genre tout à fait spécial. Après un voyage harassant qui l'a amené du Japon à San Francisco et surtout après la traversée des Etats-Unis de la côte du Pacifique à Washington, que va-t-il faire le premier matin de sa nouvelle ambassade? Il va composer un poème pour une première communion, en entendant les roucoulements des pigeons et les cris des petits oiseaux!

C'est que la poésie l'habite avec un message à donner aux hommes, une influence à répandre tout autour de lui. Lors d'un symposium sur Claudel, le Dr William Guthrie parle de sa poésie comme "d'une serre de fleurs répandant un lourd parfum médiéval"⁶⁰. Et le conférencier nous décrit le poète:

C'est un homme rempli d'un idéal très élevé, avec des intentions extrêmement sérieuses, mystiques et profondes; de plus, c'est un véritable

59 Henry Morton Robinson, Mystique et homme d'affaires, dans The Commonweal, vol. 5, n° 19, livraison du 16 mars 1927, p. 514-516.

60 New York Times, le 21 mars 1927, p. 12, col. 5.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

52

français. Sa première mission parmi nous comme ambassadeur sera peut-être de nous permettre de connaître un type de Français dont nous ne soupçonnions pas l'existence⁶¹.

Claudé en revenant aux États-Unis avait une mission bien précise: faire aimer la France. On a vu avec quelle ardeur il s'est donné à cette mission et aussi comment il a réussi à resserrer les liens d'amitié qui unissent les deux pays. Partout on le recherche, on veut l'entendre et par lui, toujours, c'est la France que les Américains apprennent à connaître et à aimer.

Mais au-delà du simple envoyé qui doit porter un message, on a reconnu l'homme et un homme qui pourrait bien représenter un type de Français qui révèle un autre visage de cette France si souvent mal connue en Amérique. M. Guthrie dans sa causerie sur Claudé semble rapprocher les tendances mystiques de la conception du vrai Français. Il a probablement lu les oeuvres de Claudé et d'autres écrivains français qui ont apporté à la littérature ce souffle intérieur, cette vie mystérieuse qui a remplacé le courant agnostique et matérialiste de la fin du dix-neuvième siècle.

M. Jules Bois, au cours du même symposium sur Claudé, affirme que la double carrière de diplomate et d'écrivain porte à croire que Claudé jouit d'une double

⁶¹ New York Times, le 21 mars 1927, p. 12, col. 5.

personnalité. Et il ajoute: "Ce sont ses qualités poétiques qui ont fait de lui un grand ambassadeur. Il a réhabilité le nom et la profession des poètes⁶²."

Dès son arrivée aux États-Unis, le nouvel ambassadeur reçoit de nombreuses lettres pour lui souhaiter la bienvenue. C'est l'écrivain, le poète que les correspondants veulent saluer. Ainsi cette dame américaine qui lui écrit: "C'est merveilleux pour notre pays de vous avoir comme ambassadeur ici⁶³." Elle a été en France autrefois, à Marmoutiers, et elle aime tout ce qui est français et "Caudel est le plus grand ornement de la France", dit-elle.

Combien de lettres semblables Caudel n'a-t-il pas reçues? On va jusqu'à lui dédier des poèmes. Ainsi M. J. D. M. Ford lui envoie le poème qu'il a lu dans une réunion à Baltimore. Il ajoute: "Mon hommage est sincère et il vient du cœur; je ne regrette qu'une chose, c'est que mes dons poétiques ne peuvent l'exprimer adéquatement⁶⁴."

Les universités américaines proclament qu'elles sont grandement honorées d'accueillir un écrivain aussi distingué. Caudel récolte aussi des doctorats honorifiques en grand nombre.

62 New York Times, le 21 mars 1927, p. 12, col. 5.

63 Lettre inédite, mai 1927.

64 Lettre inédite, J. D. M. Ford, le 19 décembre 1927. Cf. Appendice E, texte en anglais du poème dédié à Caudel.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

54

Le 6 juin 1928, c'est l'Université Columbia qui lui décerne un doctorat en droit. Voici comment le président Butler, de Columbia, présente le récipiendaire:

Après une carrière longue et distinguée dans le service diplomatique de la France en Chine, en Tchécoslovaquie, en Allemagne, au Brésil, au Danemark et au Japon, Paul Claudel a reçu la plus chaleureuse bienvenue comme représentant de la République française à Washington. Poète d'une rare subtilité et d'un charme qui atteint profondément l'intérieur caché de l'esprit et du cœur humain; messenger d'amitié, de bonne volonté et de compréhension venant de la part du gouvernement et du peuple français avec qui notre propre gouvernement et notre peuple sont en ce moment en sérieuses consultations dans un effort commun pour découvrir le sentier sûr vers cette paix fermement établie qui est l'idéal de notre démocratique civilisation moderne, je vous admetts au titre de Docteur en droit⁶⁵.

Paul Claudel représentait dignement la France dans les milieux universitaires. Il tenait beaucoup plus à exprimer l'amitié de son pays pour les États-Unis qu'à recevoir des doctorats. Ce que l'on veut reconnaître et souligner chez Claudel, c'est surtout l'écrivain dont l'œuvre présente un intérêt que les Américains ne comprennent peut-être pas toujours, même s'ils devinent que cette œuvre prendra une des premières places dans la littérature du vingtième siècle.

Le 11 juin 1928, Claudel reçoit un doctorat ès Lettres de l'Université du Delaware. Le nouveau docteur en

⁶⁵ New York Times, le 6 juin 1928, p. 16, col. 2.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

55

profite pour recommander des échanges culturels plus grands entre l'Amérique et l'Europe, puisque les Etats-Unis vont bientôt jouer un rôle de premier plan dans l'organisation des affaires du monde entier:

Les Américains, dit-il, doivent aller en Europe pour étudier le passé et les Européens doivent venir en Amérique pour étudier l'avenir. Un homme ne peut vraiment apprécier son propre pays à moins d'avoir acquis cette perspective personnelle qui ne peut venir que du contact avec la vie d'un autre pays. Le voyageur acquiert un nouveau sens des proportions⁶⁶.

Claudel fait l'éloge du programme de l'Université pour un échange d'étudiants avec les pays européens et il dit que si ce programme était suivi durant quelques années par l'Université du Delaware et quelques autres universités, cela dissiperait en grande partie la répugnance des Etats-Unis à assumer une part plus active dans les problèmes du monde.

C'était certes flatteur pour les Américains d'entendre l'éloge de leur pays fait par un homme qui avait parcouru l'univers et s'était distingué par des écrits qui révélaient sa profonde connaissance des hommes.

Le 19 juin 1928, c'est au tour de la célèbre Université Princeton du New-Jersey d'honorer Paul Claudel. Voici comment le palmarès présente le nouveau docteur ès Lettres:

⁶⁶ New York Times, le 21 juin 1928, p. 31, col. 1.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

56

Paul Claudel, diplomate, dramaturge, poète... Sa vie intellectuelle et morale est enchâssée dans des poèmes et des pièces de théâtre qui ont enrichi la littérature de son pays. Ce sont des oeuvres d'un pouvoir mystique singulièrement attirant et émotif développant toujours une noble pensée⁶⁷.

On souhaite la bienvenue au représentant de cette grande république qui, pendant de si nombreuses années, a maintenu avec succès sur le continent européen les principes de liberté, d'égalité et de fraternité. Mais c'est aussi à un autre titre qu'on le reçoit à Princeton:

Comme représentant de la République des Lettres, à laquelle appartiennent des hommes de plusieurs nations et de plusieurs langues. Les principes politiques et la fortune des nations peuvent changer mais la gloire de l'homme qui a contribué dignement à la littérature est impérissable⁶⁸.

On promet l'immortalité à l'oeuvre de Claudel et c'est avant tout l'écrivain que l'on veut honorer.

Quelques jours plus tard, Claudel reçoit un Doctorat ès Lettres de l'Université Yale. Il adresse la parole pour remercier et encore une fois il recommande des échanges entre les deux continents:

De nombreux Français des générations passées, dit-il, sont venus en Amérique parce qu'ils croyaient qu'elle représentait l'espoir de la civilisation et l'avenir du monde. Maintenant, dans de nouvelles conditions, vous devez regarder vers l'Europe avec des yeux tout neufs et avec les aspirations de votre jeunesse à cause de l'aide que

67 New York Times, le 20 juin 1928, p. 28, col. 6.

68 Ibid.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

57

vous pouvez apporter, du bien que vous pouvez faire et aussi parce que vous pouvez apprendre beaucoup de notre civilisation⁶⁹.

C'est donc bien comme écrivain, dramaturge et poète que Claudel est surtout reçu dans les milieux intellectuels américains. On sait que cet ambassadeur est ami de tous les arts. Non seulement la littérature l'intéresse, mais aussi la peinture, l'architecture et la musique. N'a-t-il pas déjà composé un projet d'église souterraine pour Chicago? Et au Japon, la peinture japonaise l'a grandement intéressé. Aux Etats-Unis aussi, il a déjà manifesté sa connaissance des arts et surtout il a souligné le message que les arts doivent apporter aux hommes.

En novembre 1927, le Carnegie Institute de Pittsburg décerne son premier prix de peinture au grand peintre français Henri Matisse. L'ambassadeur de France est invité à prendre la parole au cours de l'imposante cérémonie. Il commence par faire l'éloge de la ville de Pittsburg qu'il appelle le grand atelier où sont fabriquées toutes sortes de formes pour l'Amérique. Evidemment il fait allusion à d'autres formes qu'à celles qui viennent de la combinaison du ciment et du métal: ce sont ces rêves délicats composés de lignes et de couleurs qui ressortent encore plus quand ils sont placés sur un fond de fumée et de dur labeur.

69 New York Times, le 21 juin 1928, p. 16, col. 1.

L'orateur a vu des aquarelles de Turner lors de sa récente visite à Manchester, en Angleterre. Ces peintures mises en valeur par une discrète lumière électrique prenaient une signification étrange, pleine de rêve: on aurait dit des trésors dans une caverne d'Arabie. Claudel interprète la peinture, il étudie le milieu dans lequel elle se trouve exposée; il soutient que les chefs-d'oeuvre du Titien ont une plus grande signification spirituelle dans la pure lumière de l'Espagne. N'a-t-il pas pris plus de plaisir à l'art japonais à Boston qu'au Japon même? Il applique sa façon de juger à l'art français:

Ici à Pittsburg les couleurs fraîches et vives de nos peintres impressionnistes ont acquis pour moi un charme nouveau, celui de l'exotisme. Ces tableaux ne sont pas seulement pour moi un souvenir, ils ne me font pas seulement voir ce que je m'étais contenté de regarder; je sens qu'ils portent un message⁷⁰.

Claudé est un poète symboliste; dans son discours il exploite le symbolisme des fleurs:

Un message peut être transmis d'un esprit à un autre non seulement par des mots mais aussi par des couleurs. Il existe en Amérique, une sorte de conseil proverbial pour les amoureux timides: "dites-le avec des fleurs." Eh bien! nous sentons que nous avons beaucoup de choses à dire avec des fleurs, même avec des fleurs peintes⁷¹.

70 Paul H. E. Claudel, Ambassador of France to the United States, French Art in America, in The French Review, Vol. 1, November 1927, No. 1, by the American Association of Teachers of French. Voir le texte anglais, Appendice F.

71 Ibid.

Ces fleurs du tableau primé de Matisse, continue l'orateur, sont nées d'éléments à première vue bien différents l'un de l'autre: le soleil et l'esprit. C'est aussi parce qu'ils sont différents que les Français et les Américains éprouvent un amour mutuel et un besoin les uns des autres. Claudel sait bien que l'Art français est différent de l'Art américain, mais il suggère des échanges de tableaux entre les deux pays. C'est là, dit-il, un échange de modèles mais bien plus, un défi qui est lancé: il ne faut pas faire la même chose mais faire aussi bien avec d'autres moyens, avec les moyens propres à chaque pays. Il termine en déplorant l'absence des tableaux américains dans les galeries françaises; cependant, dit-il, "une des gloires du Louvre est ce portrait que votre grand peintre Whistler a fait de sa mère⁷²".

Encore là, on retrouve le Claudel qui veut rapprocher les deux pays, et l'art est le moyen qu'il suggère "pour développer cet esprit de curiosité naturelle et de rivalité bienfaisante⁷³".

Les familiers de la littérature française se sont efforcés de présenter Claudel au public américain; les

72 Paul H. E. Claudel, Ambassador of France to the United States, French Art in America, in The French Review, Vol. 1, November 1927, No. 1.

73 Ibid.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

60

journalistes, surtout ceux du New York Times, ne manquent jamais de relater les activités de l'ambassadeur-poète. Mais d'où lui vient donc cette popularité? A-t-il des lecteurs aux États-Unis?

En 1927, une poésie de Claudel "L'Enfant Jésus de Prague" a fait l'objet d'un concours institué par la revue américaine The Forum. Il fallait traduire la poésie de Claudel. Un millier de traductions différentes sont parvenues à l'auteur. Mais c'était là une bien pauvre introduction à l'oeuvre considérable du poète.

A New-York, le Consul français M. de Fontnouvelle organisa une représentation de L'Annonce faite à Marie, jouée en français par les étudiantes du Hunter College.

Il existait bien peu de traductions des oeuvres de Claudel à cette époque. Quelques poèmes de Corona benignitatis seront traduits en anglais en 1927 et en 1928 et ces traductions paraîtront dans des revues catholiques. En 1919, John Strong Newberry avait traduit Tête d'or pour les presses de l'Université Yale ainsi que La Ville en 1928. Pour la même maison d'édition Louise Morgan Sill avait traduit L'Annonce faite à Marie en 1916. Pierre Chavannes traduit L'Otage en 1927. Deux traducteurs américains, Térésa Frances et William Rose Benèt, avaient traduit, déjà en 1914, Connaissance de l'Est.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

61

Claudé lui-même apprit qu'il ne serait pas facile de faire connaître ses oeuvres aux États-Unis. En effet, au début de 1928, il avait demandé à la maison d'édition new-yorkaise "Doubleday, Dorand and Company" d'imprimer en anglais son Christophe Colomb. Voici la réponse qu'il reçut le 23 avril 1928:

A notre grand regret, nous ne pensons pas pouvoir faire entière justice à votre livre sur Christophe Colomb. Dans ce pays de langue anglaise, on est tellement convaincu du charme et du pouvoir de votre français que nous pensons que tous les acheteurs cultivés vont préférer lire vos oeuvres dans le texte français⁷⁴.

Les intellectuels américains qui peuvent lire le français ont certainement abordé les oeuvres de Claudé, ne serait-ce que dans des comptes rendus de journaux ou de revues littéraires. Ils savent bien que la production de l'écrivain est considérable et qu'il occupe une place de premier choix dans la littérature contemporaine. Ah! il n'est pas toujours facile à comprendre, comme l'a dit le Dr Guthrie: c'est un poète "for the few", il n'y aura jamais de claques pour sa poésie ni de course vers ses livres⁷⁵.

Lorsqu'il arrive aux États-Unis, Paul Claudé a terminé depuis quelque temps déjà une oeuvre pour le théâtre qu'il considère comme "un ensemble probablement

74 Lettre inédite.

75 New York Times, le 21 mars 1927, p. 12, col. 5.

testamentaire". Durant son premier séjour en France en 1927, il écrit à Brangues L'histoire de Christophe Colomb, du 23 juillet au 9 août. En trois semaines! C'est la seule oeuvre importante composée par Claudel durant ces années 1926 à 1928. Ses autres compositions ne sont que de courts morceaux qui seront publiés plus tard, dans des recueils.

En entendant tous les éloges qui lui sont adressés aux Etats-Unis, Paul Claudel se demande si les Américains connaissent vraiment son oeuvre littéraire. Il sait très bien qu'en France, sa personnalité littéraire est fortement discutée à cette époque. Tout récemment encore il a été question de lui comme candidat à l'Académie française. L'abbé Bremond, qui s'y trouvait un peu seul, s'était mis en tête de l'avoir à ses côtés. Il comptait que l'éclat du poste d'ambassadeur à Washington ferait passer ce que la poésie avait d'obscur et d'impossible pour la Coupole.

Il faut d'abord l'assentiment du ministère des Affaires étrangères. On consulte Philippe Berthelot, le chef de l'ambassadeur. "Claudel à l'Académie, très bien, s'exclame-t-il. Il emploie un langage un peu personnel. Mais ces Messieurs s'y feront. C'est un homme de génie⁷⁶."

76 Maurice Martin du Gard, Les Mémorables II, Une ambassade au Quai d'Orsay, Philippe Berthelot et Claudel, Paris, Flammarion, 1960, p. 211.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

63

Mais il aurait fallu faire l'éloge de Jean Richepin et Claudel refusa.

Pour décrire la manière du grand écrivain, Berthelot avait dit: "il emploie un langage un peu personnel." L'Académie aurait certes fait des difficultés devant ce langage personnel, mais c'était surtout le symbolisme de Claudel qui rendait son oeuvre difficile à accepter. On sentait bien que le poète voulait transmettre un message qui touchait aux réalités spirituelles et surnaturelles... et dans beaucoup de milieux on préférerait ne pas aborder ce message.

Cependant, même au Quai d'Orsay, on n'était pas complètement étranger à la production littéraire de l'ambassadeur de France à Washington. Le 26 octobre 1927, on a décidé de faire jouer Sous le rempart d'Athènes à l'Elysée, au cours d'un gala. Philippe Berthelot avait demandé à son ami Claudel de composer cette petite pièce pour le centenaire du grand savant Marcelin Berthelot. Ce n'était pas là une tâche facile, comme l'a expliqué Claudel lui-même:

Il s'agit de trouver dans la vie du grand homme glorifié une gentille et amusante anecdote dont on puisse tirer une saynète avec quelques couplets lyriques... J'étais donc amené à écrire une espèce de dialogue ou plutôt de conversation philosophique... J'ai donc choisi de parler non pas directement de Berthelot mais d'un philosophe fictif de l'antiquité hellénique appelé Hermas à qui j'attribue les idées fondamentales du grand savant⁷⁷.

⁷⁷ Paul Claudel, La Cantate à trois voix suivie de Sous le rempart d'Athènes et de traductions diverses, Paris, Gallimard, 1948, p. 97 et 98.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

64

L'écrivain, dans sa pensée, avait peut-être trouvé une solution qui lui semblait assez claire, mais les auditeurs, à la soirée de gala, ne furent pas de cet avis. André Maurois, dans son volume Choses nues, raconte à sa façon cette soirée durant laquelle fut présenté "un à-propos de Claudel pour le centenaire (et le vingtième anniversaire de la mort) de Marcelin Berthelot⁷⁸". Il rapporte la conversation du Ministre Briand qui est allé chez Doumergue, Président de la République, le lendemain du gala à l'Elysée:

Eh bien? dit Doumergue. Tu as lu cette petite machine de ton ambassadeur qu'on a jouée chez moi, hier soir?

— Non, dit Briand, mais Léger m'affirme que c'est très bien.

— Peut-être, dit Doumergue, peut-être... Moi, je n'y ai rien compris... Et je ne suis pas le seul. Tu vas voir⁷⁹.

Sur quoi, le Président appelle le chef de la maison navale et aussi le général de l'armée: ils n'ont rien compris. Le lendemain, en ouvrant la séance du conseil des ministres, le Président leur dit: "Messieurs, vous savez qu'on a joué avant-hier soir, chez moi, un petit drame de M. Paul Claudel... C'était gentil⁸⁰."

78 André Maurois, Choses nues, Chroniques, Paris, Gallimard, 1963, p. 25.

79 Ibid.

80 Ibid.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

65

Le représentant de la France à Washington ne fut peut-être pas trop surpris d'apprendre que ses couplets lyriques n'avaient pas été compris. Depuis longtemps, en effet, il se plaignait d'être très peu compris en France. En 1923, de Tokyo, il avait avoué à Pierre Moreau:

J'écris maintenant depuis trente ans et le fait de voir des oeuvres auxquelles j'ai donné toute mon âme englouties dans un silence écrasant, le sentiment d'être inutile, de n'avoir servi à rien, de n'avoir parlé pour personne, de n'avoir rencontré aucun écho est bien fait pour vous enlever tout courage⁸¹.

Comment les Américains vont-ils pouvoir aborder les oeuvres de Claudel? Pourront-ils saisir le message de sa poésie, cet absolu qu'il veut annoncer au monde? Lorsqu'il arrive aux Etats-Unis, Claudel est encore tout imprégné de son dernier drame qu'il a décrit ainsi à Frédéric Lefèvre:

J'ai composé surtout là-bas [au Japon] "Le Soulier de Satin", énorme drame en quatre journées, mélange incongru de bouffonnerie, de passion et de mysticité et qui touche à des points assez obscurs de l'âme et de la pensée⁸².

Bouffonnerie, passion, mysticité: voilà les trois tendances que le poète a voulu mettre dans son drame. Est-ce par ces routes qu'il veut nous faire atteindre des points assez obscurs de l'âme humaine? Mais quelle âme humaine?

⁸¹ Pierre Moreau, Une plainte d'il y a trente ans, dans Le Figaro littéraire, Paris, le 5 mars 1955, p. 3.

⁸² Frédéric Lefèvre, Une heure avec..., troisième série, Paris, N.R.F., 1925, p. 153.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

66

La sienne, puisqu'il dit souvent que Le Soulier de Satin est comme son testament littéraire. Qui pourra cependant rejoindre la réalité à travers tous ces symboles?

A son arrivée à Washington, Claudel est très préoccupé par la publication du Soulier de Satin dont la première Journée seule a paru en 1925. Une édition de luxe avec des illustrations de José-Maria Sert sortira des presses de La Nouvelle Revue Française en 1929 et l'édition courante sera mise en vente en 1930.

On peut donc affirmer que durant les années 1927 et 1928, deux oeuvres retiennent particulièrement l'attention de Claudel: Le Soulier de Satin et L'histoire de Christophe Colomb. Il doit aussi veiller à la publication et à la réédition de ses oeuvres antérieures. Des traductions assez nombreuses sont aussi faites en Allemagne où ses écrits ont une certaine vogue. C'est que l'écrivain français avait séjourné dans ce pays comme diplomate et il y avait encore de nombreuses connaissances. Aussi ne sera-t-on pas surpris de lire la note que le poète fera insérer dans le numéro de novembre 1928 de La Nouvelle Revue Française:

M. Paul Claudel exprime ses remerciements les plus sincères pour les nombreux articles de journaux et de revues qui ont été publiés en Allemagne à l'occasion de son 60^e anniversaire. Ils montrent tous une intelligence de son oeuvre et un intérêt pour ses idées qui lui ont été particulièrement sensibles⁸³.

83 La Nouvelle Revue Française, Paris, tome XXXI, novembre 1928, en note.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

67

Les Américains ne sont-ils pas aussi très bien disposés à l'égard de Paul Claudel, ambassadeur de France? Oui certes, et ils semblent s'intéresser aux oeuvres et aux idées de celui qu'ils saluent souvent comme un des maîtres de la littérature contemporaine. Pourtant c'est à partir de son arrivée à Washington que l'activité littéraire de Claudel ralentit.

Pourquoi Claudel a-t-il presque cessé d'écrire? Ses responsabilités diplomatiques vont-elles mettre fin à sa carrière d'écrivain? On pourrait bien le penser, puisque l'ambassadeur Claudel occupe le poste le plus important dans le service diplomatique de cette époque. Et l'on a vu avec quelle ardeur il se consacre à son métier de diplomate. Mais est-ce bien là la véritable raison de cet arrêt dans la production littéraire?

Paul Claudel a maintenant soixante ans. Il s'est promené à travers le monde: Europe, Amérique du Nord, Amérique latine, Chine et Japon. Il s'est attaché à ce dernier pays où, après un premier voyage, il avait tant souhaité vivre. Mais voici qu'il aspire à un nouveau poste pour plusieurs raisons personnelles: l'éloignement des siens, les conditions de vie plus difficiles dans un pays qui venait d'être ravagé par des tremblements de terre, mais surtout son état d'âme déchirée en cette proximité de la dernière partie de sa vie.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

68

Il est las de ce personnage qu'il fait entre les hommes et souvent il a un profond sentiment d'être inutile, de n'avoir servi à rien, de n'avoir parlé pour personne. Il cherche sa place dans le monde, comme il l'a écrit dans son Journal intime:

J'ai beaucoup de peine à trouver ma place exacte dans ce monde qui n'est plus fait pour moi. De là ce penchant à la bouffonnerie⁸⁴.

Il se produit en lui comme un écartement des choses de son moi, la création d'un espace vide de plus en plus large. Quelques jours après sa nomination à Washington, il a écrit à la future Soeur Agnès du Sarment:

J'arrive à la fin de ma vie: combien je regrette d'avoir traîné à mes talons ce fléau de littératureillerie! Combien il aurait mieux valu me donner tout entier et simplement, comme j'ai essayé une fois⁸⁵.

Voilà bien la véritable raison de son arrêt dans la production littéraire. Il revient sur son passé, il n'a jamais oublié cette tentative d'entrer au monastère... Qu'a-t-il donc fait de durable? Des oeuvres littéraires qui ont été si peu comprises! Pourtant il avait un message à livrer au monde. N'est-il pas temps pour lui de choisir une orientation nouvelle?

84 Journal intime, janvier 1925, cité dans André Vachon, Le temps et l'espace, dans L'oeuvre de Paul Claudel, Paris, Seuil, 1965, p. 377.

85 A. du Sarment, Lettres inédites de mon parrain Paul Claudel, Paris, Gabalda, p. 31-32.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

69

Il a déjà affirmé en parlant du Soulier de Satin: "C'est ma dernière oeuvre dramatique et probablement ma dernière oeuvre poétique⁸⁶." Va-t-il tout simplement cesser d'écrire ou se limiter à un genre nouveau?

Ce qu'il cherche, c'est, comme il dit, "cette odeur de paradis". Le 23 octobre 1927, il écrit à Margotine (Madame Audrey Parr): "Je crois que l'homme est capable d'un autre bonheur même sur cette terre que de danser idiotement dans un hôtel⁸⁷."

Où se trouve donc ce bonheur? Pourquoi ne pas s'affirmer pour ce qu'il veut être avant tout: un écrivain catholique. Surtout dans ce pays à forte majorité protestante, Claudel pourrait être un témoignage en faisant comprendre à ses lecteurs que le métier d'écrivain, dans sa conception, est profondément lié avec la religion. Le 14 novembre 1927, il a prononcé une longue conférence sur les relations entre la religion et la poésie devant les associations catholiques de Baltimore. Voici comment il annonce son sujet:

Mon sujet sera la poésie française et les raisons pour lesquelles je pense qu'elle devrait être plus intimement associée avec la religion qu'elle ne l'a été dans le passé⁸⁸.

⁸⁶ F. Lefèvre, Une heure avec..., Paris, N.R.F., 1929, p. 115.

⁸⁷ Paul Claudel, Oeuvre en prose, p. 1503.

⁸⁸ Ibid., p. 58.

NOUVEAUX CONTACTS AVEC L'AMÉRIQUE

70

Il affirme que pour comprendre pleinement une chose, il faut la replacer dans l'ensemble des êtres, il faut en avoir "une idée universelle, une idée catholique". Il indique ce qu'il y a d'étriqué et de gêné dans la poésie païenne: il y manque cette idée générale de la terre et du ciel. Dans la poésie des 17^e, 18^e et 19^e siècles, il y avait du talent, mais la religion était absente et la religion est un "ingrédient essentiel" dans la poésie. Surtout au 19^e siècle, on a développé les thèmes de la révolte, du désespoir, du cynisme: "nous ne pouvons pas bâtir quelque chose, dit-il, avec ces matériaux et toutes ces idées négatives"⁸⁹.

Mais en dehors de la religion, il y a aussi des thèmes constructifs, comme l'immortalité de l'âme et l'évolution. Mais que valent ces thèmes, s'ils ne débouchent pas sur la religion? Ils sont vides et niais et deviennent vite ennuyeux.

La religion, soutient Claudel, apporte à la poésie des secours absolument nécessaires: la louange, la parole et le drame. Pouvant faire un bien infini et un mal infini et ayant à trouver notre route, ajoute l'orateur:

89 Paul Claudel, Oeuvre en prose, p. 61.

Nous sommes comme les acteurs d'un drame très intéressant écrit par un auteur infiniment sage et bon où nous tenons un rôle essentiel, mais où il nous est impossible de connaître d'avance la moindre péripétie⁹⁰.

Et c'est là le sens véritable de notre vie: pour le vrai disciple du Christ la vie est "toujours intéressante parce qu'à chaque seconde nous avons quelque chose de nouveau à apprendre et quelque chose de nécessaire à accomplir⁹¹".

Toutes ces idées que Claudel livre à ses auditeurs de Boston, il les a méditées depuis longtemps. Aussi prend-il, à son arrivée aux États-Unis, une décision importante: il va s'orienter vers l'étude de la Bible et à partir de maintenant c'est sur la Bible qu'il va écrire. Lui-même a écrit dans son livre J'aime la Bible ce qu'il pensait de cette orientation nouvelle:

J'avais soixante ans, j'étais vacant, j'en avais fini pour toujours avec les Otage et les Soulier de Satin. Je savais que Tête d'Or en avait fini pour toujours de régler leur compte aux Ysé et aux Prouhèze⁹².

On sait maintenant que cette investigation passionnée des Écritures commencée à cette époque sera l'occupation principale de Paul Claudel jusqu'à la fin de sa vie.

90 Paul Claudel, Oeuvre en prose, p. 61.

91 Ibid.

92 Paul Claudel, J'aime la Bible, Bibliothèque Ecclesia, Paris, Fayard, 1955, p. 10.

CHAPITRE II

APPROFONDISSEMENT DE LA VIE AMERICAINE (1929-1930)

La sauvegarde de l'amitié franco-américaine; le métier diplomatique et le rayonnement de l'écrivain catholique.

Le 28 août 1928, Paul Claudel était à Paris pour la signature du pacte Briand-Kellogg: c'était la mise hors la loi de la guerre acceptée par plus de soixante nations. L'ambassadeur à Washington avait longuement préparé ce pacte avec les diplomates et les dirigeants américains. Aussi voyait-il dans cette entente un gage très encourageant pour de longues années de paix. Son enthousiasme semblait être partagé par tous ceux qui voulaient s'engager à bannir la guerre. Claudel, le diplomate, avait raison d'être fier de son premier séjour à Washington; il voyait dans la signature du pacte un premier résultat de son bon travail aux Etats-Unis.

Parti de l'Amérique le 21 juillet, Claudel allait rester en France jusqu'au 10 octobre. Il pourra voir à la publication de ses oeuvres et continuer, avec Darius Milhaud, la préparation de l'opéra Christophe Colomb. C'est à Brangues surtout qu'il aimera se reposer en compagnie de sa femme et de ses enfants.

Mais bientôt il lui faut songer à rejoindre son poste. Le 27 septembre, il est à Paris. Il déclare qu'il a pu longuement s'entretenir avec le premier Ministre, M. Poincaré, et le Ministre des Affaires étrangères, M. Briand, sur les questions qui regardent son ambassade. Pour lui, l'année 1929 sera l'année de délicates négociations entre la France et les Etats-Unis. Il s'agit toujours des dettes interalliées. Au journaliste du New York Times, à Paris, l'ambassadeur communique:

Je ne pense pas qu'il existe aucun espoir d'annuler les dettes interalliées... De plus, il faudra aborder le paiement de la dette de \$400.000.000 contractée par l'achat de matériel de guerre américain¹.

Mais puisqu'il doit y avoir des élections aux Etats-Unis, toutes les discussions seront remises à la prochaine année. L'ambassadeur cependant se montre très optimiste; il exploite toujours les bonnes relations entre les deux pays et il croit que cela permettra de trouver une solution acceptable pour la France et les Etats-Unis. Il semble bien connaître les Américains comme il l'affirme: "En traitant avec les Américains, il faut parler clairement et franchement et en agissant ainsi, il y a beaucoup à gagner²."

1 New York Times, le 28 septembre 1928, p. 33, col. 2.

2 Ibid.

APPROFONDISSEMENT DE LA VIE AMERICAINE

74

Claudé a toujours une grande confiance dans les Américains; il se sait populaire et il croit que la solution qu'il proposera sera bien acceptée. Pourtant est-il bien sûr que le gouvernement français soit prêt à acquitter ses dettes? Comment trouvera-t-il la solution capable de satisfaire les deux pays? Il a confiance en lui et pour le moment il est prêt à rejoindre son ambassade.

Cette fois, il devra approfondir la vie américaine, rencontrer des individus. Dans ce grand pays à forte majorité protestante peut-il vraiment trouver quelqu'un pour le comprendre? Est-ce possible pour lui de se lier d'amitié avec des Américains? Il va continuer à accomplir son travail diplomatique, mais dans les dispositions où nous l'avons laissé à son dernier départ des Etats-Unis, ne va-t-il pas se poser de sérieuses questions? Où va le mener son orientation nouvelle? Sa mission d'écrivain est-elle possible dans un pays comme l'Amérique? Comment peut-il concilier sa mission d'écrivain et son métier diplomatique?

Le 10 octobre 1928, Paul Claudé accompagné de sa fille Reine s'embarque à Saint-Nazaire sur le croiseur Duquesne en route pour la Guadeloupe qui vient d'être ravagée par un effrayant cyclone. On a demandé à l'ambassadeur de France de porter aux sinistrés les consolations du gouvernement.

Quel spectacle en arrivant dans l'île! Claudel lui-même en a fait la description:

L'amas de cages à poules, que l'on appelait Pointe-à-Pitre, était une ruine superposée à un cloaque. L'hôpital où pourrissaient quelques blessés formait un spectacle inénarrable, dont l'horreur, m'a-t-on dit, n'était pas moindre en temps ordinaire³.

Mais l'impression la plus forte qu'il a rapportée de sa visite est celle du patriotisme émouvant de cette population de pauvres gens qui se demandaient: "Est-il vrai que la France veut nous céder aux Etats-Unis⁴?" Claudel est plus qu'un représentant du gouvernement, comme nous le montre Victor Bindel qui l'a aperçu à la Guadeloupe:

Je le revois... entre un sénateur élégant et un gouverneur joufflu, dans un entourage de noirs et de mulâtres. Il ne cherche point à jouer au personnage officiel, mais tout son être vibre à l'unisson avec une population chrétienne misérable: à travers sa douleur et sa détresse matérielle et spirituelle il sait jeter un regard complet qui évalue les besoins physiques urgents, mais n'oublie pas la plus douloureuse angoisse des âmes⁵.

Voilà bien l'homme Claudel qui communie au malheur de ces pauvres gens. Il veut les encourager et dans la

3 Paul Claudel, Oeuvre en Prose, Contacts et circonstances, Le Cap Moule-à-Chique, Paris, N.R.F., (La Pléiade), 1965, p. 1103.

4 Ibid.

5 Victor Bindel, Claudel et nous, (Pionniers du spirituel), Paris, Casterman, 1947, avant-propos, p. 6 et 7.

réception qui lui est offerte à la Basse-terre il se laisse aller à un mouvement d'éloquence:

Messieurs, j'ai déjà eu l'occasion de représenter la France auprès de bien des souverains mais aujourd'hui, c'est une autre Majesté que je viens saluer, la Majesté du Malheur⁶!

Le passage de l'ambassadeur de France fut certainement rassurant pour les pauvres sinistrés qui avaient pu voir de près ce représentant officiel, lui parler, lui confier qu'ils voulaient rester Français. Claudel avait rassuré toute la population en se rapprochant de chacun.

En revenant aux Etats-Unis, Claudel va connaître une nouvelle administration, puisqu'en novembre 1928, M. Hoover remplacera M. Coolidge à la présidence des Etats-Unis.

L'ambassadeur à Washington est un peu plus libre, parce que le Congrès n'est pas encore élu; il décide de se rendre au Canada. Depuis longtemps il voulait faire cette visite pour rencontrer surtout la population canadienne-française qui, dit-on, est restée fidèle à la foi, à la langue et aux coutumes des ancêtres.

Le mercredi 31 octobre 1928, Paul Claudel accompagné de sa fille Reine, arrive à Montréal. Le lendemain jeudi, le Comité France-Amérique le reçoit à l'hôtel

⁶ Paul Claudel, Oeuvre en Prose, Contacts et circonstances, Le Cap Moule-à-Chique, p. 1104.

Ritz-Carlton et le distingué visiteur donne une causerie, le soir, sous les auspices de l'Alliance française.

Il rappelle ses voyages en Louisiane et à la Guadeloupe où il a trouvé "des vestiges de civilisation française, mais dans la Province de Québec, c'est une nation française qu'il voit"⁷. Il parle de la littérature française du début du siècle: après avoir pris son inspiration dans le blasphème, elle la prend aujourd'hui dans des sentiments religieux. Et il termine sa causerie en lisant lui-même quelques-unes de ses propres compositions: une poésie sur Verlaine, le poème "Aux morts des armées de la République", une poésie en l'honneur de l'Enfant-Jésus de Prague et une autre sur sainte Cécile.

Le vendredi 2 novembre, l'Université de Montréal confère le doctorat "ad honorem" à l'ambassadeur de France à Washington. En présence des officiers généraux, des officiers des facultés et écoles et aussi des étudiants, le recteur de l'Université, MGR Piette, préside l'imposante cérémonie. La commission des études universitaires a voulu rendre hommage à l'éminent diplomate et au grand poète catholique, comme le déclare M. Edouard Montpetit dans la lecture du procès-verbal du conseil universitaire. MGR le Recteur présente le nouveau docteur. Il rappelle que

7 Le Devoir, Montréal, le 2 novembre 1928.

l'Université de Montréal, "tout en prêtant sa plus loyale et sa plus généreuse collaboration au bien commun" du pays "tel qu'il est aujourd'hui constitué, est d'un caractère franchement catholique et français⁸".

Le recteur souligne la principale raison qui a incité l'Université à honorer le "célèbre écrivain qui honore tant la France":

Nos sentiments de catholiques convaincus nous pressaient de rendre les hommages de notre ardente admiration et de notre reconnaissance à l'extraordinaire sincérité de la pensée du poète qui cherche la beauté dans la vérité et qui aura tant de bien-faisante influence sur notre époque⁹.

Claudél reçoit certes cet hommage avec bonheur, parce qu'il sent qu'ici, au Canada français, on a vraiment essayé de comprendre son oeuvre. D'ailleurs M^{gr} Piette ne s'arrête pas à l'oeuvre du poète, il mentionne la vie même de Claudél:

De toutes vos tragédies, la plus belle à nos yeux c'est la tragédie des luttes héroïques de votre esprit à la recherche de la lumière¹⁰.

Et cette admiration pour le grand chrétien que l'Université veut manifester par un doctorat indique, dit le recteur, que dans les milieux universitaires du Canada

8 Le Devoir, Montréal, le 5 novembre 1928.

9 Ibid.

10 Ibid.

français Claudel exerce une véritable influence. Et il termine par ce souhait:

Nous voulons retenir dans notre atmosphère universitaire quelque chose de votre âme qui soit un honneur et une force aux convictions de nos professeurs et une lumière et un exemple à l'idéal de nos étudiants¹¹.

Paul Claudel, dans son allocution de remerciement, rappelle que plusieurs fois déjà, depuis qu'il est en Amérique, les universités lui ont conféré l'honneur du doctorat, mais que jamais il n'a reçu cet honneur avec plus d'émotion qu'à Montréal, vieille ville catholique et française. "Ailleurs on honorait le diplomate, ici c'est au Français et au catholique que l'on rend hommage." Puis il indique la force du catholicisme:

Le catholicisme aura donné à l'Université de Montréal ce qu'il a donné à la France, l'habitude de s'appuyer sur des principes inébranlables dans l'ordre moral et dans l'ordre intellectuel. C'est au catholicisme que la France doit la clarté de son esprit et donc en grande partie son développement intellectuel. Loin d'enrayer le progrès de l'industrie et de la nation, le catholicisme mène à la lumière. L'étude de la philosophie telle qu'il l'enseigne ouvre sans cesse des horizons nouveaux à l'esprit humain. La religion catholique ne lie pas plus par ses dogmes et ses principes que la géométrie par ses théorèmes. D'un autre côté, conclut M. Claudel, l'esprit de l'homme n'est pas fait pour douter mais pour croire¹².

¹¹ Le Devoir, Montréal, le 5 novembre 1928.

¹² Ibid.

L'ambassadeur sait parler un langage adapté à ces universitaires qui sont venus lui rendre hommage. Il ne craint pas ici de parler en catholique convaincu qui est capable de concilier sa foi avec les problèmes philosophiques et scientifiques.

Le samedi 3 novembre, l'élite intellectuelle de la ville de Montréal s'est rendue au Cercle universitaire pour entendre une conférence du grand écrivain français. Le sujet annoncé est le suivant: le renouveau catholique dans la littérature française. C'est l'abbé Maurault qui présente le visiteur, et tout de suite il signale: "Il y a, au moins, deux hommes en vous: le diplomate et le poète." Il fait d'abord l'éloge du diplomate en rappelant la conversation qu'il a eue avec lui la veille:

Enfoncés tous les deux dans le fond d'une limousine, nous avons parlé des fermiers américains, de filatures et de mines, de droit et de sociologie, de Siegfried et de Romier: et vos jugements étaient toujours nets, précis et singulièrement clairvoyants. J'ai compris pourquoi, lorsque le ministre des Affaires étrangères de Paris a besoin d'un rapport exact, lucide et perspicace, sur l'état politique et social d'un pays, c'est à vous qu'il s'adresse, que vous soyez en Chine, en Tchéco-Slovaquie, au Danemark, au Brésil, au Japon, ou aux Etats-Unis¹³.

Puis il présente le poète en rappelant tous les personnages principaux de ses pièces et il ajoute:

13 Le Devoir, Montréal, le 5 novembre 1928, p. 1.

Faut-il admettre que c'est votre tempérament de Champenois qui vous permet de monter si haut dans le domaine de la fantaisie et de l'imagination, tout en gardant des attaches solides avec le sol et les réalités quotidiennes¹⁴?

Pour M. Maurault, Claudel rappelle: les tragiques grecs, qui terminent leurs drames par des catastrophes; Shakespeare, par ce monde de personnages sortis de son esprit; Dante, par ses visions grandioses, et Corneille, par l'héroïsme de certains de ses personnages.

Il y a certes de la grandiloquence dans cette présentation qui se continue par des comparaisons avec la Bible, Rodin et la forêt tropicale!

L'orateur termine enfin en soulignant la foi de l'écrivain:

Cette lumière divine, Monsieur, la foi catholique, éclaire toute votre oeuvre; elle lui donne son véritable sens qui est éminemment bienfaisant et spirituel¹⁵.

Puis il présente à l'auditoire: "Notre cher, notre grand Claudel."

Après une telle présentation et les interminables applaudissements qui suivirent, Claudel a l'impression d'être mieux connu au Canada qu'en France. Tous ces gens qui sont accourus pour l'entendre parlent la même langue

14 Le Devoir, Montréal, le 5 novembre 1928, p. 1.

15 Ibid.

que lui, avec presque le même accent; ils ont la même foi que lui et ils semblent avoir saisi dans son oeuvre le message qu'il a voulu transmettre.

Et Claudel va prononcer non pas une conférence, comme il le dit, mais "une causerie, une simple causerie". Et voilà Paul Claudel qui fait un cours de littérature française devant un auditoire composé de toute l'élite intellectuelle de la ville de Montréal.

"Quelles sont les tendances actuelles de la littérature française, qu'en pensez-vous?" lui a-t-on demandé. Mais il n'en pense rien, il n'y a jamais réfléchi. Et il va développer, donner ses réflexions personnelles sur le renouveau de la littérature catholique en France:

J'ai déjà une expérience assez longue, de quarante années, dans la vie littéraire. Je puis donc me permettre des réflexions sur la littérature. La littérature française du XIX^e siècle fut marquée principalement par un sentiment de désespérance, désespérance née du doute. La foi est reparue dans les oeuvres littéraires. Elle s'y manifeste¹⁶.

Puis il rappelle l'influence de Renan et de Loisy en France et l'attitude de l'Eglise qui "s'est moins occupée de répondre que de rester ferme, assise toujours à la même place¹⁷". Il fait le bilan du roman naturaliste, de

¹⁶ Le Devoir, Montréal, le 5 novembre 1928, p. 2.
Cf. Appendice G, texte du discours.

¹⁷ Ibid.

l'expérience russe et de l'oeuvre de Marcel Proust, "un bilan se liquidant par zéro". Mais les choses ont énormément changé:

Les cours d'un Maritain et d'un Gilson ne sont-ils pas maintenant au premier rang? Le renouveau catholique s'opère manifestement. Ce qui importe c'est moins l'oeuvre de quelques écrivains que la tendance actuelle qui s'oppose carrément à celle qui prévalait au commencement du XIX^e siècle¹⁸.

Et la littérature future? Claudel soutient que la foi remplacera la désespérance et le découragement. Il insiste sur le rôle que la liturgie catholique peut jouer en littérature: "l'âme, dit-il, ne se nourrira pas toujours de choses incommestibles mais de joie et de certitude¹⁹."

Après avoir dit que "les lendemains de la littérature française seront d'autant plus beaux qu'elle se sera abreuvée à des sources pures", il présente à son auditoire un apologue japonais:

Celui d'une dame d'honneur d'une impératrice du VIII^e siècle. Sur un papyrus qui lui servait d'oreiller, elle écrivait son journal. L'empereur lui fit don d'un énorme rouleau de papier blond, pour qu'elle y inscrirait, de son pinceau agile, ses réflexions et ses épigrammes. Ce rouleau, vous l'avez au Canada. La France vous l'a donné, pour que vous y inscririez l'histoire de votre vie et de vos destinées²⁰.

18 Le Devoir, Montréal, le 5 novembre 1928, p. 2.

19 Ibid.

20 Ibid.

Durant ce cours de littérature, les auditeurs voyaient devant eux celui qui avait bien la première place dans tout ce renouveau de littérature catholique en France. Il ne parlait pas du rôle qu'il y avait joué, mais tous savaient que sans Claudel ce renouveau ne serait pas ce qu'il était à cette époque.

Comme le professeur se sent à l'aise! Il peut parler bien librement de la foi, de la liturgie, des cathédrales "nées de l'enthousiasme et de l'allégresse". Nous retrouvons ici le vrai Claudel, à la foi simple mais débordante, qui ne prêche pas, mais laisse tomber son message par sa seule présence et par ces paroles toutes simples qu'il adresse à ses auditeurs si attentifs.

Après une courte visite à l'Université McGill, l'ambassadeur de France se dirige vers Québec où il ne séjournera que deux jours. Le dimanche 4 novembre, après avoir assisté à la messe dans la vieille basilique de Québec, l'ambassadeur visite l'île d'Orléans, puis il se rend chez le lieutenant-gouverneur, à Spencerwood, pour le dîner.

Le lundi, 5 novembre, devait être une journée bien remplie pour le distingué visiteur. Le Comité France-Amérique le reçoit à déjeuner, au Château Frontenac. Déjà aux Etats-Unis, Paul Claudel avait été l'hôte de cette société, mais les circonstances sont pour lui beaucoup plus émouvantes à Québec:

Hier, dit-il, j'ai traversé les Plaines d'Abraham où une des pages de l'humanité a été écrite; j'ai parcouru la ville et ses environs, l'île d'Orléans, Beauré et j'ai compris quel dut être le sentiment de vos ancêtres et des miens lorsqu'ils se fixèrent dans cet endroit vraiment choisi du ciel²¹.

Dans le Saint-Laurent, ajoute-t-il, il voit la douceur aimable de la Seine, la majesté de la Loire et la violence impétueuse du Rhône. Il compare le site de Québec avec Rio de Janeiro et Shanghai et il ne peut s'empêcher de retenir son étonnement devant "ce Gibraltar qui n'avait pas pour mission de fermer un monde, mais d'en ouvrir un autre²²".

Après avoir cité Laurier, il rend hommage aux hommes d'Etat du Canada français:

En parcourant votre cité, dit-il, j'ai vu sur les places publiques les statues de vos hommes d'Etat. On leur a rendu justice, de même qu'à votre admirable clergé, mais ni la race, ni peut-être le clergé n'auraient suffi à la tâche, si vous n'aviez eu une suite de véritables hommes d'Etat. Aux diverses périodes de votre histoire, ils ont montré que le Français a non seulement du courage mais aussi bonne tête²³.

Claudé sait toujours s'adapter. Il a constaté que les Canadiens-français sont attachés à leur clergé et à leurs hommes d'Etat qui ont tellement combattu pour la

21 L'Action catholique, Québec, le 6 novembre 1928.

22 Ibid.

23 Ibid.

survivance de la race. Délicatement il rend hommage à tous ces hommes dont la mémoire est inscrite sur les monuments publics.

Les journalistes veulent bien, eux aussi, interroger ce visiteur. Comment se porte le catholicisme en France? Voilà la première question qu'on lui pose. Et il déclare que l'influence catholique s'infiltré un peu partout en France et qu'elle se manifeste tout particulièrement par une sorte de préoccupation et d'inquiétude générale. "Mais ce phénomène, dit-il, n'est pas spécial à la France. Il s'affirme en Angleterre, en Allemagne et dans les autres pays²⁴."

"Quel est le plus grand poète de l'heure présente?" demande un journaliste.

"Mais c'est moi!" répond M. Claudel qui fait entendre à ses interlocuteurs son rire le plus franc et le plus sonore.

L'éminent homme de lettres déclare cependant que le meilleur écrivain contemporain est peut-être Colette. Et il ajoute:

Mais c'est un auteur qui n'est pas absolument moral. Je repousse ce qui est mauvais dans ses écrits mais je dois admettre qu'il a beaucoup de talent²⁵.

24 L'Action catholique, Québec, le 6 novembre 1928.

25 Ibid.

Ce jugement de l'écrivain sur Colette peut certes nous étonner, mais il prouve que Claudel a su apprécier chez cet auteur la description de la vie, la communion avec les êtres et les choses, tendance qui se manifeste aussi chez lui.

Mais les journalistes ne veulent pas laisser partir l'ambassadeur sans lui parler des problèmes internationaux.

"Et l'influence américano-allemande en Europe, qu'en pensez-vous?" lui demande-t-on.

Claudel répond qu'il ne croit pas à la prétendue influence américano-allemande qui se serait exercée en marge de l'évacuation des territoires occupés. Et il termine par un jugement qui nous laisse bien songeur aujourd'hui: "L'Amérique, dit-il, a toujours eu pour principe de s'occuper de ses propres affaires et de ne pas se mêler de l'Europe²⁶."

L'ambassadeur n'a que le temps de se rendre à l'Université Laval pour recevoir le diplôme honoraire de docteur en Droit. C'est S.E. le Cardinal Rouleau, O.P., qui lui remet les insignes de son nouveau titre. Sur le parquet et dans les galeries de la salle des Promotions, il y a les professeurs en toge, les étudiants et de nombreux invités spéciaux. Encore ici Claudel doit remercier: il ne

26 L'Action catholique, Québec, le 6 novembre 1928.

pouvait, dit-il, venir au Canada sans visiter Québec, l'Acropole de la province française. Il remercie de l'accueil fraternel qui lui est réservé et il se déclare modestement "le mandataire insuffisant de la culture française²⁷".

C'est par une veillée littéraire, en la salle des Promotions de l'Université Laval, que doit se terminer cette journée. Claudel est l'invité de l'Institut Canadien. M. R. A. Benoît, président de l'Institut, présente M. Claudel:

Poète, il a le culte du symbolisme et il aime à s'affranchir des anciennes formes de la prosodie française. S'il écrit c'est pour convaincre, non pour plaire. Relativement à son théâtre on peut rappeler cette parole que c'est "une liturgie soulevant l'homme vers Dieu en s'appuyant sur le monde"²⁸.

Mais c'est M. Claudel qui doit prononcer la cause-rie. Il commence par s'excuser de n'être point orateur. Il imitera le peintre qui montre ses tableaux et sa cause-rie consistera principalement en quelques lectures puisées à son oeuvre.

Il avoue qu'on lui a fait la réputation d'être obscur. Mais, ajoute-t-il en badinant, c'est une réputation imméritée! Le voilà qui donne une leçon de prosodie à ses

27 L'Action catholique, Québec, le 6 novembre 1928.

28 Ibid.

auditeurs. Il n'a pas l'intention de révolutionner les formes classiques, mais, ajoute-t-il en riant, il se croit incapable de s'y astreindre, de par une infirmité congénitale. Il a donc employé un autre mode, puis il a dû trouver des arguments pour le justifier, c'est le claudélisme.

Sa prosodie, explique-t-il, repose sur les quantités et non sur le nombre des syllabes. Et il donne un exemple avec le simple adjectif "important": la dernière syllabe est longue, alors que la pénultième et l'antépénultième sont toutes deux brèves. Ce qu'il veut lui, c'est rester fidèle à la belle ondulation des longues et des brèves.

De même, il sent toute une série d'ondulations dans l'exorde de Bossuet pour son Oraison funèbre d'Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre:

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons...

Il est donc passé d'une métrique basée sur le nombre des syllabes à une prosodie dont la quantité est le fondement. La césure est comme la dominante, en musique; la rime c'est la tonique. Et il cite une strophe de Pascal: "Le silence éternel des espaces infinis - effraie..." Il avoue qu'il reste fidèle à la double mémoire de Catulle et d'Horace.

Evidemment il reconnaît que sa poésie détermine une réaction et quant à son mode nouveau et quant au thème de l'inspiration. Il existait à la fin du siècle dernier en France, une littérature d'ennui et de tristesse, une expression de désespérance malade: c'était Taine, Loti, Huysmans; ce fut aussi Barrès, "lui le comblé, pourtant".

Ce n'est pas à Québec que lui, Claudel, aurait pu lire les oeuvres de ces auteurs, à Québec si riche de passé, de présent et d'avenir... car il imagine que tous les auditeurs se seraient levés et lui auraient jeté des pommes cuites.

Mais pourquoi donc toutes ces oeuvres d'un souffle morbide, désenchanté, pessimiste, quand la France du XIX^e siècle a accompli une tâche si grande, si magnifique? C'est que bien des auteurs manquaient de l'inspiration d'en haut. Or, rien ne remplacera la foi...

Et voilà le croyant qui affirme hautement sa foi! Ce qu'il veut léguer à ses enfants et aux autres, c'est une poésie faite de foi et de sublime espoir; une poésie digne des aïeux, même si la forme en était insuffisante.

Tout au cours de la causerie, le poète a lu des extraits de ses oeuvres: Octobre, la ballade d'un voyageur qui ne reviendra jamais, Mars 1915, La Vierge à Midi, composé à Saint-Sulpice, puis trois poèmes dont un à saint

François Xavier, un deuxième à sainte Cécile et un troisième à l'Enfant-Jésus de Prague.

Et voilà la leçon terminée! Devant un prince de l'Eglise, le Cardinal Rouleau, le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, ainsi que le premier Ministre, M. L. A. Taschereau, et toute une foule très attentive, est-ce bien l'ambassadeur de France qui a parlé? C'est plutôt un poète qui, humblement, a exposé ses théories sur la poésie et la versification française en les illustrant de morceaux qu'il a puisés dans son oeuvre. Mais c'est aussi un croyant et un croyant "à globules rouges" qui ne craint pas de dire ce qui fait la force et la beauté de son oeuvre: la foi.

Tous ceux qui ont assisté à cette soirée ont dû garder un souvenir inoubliable de celui que l'on appelait si familièrement "Notre Claudel".

En se rendant à Toronto pour y recevoir à l'Université de cette ville, avec Sir Austin Chamberlain, le titre de docteur "honoris causa", M. Paul Claudel s'est arrêté à Ottawa, où, fêté par les Canadiens-français et les autorités du gouvernement, il a donné une conférence au Cercle universitaire sur les tendances de la poésie française. Il a développé les idées exposées à Montréal et à Québec.

A Toronto, le 7 novembre, Paul Claudel est présenté non seulement comme un représentant distingué du

gouvernement français, mais aussi comme un des plus grands noms de la nation française. Dans son allocution de remerciement, le nouveau docteur en Lettres exprime sa reconnaissance aux Canadiens:

Nous n'oublierons jamais ce que le Canada a fait pour la France, dit-il. Les hauteurs ensanglantées de la crête de Vimy seront toujours présentes dans notre souvenir²⁹.

Il rappelle que la maison de ses parents d'où sa mère a été obligée de fuir devant l'avance des Allemands était dans le territoire libéré plus tard par les soldats canadiens. Et il termine en disant que le Canada porte l'empreinte et de l'Angleterre et de la France et est un exemple des grandes choses que les deux races peuvent réaliser quand elles sont fusionnées ensemble.

Le 8 novembre, l'ambassadeur est l'hôte de l'Empire Club à Toronto. Dans sa causerie, il raconte la légende d'un poète japonais qui, ayant reçu une grande quantité de papier blanc très propre, fut inspiré pour créer de la très belle poésie. "Le Canada aussi, ajouta le conférencier, a reçu en cadeau du Créateur du beau papier blanc, très propre³⁰." Le poète voulait indiquer le bel avenir qui est réservé à ce pays immense.

29 New York Times, le 8 novembre 1928, p. 24, col. 4.

30 The Globe, Toronto, le 9 novembre 1928.

Il demanda à son auditoire de ne pas considérer les Français comme des étrangers mais comme les meilleurs des amis et après avoir rappelé tous les sacrifices des Canadiens en Europe pour un idéal commun avec la France, il félicita le Canada sur le choix de son représentant si distingué à Washington, M. Vincent Massey.

Le journaliste du Globe de Toronto fait remarquer que les membres de l'Empire Club trouvèrent le discours de M. Claudel bien court, eux qui étaient habitués d'entendre des causeries d'au moins une demi-heure. "Mais, ajoute-t-il, l'accent de l'ambassadeur était tellement fort que l'on avait peine à comprendre ce qu'il disait par moments, mais en dépit de l'effort qu'il semblait faire pour chercher ses mots, on doit dire que le choix des mots était toujours bon et que sa syntaxe était presque sans faute³¹."

Et c'est par Toronto que se termine cette première visite de Paul Claudel au Canada. La réception a certes été correcte à Toronto, mais à Montréal et à Québec, l'ambassadeur a été reçu avec des sentiments de respect, de fraternité qui l'ont certainement ému. De plus, il y avait chez les Canadiens une fierté qu'ils ne pouvaient contenir et cela parce que Claudel est un écrivain catholique. Et ce dernier a été profondément touché de cet hommage rendu à

31 The Globe, Toronto, le 9 novembre 1928.

sa foi... et c'est aussi avec une grande ouverture de coeur qu'il a manifesté son estime pour le peuple canadien. Sans aucun respect humain, il n'a jamais eu peur d'affirmer l'influence de sa foi chrétienne dans son oeuvre, même il l'a affirmé, c'est la foi qui a donné un sens à tous ses écrits.

Et Claudel retourne aux Etats-Unis. Les problèmes diplomatiques seront beaucoup moins captivants pour l'ambassadeur en ces années 28 et 29 qui verront une élection américaine et le cataclysme financier de 1929.

Le 31 janvier 1929, le New York Times signale la présence de Claudel au dîner de la Chambre de Commerce française qui tient sa réunion annuelle à bord du paquebot français Ile de France. L'ambassadeur aborde une question très importante pour son pays. Il souligne que les Etats-Unis augmentent sans cesse leurs exportations vers la France, alors que les envois français vers l'Amérique diminuent de plus en plus. En dépit de ce déséquilibre dans les échanges commerciaux, le gouvernement américain se propose d'augmenter encore les tarifs imposés aux marchandises françaises afin de protéger le marché américain. Cette décision entraînerait certes une discrimination défavorable aux produits français qui pourtant sont "d'une qualité

artistique beaucoup plus grande que ce qui peut apparaître à la surface³²".

La réaction au discours de Claudel ne se fit pas attendre. Les milieux intéressés au commerce en France accordèrent leur entière approbation aux propos de l'ambassadeur sur l'attitude américaine. Comme l'indique le représentant du New York Times à Paris, il s'agit là de la première prise de position officielle, depuis plusieurs mois, pour exprimer le mécontentement des industriels français qui blâment les Etats-Unis et les accusent d'être injustes dans le traitement qu'ils imposent aux importations françaises³³. Le discours de Claudel avait été soigneusement préparé et examiné par les responsables du ministère des Affaires étrangères. A Paris, on ne serait pas surpris que ce discours marque le début d'une campagne pour convaincre le gouvernement américain d'apporter des changements dans les tarifs imposés aux marchandises françaises.

L'ambassadeur Claudel connaît bien ses amis américains. Il a appris la façon de leur présenter un problème délicat et il sait aussi qu'il jouit d'une assez grande popularité pour avoir son franc parler dans les milieux qui l'invitent.

32 New York Times, le 31 janvier 1929, p. 42, col. 3.

33 New York Times, le 2 février 1929, p. 4, col. 1.

APPROFONDISSEMENT DE LA VIE AMERICAINE

96

Le 10 février 1929, Paul Claudel assiste à la fête de l'Alliance française à New-York. Dans son discours, l'ambassadeur aborde encore le thème de l'amitié franco-américaine. Il commence par rappeler le but même de l'Alliance:

Votre oeuvre n'a pas seulement un objet linguistique, pédagogique, scientifique et social; elle a été créée pour maintenir vivante une tradition essentielle, pour pratiquer une idée toujours actuelle et toujours nécessaire, celle de l'amitié entre la France et les Etats-Unis³⁴...

Puis il souligne le premier caractère de cette amitié: elle résulte entièrement de la volonté et du sentiment et non de la force des choses. Pourquoi la France a-t-elle aidé les Etats-Unis il y a cent cinquante ans et pourquoi les Etats-Unis sont-ils allés secourir la France en 1917? Ce qui a obligé les deux peuples à venir au secours l'un de l'autre, dit Claudel, "c'est une nécessité morale, une convenance supérieure aux calculs des Chancelleries³⁵".

Aujourd'hui, entre les deux peuples, les principes politiques sont les mêmes, mais que de différences établies par la nature!

Je crois qu'il n'y a pas au monde de nations dont les tempéraments, les caractères, les manières de voir et de sentir, présentent, je ne dirai pas autant de divergences, mais de contradictions³⁶.

34 L'Echo de la Fédération, 8^e année, n° 4, mars-avril 1929. Voir Appendice H.

35 Ibid.

36 Ibid.

Mais n'en est-il pas des peuples comme des climats et des produits de la nature: "plus ils sont différents et plus aussi ils sont nécessaires l'un à l'autre, parce qu'ils sont complémentaires³⁷."

Et c'est ce qui arrive aujourd'hui entre la France et les Etats-Unis qui ont placé à la base même de leurs relations la bonne humeur et la bonne volonté.

Le 6 avril 1929, c'est la Fédération de l'Alliance française qui tient sa 27^e réunion annuelle. Au banquet, l'ambassadeur de France rend hommage au Maréchal Foch qui vient de disparaître. Puis il rappelle son voyage inoubliable en Louisiane:

J'ai suivi, dit-il, l'itinéraire de La Fayette dans son dernier voyage aux Etats-Unis et j'en ai réveillé les échos qui, depuis un siècle, n'étaient pas encore assoupis³⁸.

L'orateur se dit encore tout ému de la réception qui lui a été faite par "ces milliers de braves gens de notre langue et de notre sang³⁹".

Il a aussi visité le Canada et il se prépare maintenant à se rendre chez les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre.

³⁷ L'Echo de la Fédération, 8^e année, n° 4, mars-avril 1929.

³⁸ L'Echo de la Fédération, 8^e année, n° 5, mai-juin 1929, p. 2, et New York Times, le 7 avril 1929, p. 5, col. 2. Voir Appendice I.

³⁹ Ibid.

Par toutes ces visites et ces contacts avec l'Amérique, l'ambassadeur a vérifié tous les points où l'histoire de la France s'est greffée à celle de ce monde transatlantique. Cela lui a aussi permis de mieux comprendre "la nature et l'héritage moral de la France aux Etats-Unis⁴⁰".

On peut dire vraiment que Claudel a approfondi la vie américaine et il en garde des impressions qu'il livre à ses auditeurs:

Que de fois, dit-il, dans une petite ville américaine, n'ai-je pas admiré le courage généreux, la foi presque héroïque d'un professeur isolé, d'un ancien visiteur de notre pays, d'une femme bien souvent, qui maintient avec un enthousiasme presque religieux, un cercle, un petit groupe d'études, et qui ouvre à deux battants les volets de cet instrument magique, pareil à l'armoire du radio, qui permet aux amis de communiquer⁴¹.

Claudel affirme que "les Américains les plus accomplis sont ceux qui, à l'exemple de Jefferson et de Franklin, ont complété leur éducation nationale par une culture française⁴²" et il souhaite des contacts de plus en plus fréquents entre les deux peuples. Il demande aux Américains d'apprendre le français:

40 L'Echo de la Fédération, 8^e année, n° 5, mai-juin 1929, p. 2, et New York Times, le 7 avril 1929, p. 5, col. 2.

41 Ibid.

42 Ibid.

Que les jeunes gens apprennent à aller à la littérature par la voie de la langue et non pas, comme on essaye malheureusement trop souvent de le faire, à la langue par la voie de la littérature⁴³.

Et l'orateur félicite tous les membres de l'Alliance pour leur participation dans le maintien et le développement de l'amitié franco-américaine.

En avril 1929, une rumeur circule: Claudel serait rappelé en France. Bientôt, l'Ambassade française à Washington répond à ces rumeurs en déclarant qu'elles "sont absolument sans fondement"⁴⁴.

A cette époque, la situation financière devient de plus en plus difficile aux Etats-Unis et l'équilibre des affaires semble gravement menacé. Claudel, à l'encontre de nombreux experts, commence à prédire l'effondrement boursier américain qui se prépare. C'est qu'il s'intéresse beaucoup aux questions économiques et les suit avec le même intérêt qu'il apporte à remplir ses fonctions officielles.

Comme il l'avait déjà annoncé, Paul Claudel se rend en Nouvelle-Angleterre en avril 1929. Le 15, il est à Worcester dans le Massachussets, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de fondation du Collège de l'Assomption, le premier collège français à être établi aux

43 L'Echo de la Fédération, 8^e année, n° 5, mai-juin 1929, p. 2, et New York Times, le 7 avril 1929, p. 5, col. 2.

44 New York Times, le 27 avril 1929, p. 21, col. 8.

Etats-Unis. Plus de trente mille Américains, français de naissance ou de descendance, l'attendent pour lui souhaiter la bienvenue.

L'Université Clark lui confère un doctorat honoraire en Lettres. Dans son discours de remerciement, le nouveau docteur exprime toute sa confiance dans le pacte Briand-Kellogg. Après la cérémonie, un journaliste lui demande si vraiment il pense que le traité donnera la paix au monde. L'ambassadeur de répondre:

Qui peut dire ce qui arrivera vingt ans à l'avance? Personne ne peut le faire. Mais si le traité Kellogg aide à garder la paix parmi les pays du monde pour vingt ans seulement, qui osera dire que cela ne vaut pas la peine⁴⁵?

Le 16 avril, l'ambassadeur accompagné de Madame Claudel visite les bureaux de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, à Woonsocket, dans le Rhode Island. Les Franco-Américains, profondément attachés à leur croyance, éprouvent une grande joie en recevant un ambassadeur qui prie devant le même autel qu'eux et avec les mêmes mots. Le distingué visiteur leur promet d'ajouter à son titre d'ambassadeur de France à Washington, celui d'ambassadeur de France à Woonsocket.

En octobre 1929, Claudel retourne en Nouvelle-Angleterre. Le 14, il visite Burlington, au Vermont, pour

45 New York Times, le 16 avril 1929, p. 21, col. 3.

remettre les décorations de la Légion d'honneur à des membres éminents de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, à l'occasion de leur convention. Le lendemain, il adresse la parole aux nombreux congressistes qu'il appelle ses "chers compatriotes". Il leur apporte des nouvelles:

Les nouvelles que je vous apporte du vieux pays, comme vous dites, avec lequel vous solidarisez des attaches si fortes... ces nouvelles sont bonnes. Le bon sang à qui nous devons les Jacques Cartier, les Champlain, les Cadillac et les Montcalm, garde sa force et sa chaleur⁴⁶.

Il leur rappelle le relèvement de la France après la Grande Guerre:

Les 1,500,000 morts que nous avons sacrifiés pour une cause juste sont remplacés par une génération digne de l'ancienne. On sait se battre en France, mais on sait aussi travailler. La France a donné au monde en abondance des saints, des héros, des savants, des poètes, des généraux, des explorateurs. Il n'y a qu'une espèce de gens qu'elle n'a jamais su donner, elle n'a jamais su donner des découragés et des vaincus⁴⁷.

Les paroles de l'ambassadeur étaient reçues avec grand enthousiasme par ces Franco-Américains qui avaient à combattre pour la conservation de leur langue et de leur foi. Eux aussi devaient imiter les ancêtres, ne jamais être des découragés et des vaincus!

46 L'Union, organe officiel de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, Woonsocket, R.I., vol. XXIX, n° 11, novembre 1929. Cf. Appendice J.

47 Ibid.

Après la guerre en Europe, il a fallu se mettre à l'oeuvre pour reprendre possession du sol historique tout trempé de sang et de sueur. L'orateur dit que ce ne sont pas des troncs d'arbres, comme en Amérique, au temps de la conquête, qu'il a fallu arracher, mais

les pieux, les fils de fer barbelés, les cadavres, l'argent pour payer une dette écrasante, et, la racine de toutes la plus revêche et la plus tenace, l'esprit de haine et de vengeance⁴⁸.

C'est le chrétien qui parle et il croit fermement à l'Evangile qui demande de pardonner à nos ennemis. C'est vraiment une leçon que la France a donnée à la face du monde en tendant la main à son ennemi abattu et en invitant tous les peuples à la paix.

L'orateur félicite les Franco-Américains qui ont su demeurer fidèles à la foi de leurs ancêtres tout en étant des patriotes déterminés et convaincus. N'ont-ils pas, par l'exemple de leurs vertus chrétiennes et familiales, apporté une contribution inestimable à l'idéal des Etats-Unis:

La France a donné à l'Amérique sa devise qui est: Liberté - Egalité - Fraternité. Mais les Franco-Américains lui ont aussi apporté la leur qui n'est pas moins honorable et moins précieuse et qui consiste aussi en trois mots: Religion - Travail - Famille⁴⁹.

48 L'Union, Woonsocket, R.I., vol. XXIX, n° 11, novembre 1929.

49 Ibid.

L'ambassadeur de France apporte à deux membres éminents de la Société Saint-Jean-Baptiste, un morceau d'étoffe fabriqué par un tisserand célèbre, l'Empereur Napoléon I^{er}: la décoration de la Légion d'honneur. Et à cette distinction, il ajoute des paroles qui vont droit au coeur des deux décorés:

Ce que je suis venu leur dire, c'est le témoignage de la France, son remerciement pour l'ardeur qu'ils ont montrée à conserver les meilleures traditions de notre race, une réparation peut-être du long oubli dans lequel la patrie ancienne vous a tenus. C'est dans cet esprit que je les prie d'accepter cette haute distinction⁵⁰.

Ce fut une ovation pour le représentant de la France qui venait renouer officiellement les relations familiales avec le groupe français de la Nouvelle-Angleterre et qui donnait à sa lutte pour la survivance une nouvelle force et de nouveaux motifs.

Revenu à Washington, Paul Claudel va continuer sa mission de compréhension et d'amitié aux Etats-Unis. On le voit présider l'ouverture d'édifices de bienfaisance, remettre des décorations au nom de son gouvernement et partout il parle sans cesse des bonnes relations entre la France et l'Amérique.

Le 4 mai 1929, à l'ombre de la statue équestre de Jeanne d'Arc, il fait l'éloge des femmes américaines et de

⁵⁰ L'Union, Woonsocket, R.I., vol. XXIX, n° 11, novembre 1929.

la jeunesse d'Amérique devant toute une foule de scouts, de soldats et de vétérans. On a voulu rendre hommage à la Pucelle d'Orléans à l'occasion du cinquième centenaire de sa mort. Claudel rappelle la figure de celle qui avait si bien travaillé pour la France et il la propose en modèle à tout son auditoire⁵¹.

Le 23 mai, l'ambassadeur de France fait parvenir une lettre au Département d'Etat américain concernant l'énorme dette contractée par la France pour l'achat de matériel de guerre. Comme la date du paiement de cette dette a été retardée, l'ambassadeur exprime les remerciements de son gouvernement⁵².

Une vive discussion va bientôt s'engager tant en France qu'aux Etats-Unis sur la date de paiement de cette dette. Certains parlementaires français attaquent violemment les exigences des Etats-Unis. Le sénateur américain Borah rappelle que la dette est due depuis dix ans et que son pays a demandé à la France de ne payer que la moitié de la valeur réelle des valeurs achetées. Claudel est d'avis que la France devrait payer... mais ce n'est pas à lui à décider. Il voit bien que les relations entre les deux pays se détériorent de plus en plus. Il a beau multiplier

51 New York Times, le 5 mai 1929, p. 17, col. 1.

52 New York Times, le 24 mai 1929, p. 4, col. 5.

les entrevues avec son ami M. Stimson, le Secrétaire d'Etat, mais la solution à cet épineux problème semble être de plus en plus compliquée. En France, on parle même de la démission du Ministre des Affaires étrangères, M. Briand. Enfin, une lettre arrive de M. Mellon, le Secrétaire au Trésor américain: le paiement de la dette a été remis au 1^{er} mai 1930.

Durant toutes ces tractations, Claudel a eu l'occasion de rencontrer de véritables amis de la France. Ainsi M. Stimson qui, comme il l'affirme lui-même, a du sang français dans les veines. Cet américain a travaillé durant trois ans pour amener son pays à entrer dans la dernière guerre, "il s'est lui-même enrôlé à l'âge de 50 ans et a fait toute la campagne⁵³".

Claudel apprécie hautement un homme aussi sincère et se lie d'amitié avec le Secrétaire d'Etat qui, de son côté, a beaucoup d'estime pour l'ambassadeur de France.

Le 14 juillet 1929, Claudel se rend à Baltimore pour une cérémonie bien émouvante. Là se trouvent réunis des vétérans de l'ancienne division américaine surnommée "L'Arc-en-ciel". Ils ont voulu saluer le général Gouraud qui au cours de la fameuse bataille de Rheims a été leur commandant.

53 New York Times, le 30 juin 1929, p. 8, col. 1.

Après avoir rappelé les événements glorieux de l'attaque qui devait conduire à l'armistice, le général Gouraud rendit un vibrant hommage à tous ces braves tombés au champ d'honneur. L'ambassadeur de France fut aussi invité à adresser la parole. Il commença par exalter l'héroïsme de tous ces soldats qui faisaient partie de la glorieuse division "Arc-en-ciel". Puis il ajouta:

Comme représentant de la France, je reçois souvent des lettres venant des écoles, des sociétés patriotiques, des sections de la légion américaine. On me rappelle des anniversaires glorieux de nos actions communes et les lettres se terminent toujours par la même demande: S'il vous plaît, envoyez-nous un drapeau français⁵⁴.

Et ici, tous suivaient très attentivement cet ambassadeur animé d'un grand patriotisme:

Ce soir, Messieurs, continua-t-il, la France qui garde avec amour dans sa chair, dans son âme et dans ses os le souvenir des guerriers américains de la division Arc-en-ciel, vous envoie un drapeau, un drapeau mutilé venant d'une nation blessée, mais flottant encore fièrement sur un pays, sans souillure et invaincu. Elle vous envoie un drapeau vivant, un symbole vivant du courage et du sacrifice. Elle vous envoie le Général Gouraud⁵⁵.

On peut imaginer avec quels sentiments ces paroles sont reçues par ceux qui ont combattu avec les soldats français sous les ordres du général Gouraud. Et l'orateur, dans une envolée oratoire s'adresse aux soldats de France:

54 New York Times, le 15 juillet 1929, p. 21, col. 1.

55 Ibid.

Soldats de France, vous avez vu les hommes de la division Arc-en-ciel, vous avez vécu avec eux, vous avez combattu avec eux, vous avez donné votre vie avec eux et vous avez vaincu avec eux. Que pensez-vous de ces hommes? Pensez-vous qu'ils méritent d'être appelés vos camarades⁵⁶?

Claudé va répondre au nom de tous les braves de France:

Ils ne sont pas nos camarades, ils sont nos frères; leur sang est notre sang, notre fraternité, notre camaraderie... une fraternité et une camaraderie qui ont été scellées à l'ombre de la mort et qui dureront pour tous les siècles à venir⁵⁷.

Ce n'est pas le poète seulement qui parle, mais aussi le vrai patriote qui comprend ce que la guerre a coûté à la France et aux Etats-Unis.

En octobre 1929, toute l'Amérique est plongée dans une crise financière sans précédent. Claudé avait prévu cette catastrophe; il sentait aussi que les relations deviendraient de plus en plus difficiles entre la France et les Etats-Unis en raison des dettes de guerre. Mais lui, il devait continuer à sauvegarder l'amitié franco-américaine.

Le 6 février 1930, Claudé est l'hôte de la Société France-Amérique à New-York, qui veut commémorer le cent cinquante-deuxième anniversaire de la signature des traités

⁵⁶ New York Times, le 15 juillet 1929, p. 21, col. 1.

⁵⁷ Ibid.

d'alliance et de commerce entre les Etats-Unis et la France. L'ambassadeur dans son allocution rappelle que le traité de 1778 était avant tout un traité d'amitié perpétuelle et qu'il est aussi valide aujourd'hui que lors de sa signature. C'est toujours le même traité qui acquiert de nouvelles forces chaque année avec le développement des relations d'amitié entre les deux pays.

L'orateur souligne aussi l'influence du cinéma parlant américain en France: l'esprit français est tout imprégné de la vie, des méthodes et des manières américaines. La langue anglaise et la littérature américaine pénètrent de plus en plus en France; les journaux français sont remplis d'informations venant d'Amérique et tous les aspects de la vie économique et sociale des Etats-Unis sont discutés avec grand intérêt dans les villes de province les plus reculées.

L'influence réciproque des deux pays se fait sentir beaucoup plus en France qu'en Amérique, soutient l'ambassadeur. L'essence américaine et aussi les idées américaines ont envahi toute la France et elles ont aussi répandu des idées nouvelles sur la conception du pouvoir et le style de vie. C'est là une influence qui ne peut qu'enrichir le pays et c'est maintenant l'ère de l'Amérique en France:

La place qu'occupaient autrefois dans la vie et la culture françaises l'Espagne et l'Italie, et au 19^e siècle l'Angleterre, dit Claudel, appartient

maintenant à l'Amérique. De plus en plus nous suivons l'Amérique⁵⁸.

Dans toutes ces affirmations, l'ambassadeur de France est peut-être entraîné par son désir de rapprocher de plus en plus les deux pays. Ce pays immense, aux richesses énormes et surtout cette vie débordante qui se manifeste sous des formes si différentes, tout cela attirait profondément Claudel. Lui qui s'intéressait tellement à l'homme avec toutes ses possibilités ne pouvait qu'être attiré par certains côtés de la vie américaine. Mais tous ne partageaient pas son avis sur l'influence des Etats-Unis en France. Ainsi dans le New York Times du 8 février, un journaliste relève tous les compliments adressés à l'Amérique par Claudel dans son discours à la Société France-Amérique mais pour montrer qu'ils ne se réalisent pas tous à la lettre en France. L'article indique que la littérature américaine est bien peu connue en France, que le théâtre américain est accusé de corrompre les masses et qu'en peinture et en sculpture aucun artiste américain, sauf peut-être Whistler et Sargent, n'est capable d'intéresser un Français qui contemple Monet ou Rodin.

Le 28 mars 1930, un mouvement d'indignation et de protestation s'élève en France contre les Etats-Unis qui

58 New York Times, le 7 février 1930, p. 20, col. 8.

viennent d'augmenter considérablement les droits de douane sur la dentelle, la broderie et la tulle françaises. Le Ministre du Commerce de France, M. Pierre-Etienne Flandin, affirme que le Ministre des Affaires étrangères, M. Briand, a chargé l'ambassadeur Claudel de protester officiellement contre cette mesure des Etats-Unis qui cause un tort immense à l'une des plus florissantes industries françaises⁵⁹.

Claudel protesta... mais était-il bien convaincu? Sur place, il comprenait l'attitude américaine qui voulait protéger son marché. Les Américains ne sont-ils pas maîtres chez eux et en affaires ils ne se laissent pas guider par la pure sentimentalité!

Quelques jours avant de partir pour la France, l'ambassadeur est reçu par la Fédération des Alliances françaises aux Etats-Unis et au Canada. Dans son discours, il rappelle tout ce qui unit les deux pays. Il a constaté depuis son premier séjour en Amérique, il y a déjà trente-six ans, une évolution très grande dans les relations entre les deux pays. Autrefois c'était l'Angleterre qui était comme le port d'attache de l'Amérique sur le vieux continent; on étudiait l'Angleterre, on l'écoutait et on l'imitait. Mais aujourd'hui l'influence française pénètre de

59 New York Times, le 29 mars 1930, p. 3, col. 6.

plus en plus en Amérique et l'orateur en voit de nombreuses preuves:

Les annonces de tous les journaux pour les produits de la mode féminine et pour de nombreux articles de luxe portent des noms français. Le progrès de l'architecture américaine est dû à des hommes de talent qui ont étudié à l'Ecole des Beaux-Arts et qui sont fiers de rendre hommage à leurs maîtres. Le nombre des professeurs et des conférenciers français dans vos grandes universités ne cesse de s'accroître. Enfin, la transformation profonde du mobilier et de toute la décoration intérieure est due, tout le monde l'admet, à l'influence de notre grande Exposition d'Art décoratif de 1925⁶⁰.

Mais l'ambassadeur explique les avantages de cette influence réciproque entre les deux pays:

L'Amérique est un pays pratique et les Américains ne perdraient pas leur temps à s'intéresser aux Français et aux choses françaises s'ils n'y trouvaient un avantage, car le Français ne leur apprend pas seulement à mieux connaître la France mais à mieux comprendre le monde et à mieux comprendre leur propre pays, en apprenant à le regarder du dehors⁶¹.

Et l'ambassadeur annonce qu'il doit bientôt partir en congé en France. Ce sera une longue absence de cinq mois. Mais il continuera même dans son pays à exalter l'amitié franco-américaine. Le 22 mai, il est invité à donner une causerie à l'American Club de Paris. Il s'adresse tantôt en anglais, tantôt en français à cet auditoire qui lui est bien sympathique. Il compare encore

60 New York Times, le 27 avril 1930, p. 15, col. 3.

61 Ibid.

l'Amérique d'aujourd'hui avec celle qu'il a connue à son premier séjour:

A cette époque, dit-il, New-York ressemblait à une cité anglaise puritaine. Mais maintenant quel changement! Il y a 440,000 jeunes étudiants qui apprennent le français dans les Universités et les Collèges Américains... Si l'Amérique que l'on critique si souvent pensait vraiment que la France n'est pas un pays intéressant, un pays qui vaut la peine d'être connu, ces jeunes gens n'étudieraient certes pas notre langue⁶².

Dans son auditoire, il y a un groupe de femmes américaines membres de l'Association des Mères de guerre américaines. Ces femmes ont perdu leur mari ou leur fils durant la guerre et elles sont venues en pèlerinage pour visiter les tombes de leurs chers disparus. L'ambassadeur s'adresse à elles en terminant son discours:

Vous avez aux Etats-Unis, dit-il, beaucoup de beaux endroits mais aucune partie du territoire américain ne vous est aussi précieuse que les cinq cimetières de guerre américains en France, où dorment 50,000 de vos compatriotes. Leurs tombes ne sont pas des symboles de la mort mais plutôt des symboles de la vie. Je pense que vos héros ne sont pas morts en vain et de leurs tombes ils enseignent quelque chose de neuf, quelque chose qui appartient à nos deux pays et qui porte des fruits⁶³.

Claudiel aimait le peuple américain parce qu'il comprenait les sacrifices et en vies humaines et en argent qu'il avait acceptés pour la France au cours de la Grande

62 New York Times, le 23 mai 1930, p. 8, col. 1.

63 Ibid.

Guerre. Son admiration et sa louange des Américains n'a pas toujours été bien acceptée en France où on accuse l'ambassadeur d'être partial, de ne pas présenter l'Amérique sous son vrai jour, de s'illusionner même sur les sentiments des Américains pour les Français.

Ainsi à son retour en France, comme le note le New York Times, Claudel fut critiqué pour avoir acheté deux automobiles américaines et de les avoir fait transporter en France. Ne devait-il pas plutôt encourager l'industrie française dans ce domaine? Mais l'ambassadeur est allé encore plus loin: il a louangé publiquement ces automobiles et il a demandé aux journalistes américains de Paris s'ils avaient jamais vu d'aussi belles voitures? Le New York Times, à cette occasion, rapporte un article du journal français L'oeuvre qui est mécontent de l'attitude de Claudel:

Nous ne voudrions pas critiquer l'ambassadeur pour toutes les belles choses qu'il dit aux journalistes américains sur les Etats-Unis, puisqu'un ambassadeur ne doit jamais répandre des choses désagréables sur le pays auprès duquel il est accrédité. Mais est-il absolument nécessaire pour lui de rapporter des produits américains et, comme il l'a fait, d'être un agent de publicité pour ces produits? Et cela, au moment précis où les Américains ne sont pas particulièrement tendres pour nous puisqu'ils empêchent nos produits d'entrer chez eux tout en essayant d'inonder le marché français de leurs propres produits⁶⁴?

⁶⁴ New York Times, le 1^{er} juin 1930, section 8, p. 7, col. 6.

Le journaliste français avait certes raison. A cause de l'attitude américaine, il n'était pas sage pour l'ambassadeur de France d'importer des voitures américaines et d'en exalter les qualités. Ce manque de tact allait entraîner plusieurs critiques de l'attitude de cet ambassadeur qui saisissait toutes les occasions pour faire la louange des Etats-Unis.

Paul Claudel, durant cette deuxième période de son ambassade à Washington, a très peu écrit. Se désintéresse-t-il de la chose intellectuelle pour se consacrer entièrement à ses occupations d'ambassadeur? C'est plus par la parole que par les écrits qu'il rayonne durant ces quelques années. Aussi faut-il le suivre encore et essayer de saisir sa pensée qui fait de lui un véritable ambassadeur de la culture française aux Etats-Unis.

Le nom de La Fayette a été souvent évoqué durant le séjour de Claudel en Amérique. Les Américains eux-mêmes sont toujours fiers de rappeler la participation du grand général français à leur indépendance. Claudel, de son côté, considère La Fayette comme le premier ambassadeur de la civilisation française aux Etats-Unis et toujours il fait remonter l'amitié qui existe entre les deux pays jusqu'au grand général français.

Le 6 septembre 1929, Paul Claudel assiste aux exercices du jour La Fayette-Marne, dans le Memorial Hall de

l'Académie Militaire des Etats-Unis, à West-Point. On a voulu unir dans un souvenir commun les grands noms de La Fayette et de la Bataille de la Marne. De plus, cette année, on rend hommage au défunt maréchal Ferdinand Foch.

Claudé, dans son discours, rappelle que la naissance de La Fayette fut d'une grande importance pour l'Amérique et que son nom a symbolisé pour un siècle et demi l'amitié franco-américaine:

Le Marquis de La Fayette, dit-il, a été le premier parmi les hommes influents de France à mettre sa foi en la victoire finale de la cause américaine sous le général Washington. Le service qu'il a rendu est inestimable. Tous les efforts de ceux qui ont voulu amener une rupture entre la France et les Etats-Unis en alléguant que La Fayette était plus intéressé à aider la France pour humilier l'Angleterre qu'à voir les Etats-Unis obtenir leur indépendance, tous ces efforts n'ont jamais pu changer le fait suivant: à l'heure où l'Amérique était dans le besoin, la France, représentée par le général La Fayette, était prête à lui donner un coup de main⁶⁵.

En novembre 1929, Claudé est invité à visiter l'Université de Virginie. Il doit présider la dédicace d'une salle La Fayette dans le pavillon des Langues romanes de l'Université fondée par un ancien président des Etats-Unis, Thomas Jefferson. Deux artistes français, Robert et Marthe La Montagne Saint-Hubert ont décoré la salle La Fayette d'une série de fresques qui sont un don à

⁶⁵ New York Times, le 7 septembre 1929, p. 16, col. 3.

l'Université de Ormond G. Smith, de New-York, président de l'Institut français en Amérique.

Ces cérémonies à l'occasion de la dédicace de la salle La Fayette ont été organisées pour rappeler l'amitié du Marquis de La Fayette et de Thomas Jefferson, fondateur de l'Université, et symboliquement pour souligner l'amitié entre les Etats-Unis et la France.

C'est une fête tout intellectuelle que cette visite à la cité universitaire de Charlottesville. Le pavillon des Langues romanes où sera reçu l'ambassadeur est un des édifices construits par Jefferson; il a été dédié au développement d'une meilleure compréhension internationale. Au dernier étage, quatre salles ont été consacrées à quatre grands peuples de la littérature romane: la France, l'Espagne, l'Italie et l'Amérique latine. Les autorités de l'Université désirent que ces salles deviennent comme des chapelles de la culture et de l'art des pays qu'elles représentent. La salle espagnole s'appelle Sala de Cervantes; la salle italienne Sala de Dante; la salle latino-américaine Sala de Bolivar, et la salle française porte le nom de Salle La Fayette.

C'est dans l'avant-midi du 20 novembre que l'ambassadeur de France arrive à Charlottesville. Les autorités de l'Etat, de la ville et de l'Université l'accueillent à la gare. Tout le groupe se dirige vers Monticello,

l'ancienne propriété de Thomas Jefferson qui a été convertie en parc public. Claudel s'arrête sur la tombe du grand homme d'Etat américain, puis il visite la maison que ce dernier avait fait construire d'après les plans qu'il avait lui-même tracés. C'est dans cette maison qu'avait eu lieu la célèbre rencontre de Jefferson et de La Fayette en 1824.

Dans l'après-midi, Claudel est reçu officiellement à l'Université. Il peut admirer ces édifices disposés dans un ensemble vraiment remarquable qui ont été construits toujours selon les plans du "Sage de Monticello".

L'ambassadeur de France remet les insignes de la Légion d'honneur au président de l'Université, M. Edwin A. Alderman, ainsi qu'à M. Paul G. McIntire, de Charlottesville. Ce dernier est décoré parce qu'il a fait don d'un hôpital pour tuberculeux dans le sud de la France.

Après la remise des décorations, tout le groupe officiel se dirige vers le Pavillon des langues romanes. Le président de l'Université exprime sa joie en acceptant, au nom de l'Université, les nouvelles fresques qui vont orner la salle La Fayette. Il affirme que c'est aussi un honneur pour toute l'Université d'avoir comme hôte, en ce jour de dédicace, l'ambassadeur de France, lui-même poète, intellectuel, homme d'Etat et diplomate. M. Claudel, continue-t-il, dans sa haute fonction, incarne la France "que nous honorons et aimons et il donne une signification historique

à cette journée qui réunit la beauté, le patriotisme et l'amitié⁶⁶".

Paul Claudel, à son tour, au nom de la France, s'adresse à cet auditoire distingué composé d'universitaires, d'hommes d'Etat, d'artistes et de notables américains. Il évoque d'abord la figure de Thomas Jefferson "celui qui fut en même temps le fondateur de l'Indépendance américaine et le promoteur de l'amitié franco-américaine⁶⁷". L'orateur voit beaucoup de ressemblances entre la démocratie telle qu'elle existe en Amérique et celle de la République française. D'ailleurs les deux peuples étaient faits pour se comprendre:

Entre ces planteurs de la Virginie qui récoltent le tabac, le maïs et les pommes et les producteurs de blé et de vin de nos vallées françaises, il y avait une compréhension profonde et innée qui s'est manifestée dans cette solennelle étreinte de notre général et de votre philosophe. C'était alors la fin de deux révolutions parallèles et nos deux pays s'engageaient sur des routes qui ne devaient jamais être bien éloignées l'une de l'autre et qui devaient se rencontrer à nouveau dans un moment de très grande adversité⁶⁸.

L'orateur explique la conception même d'une nation dans la pensée de Jefferson et de La Fayette:

⁶⁶ University of Virginia Alumni News, vol. 18, n° 3, novembre 1929, p. 55 et 56.

⁶⁷ Ibid. Voir Appendice K, texte anglais du discours.

⁶⁸ Ibid.

Sa constitution organique ne vient pas de l'extérieur, ni de la volonté d'un tyran, ni du jeu de la chance, ni de la cupidité... mais elle sort du sol même, de la communion entre l'homme et la terre. En effet, la loi et la vie sont enfants du même sein vigoureux⁶⁹.

C'est une véritable leçon de droit social que donne Claudel pour expliquer la ressemblance entre les "deux républiques jumelles"⁷⁰. Il rappelle l'optimisme et la foi en une droiture innée dans le coeur des hommes qui animaient les deux grands républicains. Le respect du droit des autres est une chose sacrée, continue l'ambassadeur, et en démocratie, il faut faire confiance à l'homme:

Le meilleur moyen de rendre les hommes bons et responsables, continue-t-il, c'est de leur donner des droits. Un pays n'est-il pas l'expression du besoin que l'homme et la nature ont l'un de l'autre? Aussi les communautés qui sont nées d'un besoin aussi vital et essentiel ne sont certainement pas destinées à mourir⁷¹.

En admirant la forme architecturale de l'Université, en voyant tous ces édifices qui gardent vivant le souvenir d'un grand homme, Claudel formule un souhait:

Puisse cette Université demeurer toujours telle que Jefferson l'a voulu: un endroit où la Virginie, une des plus honorables communautés d'hommes libres depuis les républiques grecques, a appris à se

⁶⁹ University of Virginia Alumni News, vol. 18, n° 3, novembre 1929, p. 55 et 56.

⁷⁰ Ibid.

⁷¹ Ibid.

connaître pour enseigner à l'Amérique la gloire et la responsabilité du mot Indépendance⁷².

En terminant, l'ambassadeur puise dans l'oeuvre de Jefferson deux citations. L'une précise la notion même de la démocratie:

"Nous pensons, en Amérique, qu'il est nécessaire d'introduire les citoyens dans chaque rouage du gouvernement dans la mesure où ils sont capables d'en remplir les exigences: c'est là le seul moyen d'assurer une administration honnête et continue du pouvoir⁷³."

La deuxième citation du grand homme d'Etat américain concerne la France:

"Elle s'est engagée pour nous dans une guerre ruineuse, elle a prodigué pour notre salut ses trésors et son sang, elle nous a ouvert son sein pendant la paix et nous a conféré des droits presque semblables à ceux de ses propres fils⁷⁴."

Aussi l'Amérique doit-elle être reconnaissante envers la France et c'est cette leçon que Claudel veut laisser à tous ces Américains qui gardent comme un précieux dépôt tout ce qui leur a été légué par l'un de leurs plus grands hommes d'Etat, Thomas Jefferson.

La France était vraiment présente à cette dédicace et l'Université de Virginie a gardé longtemps le souvenir

⁷² University of Virginia Alumni News, vol. 18, n° 3, novembre 1929, p. 55 et 56.

⁷³ Ibid.

⁷⁴ Ibid.

de cet homme si distingué qui, tout en rappelant les grandes heures de l'Amérique, invitait à une amitié toujours plus grande avec la patrie de La Fayette.

Le 18 avril 1929, Paul Claudel procède à l'ouverture officielle de l'hôpital français à New-York. C'est un édifice de quatorze étages qui a coûté \$1,250,000. Dans son allocution, l'ambassadeur rappelle les nombreuses initiatives françaises en Amérique:

De nombreuses semences françaises ont reçu, dit-il, dans le sol fécond de l'Amérique des développements qui ont dépassé tous les rêves mais la France est surtout fière d'avoir commencé le projet de ce magnifique hôpital⁷⁵.

Sans cesse, le représentant de la France veut souligner tout ce qui unit l'Amérique à son pays!

Le 14 mai 1929, devant plus de mille invités à l'hôtel Astor de New-York, le grand écrivain français s'adresse aux acteurs catholiques de la Métropole américaine. Dans son discours, Claudel se compare aux membres de la Catholic Actor's Guild qui l'ont invité:

Je suis sûr, dit-il, que vous êtes tous de bons catholiques et d'excellents acteurs. Quant à moi, si j'essaie d'être un bon catholique, je ne suis pas sûr du tout d'être un bon acteur sur cette scène... de la diplomatie à Washington où les ambassadeurs doivent jouer leur rôle dans une sorte de revue internationale⁷⁶.

75 New York Times, le 19 avril 1929, p. 12, col. 5.

76 New York Times, le 15 mai 1929, p. 36, col. 5.

Mais si on l'a invité à cette réunion d'acteurs, ce n'est pas parce qu'il est diplomate, mais plutôt parce qu'il est auteur. Et il précise ce qu'il entend par ce mot: "une sorte d'être inférieur installé en arrière, dans l'atelier d'un théâtre et qui a comme rôle de fournir la mise en scène pour des étoiles qui doivent briller⁷⁷".

Quelles doivent être les relations entre l'Eglise et le théâtre? se demande Claudel. Autrefois ils étaient bons amis, ils étaient même très intimes. Aujourd'hui ils trouveraient certainement un intérêt réciproque en renouant leurs relations après de longs siècles de mésentente et de suspicion.

Il est bon d'entendre un grand auteur de pièces de théâtre recommander une franche collaboration entre l'Eglise et le théâtre. Toute l'oeuvre de Claudel n'est-elle pas une illustration de tout ce que le dogme catholique peut fournir au théâtre? Et l'Eglise ne doit-elle pas être fière de ce témoignage qui lui est rendu par une oeuvre théâtrale aussi importante et aussi engagée que celle du grand écrivain?

Et Claudel termine son discours en énumérant les quatre qualités d'une bonne pièce de théâtre:

77 New York Times, le 15 mai 1929, p. 36, col. 5.

Elle doit avoir de l'intérêt, du sens, du mystère et, ce qui est plus important, une conclusion. Je veux dire une vraie conclusion qui épuise toutes les possibilités de l'action et des acteurs. S'il est vrai que tout acte humain a une importance..., ce qui est joué sur la scène doit aussi avoir une signification bien différente de ces gestes vides faits par des marionnettes irresponsables⁷⁸.

L'orateur s'y connaissait en action théâtrale.

Même si son message n'a pas toujours été compris par ceux qui ont vu ses pièces de théâtre, on sait que chacun de ses drames rappelait cet affrontement de l'homme avec Dieu, cette lutte qui se déroule au plus intime du coeur humain.

Le 11 mai 1929, l'ambassadeur de France assiste à une grande réception donnée par Madame Agnès Meyer, après avoir entendu le dernier programme du cinquième festival annuel de musique du Comté de Westchester. Ce qui intéresse surtout Claudel, c'est l'organisation de programmes musicaux mis à la portée d'un grand nombre d'auditeurs. Il sait qu'en Amérique cette formule a beaucoup de vogue et il est agréablement surpris de constater tout l'intérêt que les foules manifestent même pour la musique classique. Ainsi à ce concert, il a pu entendre le premier acte de l'Opéra Lohengrin avec un chœur mixte de plus de 900 voix ainsi que la prière et le couronnement de Boris Godunoff de Moussorgsky.

78 New York Times, le 15 mai 1929, p. 36, col. 5.

En assistant à ce concert, Paul Claudel répondait aussi à l'invitation de Madame Meyer, qui allait devenir pour lui une amie très chère. Par cette américaine distinguée dont le mari occupait un poste de direction au Washington Post, journal très important de la capitale, Claudel allait pouvoir approfondir la vie américaine. Que d'aspects nouveaux, inconnus de ce grand pays lui ont été présentés par Agnès Meyer. De plus, elle était protestante et l'on connaît la tendance au prosélytisme de Claudel. Certes tout au cours de cette amitié, qui fut très grande durant les années 1929 et 1930, mais qui dura jusqu'à la mort du poète, très souvent les questions religieuses furent abordées. Mais au-dessus de toutes ces discussions il y avait la rencontre de deux âmes comme l'écrira Claudel beaucoup plus tard:

Agnès, c'est vrai qu'on a des âmes et que c'est les âmes qui sont les plus importantes. Ce sont nos âmes qui se sont reconnues et qui sont allées à la rencontre l'une de l'autre avec des cris joyeux⁷⁹.

Cette amitié Washingtonnienne de Paul Claudel est décrite dans une correspondance qui vient d'être révélée dans le dernier Cahier Canadien Claudel. Ce n'est évidemment pas dans les colonnes d'un grand journal qu'elle s'est

⁷⁹ Lettre du 15 août 1952, dans Claudel et l'Amérique, Eugène Roberto, Une amitié Washingtonnienne, Cahier Canadien Claudel, n° 2, Ottawa, 1964, p. 139.

manifestée. Cependant nous devons signaler qu'elle a influencé le Claudel de cette époque. Lui qui cherchait à comprendre le mieux possible cette Amérique, qui se présentait avec de nombreux visages, il a certainement été étonné de rencontrer en ce pays à fortes tendances matérialistes une âme aussi sincère qui savait s'élever jusqu'aux mystères les plus élevés de la vie. Et c'était une protestante!

Cette âme était en quête de la vérité et voilà que Claudel s'est trouvé sur sa route. Elle ne s'est pas convertie malgré de nombreuses invitations à le faire et pourtant elle a engagé avec le grand poète catholique un dialogue qui s'est élevé bien au-dessus de toutes les frontières. Claudel a expliqué lui-même le vrai sens de cette profonde amitié quand il a écrit à Agnès Meyer:

Ce n'est pas l'homme que vous aimez en moi, c'était ce Dieu en qui vous n'avez jamais cessé de croire et dont vous sentiez que j'avais le coeur rempli. Et moi, cette soeur aveugle et enchaînée que j'aimais de tout mon coeur. Un jour, quand je serai mort, vous comprendrez tout cela et nous reprendrons nos anciennes conversations. Nous avons encore tant de choses à nous dire⁸⁰.

En dépit de la forte majorité protestante et malgré la vogue de matérialisme qui se faisait sentir partout aux Etats-Unis, Paul Claudel ne pouvait qu'avoir de la sympathie pour un peuple capable de produire une âme comme celle

⁸⁰ Agnès Meyer, Entretien avec Paul Claudel, dans Le Devoir, Montréal, le 29 juin 1957, p. 15.

de Madame Meyer. Il s'en souviendra dans ses jugements sur l'Amérique.

Le 12 octobre 1929, l'ambassadeur de France assiste, à New-York, au Congrès qui marque le vingt-cinquième anniversaire de fondation de la Société des Professeurs de français en Amérique. Il s'adresse aux congressistes durant le banquet du soir pour faire l'éloge de la langue française:

Le grand article d'exportation de France en Amérique, dit-il, ce ne sont pas ses marchandises, ce ne sont pas ses émigrants, ce sont ses idées et le vêtement essentiel de l'idée, comme vous savez, c'est la langue⁸¹.

Après la guerre, l'Amérique s'est retirée de l'Europe, elle voulait rentrer chez elle et pour y rester, "mais c'est le monde qui n'a pas voulu la lâcher⁸²".

L'Amérique a laissé de nombreux enfants dans les cimetières d'Europe: c'est là un premier lien avec le vieux continent. De plus, en raison de son commerce et de ses placements, elle n'a cessé de jouer un rôle essentiel et constructif.

Maintenant à cause de ces communications devenues nécessaires avec l'Europe, la jeunesse américaine doit

⁸¹ Paul Claudel, Discours au banquet des Professeurs de français, dans The French Review, published by the American Association of Teachers of French, vol. 3, n° 2, novembre 1929, p. 96. Cf. Appendice L, texte du discours.

⁸² Ibid., p. 96.

apprendre des langues étrangères si elle veut se débrouiller dans ce vaste monde "comme un être intelligent et non pas comme un moron et comme un sourd-muet⁸³".

Il est hors de doute que parmi ces langues étrangères, c'est la langue française qui occupe la première place. Pourquoi cette vogue? C'est que l'on a compris le rôle essentiellement éducateur et formateur de la langue française. Et l'orateur indique ce que cette langue peut apporter à ceux qui l'apprennent:

Je rends simplement hommage à l'évidence en disant que la connaissance du français ajoute aux hommes et aux femmes de ce pays qui en sont imprégnés un cachet spécial de supériorité, dont la valeur est chaque jour davantage reconnue, et qu'on appelle ici style, le style⁸⁴.

Et l'ambassadeur qui s'y connaît bien dans le style du français, explique ce qu'il entend par ce style: "c'est l'habitude qu'il nous donne de l'expression logique et des idées générales⁸⁵". Les jeunes doivent acquérir ce style s'ils veulent devenir des conducteurs d'hommes et des maîtres de principes.

Au nom de la France, Claudel adresse son salut reconnaissant et respectueux à tous ces modestes

83 Paul Claudel, Discours au banquet des Professeurs de français, dans The French Review, vol. 3, n° 2, novembre 1929, p. 97.

84 Ibid., p. 97.

85 Ibid., p. 98.

missionnaires d'une bonne cause qui à travers l'Amérique ont choisi la mission de faire connaître et aimer la langue française:

C'est grâce à eux, continue-t-il, que la France reste une chose vivante et efficiente sur ce sol qu'elle a contribué à découvrir, pour tant d'Américains qui veulent savoir d'elle autre chose que son nom⁸⁶.

C'est surtout sur l'importance de l'enseignement élémentaire que l'orateur insiste. N'est-ce pas de cet enseignement que dépend tout le reste? Et Claudel rappelle ses souvenirs de lycée où l'on était censé apprendre l'allemand aux étudiants en leur expliquant ligne à ligne les Grues d'Ibycus et Hermann et Dorothee de Goethe. Qu'est-il arrivé à l'élève Claudel?

Non seulement je n'ai pas appris l'allemand, mais ce procédé rebutant m'a donné pour de longues années le dégoût de cette langue pourtant si intéressante⁸⁷.

Mais heureusement, constate le conférencier, les méthodes ont été perfectionnées en Amérique et l'on comprend de plus en plus que l'on doit aller de la langue à la littérature et non pas de la littérature à la langue. Voilà que le poète va même conseiller une méthode qu'il connaît bien pour apprendre les mots:

⁸⁶ Paul Claudel, Discours au banquet des Professeurs de français, dans The French Review, vol. 3, n° 2, novembre 1929, p. 98.

⁸⁷ Ibid., p. 96-97.

On comprend même que la connaissance des mots doit dépendre d'une espèce de rythme, de cadence, de mouvement général et entraînant qu'il faut mettre dans la tête de l'élève⁸⁸.

En terminant, l'ambassadeur remercie les professeurs de français et il formule un souhait:

Je salue de tout mon coeur, dit-il, le jour prochain où grâce à vous, Mesdames et Messieurs, les jeunes Américains comprendront qu'entre cette grande chose qui s'appelle l'Amérique et cette autre grande chose qui s'appelle la France, il n'y a que six jours de navigation et que dix mois de leçons⁸⁹!

Voilà Claudel devenu professeur de français pour les classes élémentaires! C'est par le rythme et la cadence qu'il va enseigner les mots de cette langue qu'il a maîtrisée avec une rare puissance. Les professeurs de français qui l'écoutaient, connaissaient certainement quelques-unes de ses oeuvres et ils savaient que les conseils du grand écrivain étaient extrêmement précieux.

Histoire, musique, langue, art sous toutes ses formes, tout ce qui fait partie de la culture humaine intéresse vivement Paul Claudel et avec un tel ambassadeur la France pouvait bien passer pour le royaume de la culture intellectuelle. Les Américains essaient de suivre cet

⁸⁸ Paul Claudel, Discours au banquet des Professeurs de français, dans The French Review, vol. 3, n° 2, novembre 1929, p. 97-98.

⁸⁹ Ibid., p. 99.

ambassadeur qui peut aussi bien faire un traité sur la littérature, donner des conseils pratiques sur l'enseignement des langues et porter des jugements très personnels sur la sculpture ou la musique.

Voilà qu'on ouvre un nouveau musée à Philadelphie, le 29 novembre 1929, un musée consacré à Auguste Rodin. Il faut inviter l'ambassadeur de France qui viendra en même temps décorer Madame Jules Mastbaum, la veuve du donateur du musée. C'est un autre symbole de l'amitié française. Ce musée va encore rappeler la France et il sera pour ceux qui le visiteront une perpétuelle leçon de beauté et aussi comme une force dynamique à faire passer dans la vie de tous les jours.

Devant un grand nombre d'architectes, d'artistes, d'étudiants, d'amis des arts, d'acteurs de cinéma et de citoyens éminents, Paul Claudel prononce une allocution sur l'art et l'esprit de Rodin qui, après avoir saisi la douleur, l'agonie et la noblesse de l'homme, sait si bien les couler dans le bronze et le marbre.

Au début de la cérémonie, Les portes de l'enfer, l'oeuvre monumentale de Rodin, avaient été ouvertes. Tous peuvent alors contempler la fameuse statue du Penseur. Claudel donne son explication:

L'Art de Rodin, dit-il, et Rodin lui-même sont pour moi représentés dans cette figure du Penseur qui a été placée au-dessus de la Porte de l'Enfer.

C'est le penseur typique du dix-neuvième siècle qui ne regarde plus vers le soleil; c'est plutôt une forme massivement courbée et plongée dans la contemplation désespérée d'elle-même⁹⁰.

On sait ce que Claudel pensait de la fin du dix-neuvième siècle, de l'époque de Renan et de Taine: n'était-ce pas une sorte d'enfer pour l'esprit humain? Mais il espère que la porte de l'enfer est maintenant fermée pour toujours et que

Après de si nombreuses conclusions de désespoir et de souffrance d'un bout à l'autre du dernier siècle, nous allons entendre la voix retentissante du héros de la neuvième symphonie dans un nouvel appel au monde. Puisse nous écouter des sons remplis d'une plus grande joie et plus agréables pour le coeur et l'esprit⁹¹!

Comment expliquer Rodin alors? C'est que le succès des nouvelles générations suit les chagrins et les douleurs des générations précédentes. Que le témoignage du grand sculpteur français reste présent dans cette belle cité d'art qui est Philadelphie: il servira à rappeler la cité ancienne mais pour aider à mieux construire la cité nouvelle!

Claudel avait consenti à se rendre à l'invitation des autorités de Philadelphie pour l'ouverture du musée Rodin. Mais qu'allait-il dire sur cet artiste qui

⁹⁰ New York Times, le 30 novembre 1929, p. 21, col. 1.

⁹¹ Ibid.

ressuscitait tout un passé douloureux dans sa vie? Le sculpteur n'était-il pas "le sinistre responsable" du drame de Camille Claudel, qui, devenue folle, vivait enfermée depuis plus de seize ans déjà. Les Américains, parce que c'était un artiste français, semblaient beaucoup estimer Rodin. Au début de la cérémonie d'ouverture du musée, le maire de Philadelphie, M. Mackay, n'avait-il pas déclaré:

Ce musée ne nous appartient pas; il appartient aux plus humbles citoyens du monde qui, inspirés par un véritable zèle pour boire à la fontaine de la beauté vont venir ici et y trouver la grande Mecque de la satisfaction spirituelle⁹².

Claudé était certes sceptique sur le sens de ces paroles. Mais c'était surtout pour ne pas déplaire à ceux qui l'avaient invité qu'il avait accepté d'assister à l'ouverture du Musée Rodin. Il était capable d'oublier ses sentiments personnels quand la cause de l'amitié franco-américaine était en jeu.

Plus tard, commentant son voyage à Philadelphie, Claudé notera dans son Journal intime:

Inauguration du musée Rodin... La porte de l'enfer. Grand froid. Désillusion de tout cet art en grande partie périmé, violent et faible, plutôt mesquin et tortillé. Tout cela s'effrange et s'effume. La grandeur manque⁹³.

⁹² New York Times, le 30 novembre 1929, p. 21, col. 1.

⁹³ Paul Claudé, Oeuvre en prose, Notes, Paris, Gallimard, 1965, p. 1438.

Le 18 janvier 1930, Claudel unit sa voix à ceux qui veulent édifier un monument au major Pierre Charles l'Enfant, à Washington. Ce militaire français était un vétéran de la Révolution américaine et un ami du général Washington. Comme il était aussi ingénieur, on avait fait appel à ses connaissances et à ses talents pour tracer les plans de la capitale américaine. Claudel dit qu'il a eu "le génie de faire des plans pour une cité démocratique en partant d'un modèle monarchique⁹⁴".

Que de héros français ont laissé leurs traces aux Etats-Unis à l'occasion de la Révolution américaine! Il faudrait nommer en premier lieu De Grasse, d'Estaing, et d'Estrées. Pourquoi ne pas rappeler leur souvenir par un monument? demande l'ambassadeur de France. Heureusement que l'on a dignement conservé la mémoire de La Fayette et de Rochambeau!

Comme on le voit, l'ambassadeur de France est toujours fidèle à sa mission: il cherche à souligner le rôle joué par son pays dans l'histoire des Etats-Unis afin de maintenir et de développer l'amitié franco-américaine.

Au nom de la France, Paul Claudel remettra encore des décorations à des citoyens éminents d'Amérique. Le 29

⁹⁴ New York Times, le 18 janvier 1930, p. 20, col. 2.

janvier 1929, c'est le juge Victor J. Dowling qui reçoit la Croix d'officier de la Légion d'honneur⁹⁵.

Le 5 février suivant, l'ambassadeur accorde le titre de commandeur de la Légion d'honneur au commandant Edward E. Spafford, chef de la Légion américaine à Paris.

A cette occasion, il explique cette décoration:

Comme vous le savez, dit-il, la Légion d'honneur n'est pas seulement notre ordre national français; ses rangs ne sont pas ouverts aux seuls Français. Cet ordre qui a été conçu par le génie de l'Empereur Napoléon se propose de recruter les hommes qui se distinguent par leur valeur et leur distinction, en tout temps et dans tous les pays du monde⁹⁶.

Cet Ordre qui n'est pas réservé exclusivement aux Français est spécialement ouvert aux Américains. Dans ses rangs, on trouve des hommes liés par la fraternité et l'amitié, des hommes qui ont partagé jusqu'à leur sang pour la cause commune de la liberté et de la démocratie, surtout dans la dernière guerre. Aussi, en accordant une décoration au Commandant Spafford, la France veut-elle décorer en même temps "toute la Légion américaine qui représente ce qu'il y a de mieux dans toute la population d'Amérique⁹⁷".

95 New York Times, le 30 janvier 1929, p. 2, col. 3.

96 New York Times, le 6 février 1929, p. 14, col. 1.

97 Ibid.

Le 14 mai 1929, la croix d'officier de la Légion d'honneur est remise par l'ambassadeur de France au Dr Robert McConnel, président du Bureau Médical de l'hôpital français, à New-York⁹⁸.

La cérémonie la plus brillante de remise de décoration sera bien celle où l'ambassadeur de France épinglera la Grande Croix de la Légion d'honneur sur la poitrine de son ami M. Frank B. Kellogg, ancien secrétaire d'Etat. Le 14 septembre 1929, Paul Claudel écrivait à M. Kellogg que, sur la recommandation de M. Aristide Briand, le Président de la République française avait décidé de lui remettre la Grande Croix en reconnaissance des services inestimables qu'il avait rendus à la cause de la paix mondiale. Evidemment, l'ambassadeur français avait aussi recommandé cette décoration en souvenir de la collaboration amicale et agréable au moment du pacte Briand-Kellogg et aussi à cause des liens de solide amitié qui l'unissaient avec M. Kellogg⁹⁹.

C'est le 11 novembre 1929 qu'a lieu la cérémonie de remise de décoration à l'Ambassade de France. Tout le monde diplomatique et politique est largement représenté.

98 New York Times, le 14 mai 1929, p. 12, col. 3.

99 New York Times, le 29 septembre 1929, p. 22, col. 1.

On a choisi le jour rappelant l'armistice pour souligner que cette date marque la fin des hostilités de la guerre mondiale et aussi, comme tout le monde le souhaite, l'avènement d'une paix définitive.

En plaçant l'écharpe écarlate et la Croix sur la poitrine du décoré, l'ambassadeur lui dit:

Si les morts de la Grande Guerre pouvaient se lever de leur tombe, ils affirmeraient tous que cette croix ne peut trouver une meilleure place que sur votre poitrine¹⁰⁰.

Claudé rappelle le zèle de M. Kellogg dans la recherche des meilleurs moyens pour supprimer la guerre. Le pacte qui porte son nom, dit-il, est devenu une véritable protection pour tous les peuples qui l'ont signé. Mais il a fallu travailler ferme pour trouver la formule qui serait acceptable par le plus de nations possible. De plus, l'idée de garantir la paix a donné lieu à de nombreuses railleries. Travailler pour la paix, cela n'est pas une affaire sensationnelle qui retient les manchettes du journal!

Heureusement M. Kellogg, continue Claudé, est un esprit clair; il sait ce qu'il veut et, avant tout, il a une foi inébranlable en l'idée de la paix. Malgré des difficultés internes et des rivalités internationales, le

¹⁰⁰ New York Times, le 12 novembre 1929, p. 12, col. 1. Voir Appendice M.

pacte Kellogg est devenu une réalité grâce à celui qui en avait fait le but de toutes ses activités.

M. Kellogg remercie vivement Paul Claudel et il indique le rôle que ce dernier a joué dans l'élaboration du pacte. Il fait un éloge public de l'ambassadeur de France qui a toujours donné de sages conseils et a toujours fait preuve d'un courage à toute épreuve.

Cet éloge de Claudel indique bien que dans les milieux diplomatiques de Washington, le diplomate français jouissait d'une grande réputation. Il était respecté et, en dépit de sa vie un peu retirée des activités mondaines, tous savaient qu'il possédait une haute personnalité morale.

Le 19 février 1930, l'ambassadeur de France se rend à l'Université Yale pour remettre les insignes de la Légion d'honneur au Président James Rowland Angell et à M. Wilbur L. Cross, doyen de l'Ecole des gradués. Il fait l'éloge de cette célèbre Université et ajoute:

Nous commençons à comprendre, en France, l'importance de ces hauts lieux de culture, de ces fières républiques de l'esprit que sont les universités américaines. Nous comprenons leur rôle dans une démocratie et la place qu'elles occupent dans la formation de l'esprit des nouvelles générations¹⁰¹.

Le 25 mars 1930, l'Université de Georgetown honore deux grands hommes: le chef d'orchestre Toscanini et

¹⁰¹ New York Times, le 20 février 1930, p. 9, col. 4.

l'écrivain Claudel. On fait encore un vibrant éloge du diplomate "habile en sciences politiques", mais "plus digne de louanges par ses activités dans le domaine des Lettres¹⁰²".

Durant cette deuxième partie de son ambassade à Washington, Claudel n'a écrit aucune oeuvre importante. Cependant il a consacré beaucoup de temps à son Christophe Colomb. On se souvient que le livre avait été écrit à Brangues du 24 juillet au 7 août 1927. A partir de cette date jusqu'au 5 mai 1930 où la pièce sera montée à l'Opéra de Berlin, Claudel n'a pas cessé d'être préoccupé par cette oeuvre. On a publié la longue correspondance qu'il a entretenue avec Darius Milhaud. C'est là qu'on trouve toute l'aventure du Christophe Colomb. En trois ans, il y a plus de quarante-cinq lettres qui concernent la préparation de la pièce pour la scène. Que de tribulations et d'inquiétudes! La musique, les réalisateurs, le prix des billets, tout intéresse Claudel! On est même étonné de le voir suivre de si près cette véritable aventure au milieu de toutes ses occupations diplomatiques.

Tout cela avait commencé en avril 1927, lorsque le peintre José-Maria Sert demanda à Claudel au nom du metteur en scène Reinhardt "une espèce de spectacle avec musique de

102 New York Times, le 26 mars 1930, p. 24, col. 4.

Richard Strauss". Dès lors, il était décidé que la pièce serait donnée en Allemagne où d'autres oeuvres de Claudel avaient déjà été montées, au théâtre d'Hellerath, près de Dresde.

Après d'invraisemblables démêlés avec Reinhardt que compliquent la précipitation et l'impatience de Claudel, c'est Darius Milhaud qui est choisi pour faire la musique de ce Christophe Colomb que l'on présentera ainsi: Livret d'opéra, en deux parties et 27 tableaux, de Darius Milhaud. Poème de Paul Claudel. Reinhardt ayant abandonné le projet, la mise en scène à l'Opéra de Berlin sera de M. Horth et les décors et costumes de M. Araventinov.

Ce qui nous intéresse ici, c'est le jugement de la critique américaine sur cette pièce. On a vu tout le courant de sympathie qui entoure l'écrivain aux Etats-Unis. Voilà qu'un de ses drames sera représenté en Allemagne. Les correspondants du New York Times vont s'intéresser à cet événement, parce qu'ils savent que leurs lecteurs américains ont toujours suivi avec grand intérêt toutes les activités de l'ambassadeur de France à Washington.

Le 5 avril 1930, le New York Times annonce la nouvelle de la représentation de l'Opéra à Berlin pour le début de mai. L'article précise que le livret d'opéra a été écrit par Claudel et que Darius Milhaud a composé la musique. Ce drame qui sera représenté en allemand, continue

l'article du journal, s'éloigne de la conception conventionnelle de l'opéra: le chœur joue un rôle très important et, pendant que les personnages parlent, un film est projeté sur le fond de la scène pour montrer leurs pensées en des images¹⁰³.

Le 2 mai, Claudel s'embarque sur le Paris à destination de la France. Il se rendra à Berlin pour assister à son Christophe Colomb dont la première aura lieu pendant qu'il sera en mer, le 5 mai. Un cable de Darius Milhaud lui annonce que la pièce a remporté un véritable succès dès la première représentation.

Le 3 mai déjà, le correspondant de New York Times à Berlin donne une première impression de la pièce. C'est qu'il a pu assister à l'avant-première donnée pour la presse. Il signale ce qui l'a surtout frappé: l'usage du cinéma. Mais que de difficultés techniques, orchestrales et vocales dans une représentation accompagnée d'un film:

Cela exige, écrit-il, que certains solistes apparaissent en personne sur la scène et soient aussi représentés en séquences filmées projetées à l'arrière de la scène. Le chant, les mouvements de l'orchestre et le jeu des acteurs doivent être synchronisés exactement avec les mouvements de la personne qui évolue à deux endroits en même temps¹⁰⁴.

103 New York Times, le 5 avril 1930, p. 1, col. 2.

104 New York Times, le 4 mai 1930, p. 31, col. 2.

L'opéra représente la vie de Christophe Colomb mais d'une façon symbolique, explique le journaliste. Le prénom du personnage principal, Christophe, indique qu'il est porteur d'une idée nouvelle. Son nom de famille, Colomb, vient du mot latin qui signifie colombe. Comme dans la Sainte Ecriture l'Esprit apparaît sous la forme d'une colombe, ainsi dans cet opéra une colombe est le symbole de la mission du grand découvreur. Mais pour suivre la vie de Colomb, on a fait appel au cinéma:

A un certain moment, on peut voir Christophe Colomb comme la figure centrale sur la scène puis son double comme membre du chœur qui doit expliquer l'action à la manière des anciens chœurs grecs. Au même moment, sur l'écran, en une succession rapide, on aperçoit Colomb jeune homme, puis homme d'âge moyen et enfin vieil homme aux cheveux blancs¹⁰⁵.

Il n'y a pas encore de jugement sur l'oeuvre elle-même ni sur son auteur. Le journal du lendemain, le 4 mai, contient une grande photographie de Claudel ainsi qu'un long article sur l'auteur de Christophe Colomb signé par S. J. Woolf. Ce dernier savait que tous les lecteurs du grand quotidien américain étaient intéressés par la représentation de l'Opéra à Berlin. Aussi écrit-il presque une biographie de l'ambassadeur de France à Washington. Cet article est très intéressant parce qu'il nous révèle

105 New York Times, le 4 mai 1930, p. 31, col. 2.

comment les Américains voyaient Claudel durant son ambassade aux Etats-Unis. C'est surtout comme homme de lettres que l'ambassadeur est connu en France, écrit M. Woolf:

Il est un des écrivains français les plus distingués et le mysticisme de ses poèmes, de ses drames et de sa philosophie a provoqué les louanges les plus extravagantes comme les condamnations les plus virulentes¹⁰⁶.

Cet homme qui a écrit des oeuvres dont le sens est voilé, occulte, n'a rien d'un poète ésotérique dans son apparence extérieure.

Et pour le caractère, ce qui frappe chez l'écrivain français, c'est son sens de l'humour très développé. Claudel est loin de jouer toujours à l'homme très sérieux comme c'est l'habitude chez les poètes et chez les diplomates. Cependant il n'est pas facile de suivre la conversation de cet homme: non seulement il dit des choses subtiles, mais il glisse presque imperceptiblement d'un sujet à un autre. Fantaisie et vérité sont mêlées dans ce qu'il dit et, de plus, il ne semble pas entièrement maître de sa langue: Veut-il par là montrer que ce que l'on doit retenir c'est beaucoup plus la puissance des idées que l'emploi des mots?

L'auteur de l'article a pu causer avec Claudel et il a certainement pris connaissance de l'oeuvre et de la vie du grand écrivain. Il connaît sa foi qu'aucun

106 New York Times, le 4 mai 1930, section V, p. 9.

raisonnement ne peut ébranler, cette foi recouvrée le jour de Noël à Notre-Dame. Pourtant l'atmosphère de Paris à cette époque de la jeunesse de l'écrivain n'était certainement pas favorable au développement de la foi chrétienne. C'était le Paris de Zola et de Dumas fils, du peintre Jérôme et de l'actrice Sarah Bernhardt, et l'on peut rencontrer Verlaine assis au "Soleil d'or" ou au "François Premier" en train de déguster son absinthe avec Rimbaud à ses côtés. Claudel, lui, étudiait alors à l'Ecole des Sciences politiques.

Puis ce fut le commencement de la longue carrière diplomatique: Boston, la Chine, l'Europe, le Brésil et le Japon. Claudel lui-même a raconté à l'auteur de l'article au cours d'une entrevue, comment il s'est attaché au Japon et à son art. Pendant leur conversation, le téléphone a sonné et le diplomate, ne comprenant pas ce que voulait la personne à l'autre bout du fil, a demandé à son visiteur de répondre. C'était le représentant d'une agence qui voulait venir photographier l'ambassadeur. Ce dernier refusa. Et la conversation reprit mais cette fois sur la valeur de la photographie et du portrait. Claudel préfère de beaucoup le portrait et il déplore l'influence néfaste des grandes inventions mécaniques qui fait perdre de vue la vraie beauté. Il prouve aussi la supériorité du portrait sur la simple photographie:

Si je veux savoir ce que les hommes et les femmes d'une période antécédente avaient l'air, dit-il, je ne sors pas un lot de photographies. En effet, un dessin, une peinture ou un buste d'une personne peut me révéler beaucoup mieux son caractère que toutes les photographies qui ont été prises de cette personne¹⁰⁷.

Vous voulez une preuve? demande-t-il à son interlocuteur. Regardez les oeuvres de Carpeaux. Il a fait des bustes comme ceux de ce groupe de danseuses à l'entrée de l'opéra et aussi le buste de Garnier qui fut l'architecte de la maison de l'Opéra. Ces oeuvres nous font beaucoup mieux connaître les personnes représentées que les photographies.

C'est le caractère même qui passe dans le portrait ou la sculpture. On a toujours dit que la hauteur du front révélait le degré d'intelligence. Pourtant les portraits sont une preuve que cela n'est pas absolument vrai, puisque les yeux, le nez, la bouche ou le menton peuvent aussi révéler la capacité de l'esprit aussi bien que le front. Et avec humour, le diplomate ajoute:

La plupart des hommes d'Etat ont le nez long. Je suppose que cela est très heureux parce que la plupart d'entre eux ne peuvent voir plus loin que la longueur de leur nez. Aussi un homme d'Etat qui possède un nez court est-il handicapé par la nature¹⁰⁸.

107 New York Times, le 4 mai 1930, section V, p. 9.

108 Ibid.

Voilà Claudel qui se lance dans l'étude des physiologies! Il affirme à son visiteur qu'il trouve toujours une ressemblance entre les portraits d'un certain nombre d'hommes d'une époque particulière. Ainsi, à l'époque de Lincoln, beaucoup d'hommes lui ressemblaient et aujourd'hui personne ne lui ressemble plus. Le même phénomène se produit pour d'autres périodes de l'histoire. C'est qu'il y a toujours un type prédominant. Et Claudel donne plusieurs exemples: Ainsi le caractère de Bismarck se révèle dans la plupart des portraits dessinés par Lenbach. Pourquoi? C'est qu'à cette époque Dieu a senti que ce type d'homme était essentiel pour le bien-être de l'Allemagne... Et il continue:

La même chose est vraie de toute autre période de l'histoire du monde. Combien de vieux bustes romains n'avez-vous pas confondus avec celui de Jules César? Ne voyez-vous pas une ressemblance propre à une époque déterminée entre tous les Hollandais peints par Hals ou Rembrandt? Et tous les hommes dessinés par Ingres ont quelque chose de commun dans leurs regards¹⁰⁹.

Le visiteur s'empresse de demander l'explication de ce phénomène. Claudel répond que l'explication ne l'intéresse pas du tout. Pourquoi faut-il faire comme les hommes de science: toujours chercher les causes? L'artiste, lui, ne cherche pas les causes, il se contente des effets, des résultats, de ce qu'il voit.

109 New York Times, le 4 mai 1930, section V, p. 9.

Le journaliste du New York Times était venu rencontrer Claudel pour lui parler de Christophe Colomb. On était bien loin de ce sujet, mais la parenthèse ouverte sur l'étude des physionomies nous permet de saisir encore mieux ce Claudel, artiste, qui étudie les physionomies pour découvrir le caractère et même l'esprit.

Mais on revient au sujet et l'écrivain explique la grande nouveauté dans sa pièce, le rôle du cinéma:

J'ai décidé que le décor ordinaire de la scène est trop figé. S'il a une certaine influence au lever du rideau, il ne joue plus aucun rôle dans l'exposé de l'action. D'où, je me suis servi d'un écran comme toile de fond et sur cet écran sont projetées les pensées des personnages principaux. Les images projetées peuvent être variées en rapidité selon la force des émotions¹¹⁰.

Evidemment, dans sa pensée, la projection de ces images ne doit pas nuire au jeu des acteurs ni au rôle de la musique. Elle formera une sorte de décoration et un arrière-plan animé qui restera à sa place et s'ajoutera à l'opéra pour former un tout.

Avant de se retirer, le journaliste se dit étonné de voir comment l'écrivain pouvait partager sa vie avec celle du diplomate. Claudel lui répondit qu'il y avait de nombreux exemples de cette double vocation: aux Etats-Unis, on pourrait nommer Irving et Hawthorne et en France,

¹¹⁰ New York Times, le 4 mai 1930, section V, p. 9.

Chateaubriand, Lamartine et Morand pour n'en mentionner que quelques-uns.

D'ailleurs, n'est-ce pas le rôle de l'art d'unir tous les hommes ensemble et de favoriser une meilleure compréhension entre les divers peuples de la terre? Aussi, ajoute Claudel, les artistes qui n'ont pas été en même temps des diplomates, ont fait quand même leur part, puisqu'ils ont aidé à cimenter des amitiés et à faire disparaître des incompréhensions. C'est là le rôle de la diplomatie et aussi de l'art.

Le New York Times du 7 mai 1930 nous apprend que le nouvel Opéra de Claudel est critiqué à Berlin. La majorité des journaux allemands soutiennent que cette représentation ne fut qu'un gaspillage d'argent et d'efforts. Les spectateurs, à la première, n'ont accordé que bien peu d'applaudissements à la pièce et ces applaudissements étaient plutôt dirigés vers le travail du directeur et des metteurs en scène qui ont réussi un tour de force: combiner l'opéra, le film et vingt-sept changements de décors en un temps très limité.

Les journalistes allemands soulignent que Berlin a accepté un Opéra que deux maisons d'opéra de Paris avaient refusé. On suppose, ajoute un journaliste, que M. Claudel dont l'attitude est loin de nous être sympathique, appréciera le geste de l'Allemagne.

Certains articles sont très durs pour la représentation qu'ils qualifient de "insignifiante" et "offensante pour le bon goût de Berlin"¹¹¹. D'autres sont plus modérés mais ils admettent tous que le deuxième acte est extrêmement ennuyeux et qu'il tue la bonne impression du premier acte.

Le Berliner Tagblatt affirme que le Christophe Colomb est une complète révolution dans l'idée traditionnelle de l'opéra:

Claudiel est anti-wagnérien parce qu'il préfère idéaliser l'histoire jusqu'au mythe et au mystère et ainsi éviter l'élément dramatique. Malgré les grandes qualités du texte qui parfois est étonnamment séduisant, il nous apparaît comme très artificiel, non convaincant et certainement non adapté à la musique¹¹².

Le Vossische Zeitung considère l'opéra comme une expérience intéressante qui est menacée par les activités ininterrompues au chœur. Le journal affirme que le mysticisme de Claudiel a trouvé en Milhaud son véritable interprète musical.

Tempo déclare que le texte de Claudiel est une création poétique de la plus haute qualité. Cependant à cause de la faiblesse de la musique, des scènes entières manquent d'intérêt.

¹¹¹ New York Times, le 7 mai 1930, p. 8, col. 5.

¹¹² New York Times, le 11 mai 1930, section IX, p. 7, col. 3.

On ne peut donc pas parler d'un complet succès pour cette représentation de Christophe Colomb à Berlin, d'après les journaux allemands. Cependant la plupart soulignent que c'est surtout la musique de Milhaud qui constitue la faiblesse de l'oeuvre.

Le New York Times du 1^{er} juin 1930 rapporte qu'à la fin de la première représentation les faibles applaudissements étaient mêlés de sifflements aigus. Pendant que Milhaud, Horth, le metteur en scène et les principaux acteurs se tenaient devant le rideau, un commencement de tumulte eut lieu dans la salle. Cependant, ajoute le journal, "cette démonstration de quelques jeunes nationalistes ne doit pas être prise trop au sérieux¹¹³". La manifestation était-elle dirigée contre la pièce, contre Claudel accusé d'être hostile à l'Allemagne ou contre la France? Aucun journaliste ne le précise.

Dans le New York Times du 1^{er} juin 1930, Alfred Einstein, critique musical du grand journal américain, écrit un long article sur Christophe Colomb. Il admet que ce nouvel opéra s'éloigne de la conception mise en vogue par Wagner et Verdi. D'ailleurs, il souligne que Claudel est nettement anti-wagnérien. Quant à la musique de

¹¹³ New York Times, le 1^{er} juin 1930, section IX, p. 7, col. 3.

Milhaud, elle a dans cette oeuvre une fonction tout à fait différente que dans le véritable opéra; elle ne passe pas dans l'action.

"L'action, écrit Einstein, est souvent embrouillée." Colomb "sort de sa sphère dramatique, descend dans le chœur et se perd lui-même dans le royaume de la contemplation¹¹⁴". Et il ne faut pas oublier le cinéma qui s'ajoute à l'action de la scène pour représenter les pensées et les souvenirs des personnages. Le critique n'est pas favorable à la pièce:

Cette oeuvre peu commune, dit-il, qui nous touche assez directement dans plusieurs scènes et qui demeure poétique et forte avec toute cette jonglerie de mots n'arrive pas à nous convaincre et elle reste littéraire en dépit de tout¹¹⁵.

Cependant le critique admet que le texte appelait une musique comme celle de Milhaud qui comporte une déclamation rythmique primitive. Malheureusement elle dépense de grands efforts pour obtenir le minimum d'effet. Mais que faut-il penser de l'union de la scène et du cinéma? Einstein est clair sur ce point:

Cette alliance s'est avérée presque impossible et cette production démontre que le cinéma et la scène théâtrale appartiennent à deux sphères irréciliables. De plus, le film est faible, son

114 New York Times, le 1^{er} juin 1930, section VIII, p. 7.

115 Ibid.

mouvement manque complètement de vie. C'est la scène qui constitue la partie vraiment vivante¹¹⁶.

Après cette critique du grand journal new yorkais, peut-on prononcer le mot échec pour cette représentation de Christophe Colomb à Berlin? Nous le croyons.

Quand Claudel reviendra à Washington en octobre 1930, il affirmera mais sans insister, que l'opéra avait été bien reçu à Berlin. Dès ce moment, il avait certes compris que sa pièce ne pourrait plus être représentée avec la musique de Darius Milhaud.

A la fin de cette deuxième partie de son ambassade, on peut dire que Claudel a été un choix très heureux pour le poste de Washington. La situation devient difficile après le désastre financier de 1929 et l'Amérique commence à s'impatienter de la lenteur de la France à payer ses dettes de guerre. Mais Claudel est tellement populaire dans tous les milieux américains qu'il réussit à maintenir de bonnes relations entre les deux gouvernements. Même à Washington, dans les milieux gouvernementaux, on apprécie beaucoup l'ambassadeur de France et on reconnaît ses grandes qualités de diplomate.

L'homme Claudel: il a été profondément touché par ces réceptions si chaleureuses au Canada et en Nouvelle-

¹¹⁶ New York Times, le 1^{er} juin 1930, section VIII, p. 7.

Angleterre. Il a pu souvent constater que la France est encore considérée comme la mère-patrie en plusieurs coins de cette terre d'Amérique. Il a porté le message français, il a exalté la culture française partout où il est passé. Partout aussi on a voulu reconnaître en lui l'un des plus grands écrivains contemporains.

Claudiel est profondément catholique et dans ce pays à forte majorité protestante, il a été reçu dans tous les milieux et sa foi a toujours provoqué des sentiments d'admiration chez ceux qui l'ont approché.

Claudiel s'est interrogé sur la vie américaine: peut-on trouver des âmes de valeur dans cet immense pays emporté par le tourbillon des affaires? Et la Providence a mis sur sa route Madame Agnès Meyer. Il a passé en sa compagnie des jours inoubliables où régnait la plus grande amitié. Cette américaine lui a ouvert son foyer... et aussi son âme. L'écrivain s'est lié de très près avec cette femme au grand coeur, à la recherche des vraies valeurs humaines.

Et voilà que l'ambassadeur va rentrer en France pour un long séjour. Il est très préoccupé par la représentation de son Christophe Colomb. Mais il a aussi une autre préoccupation qui oriente de plus en plus toute sa vie, comme il l'écrivait à Darius Milhaud, le 11 janvier 1930:

Cette poésie de la Bible est une chose tellement sublime que je ne puis la lire sans que mes cheveux se dressent sur ma tête. Toute autre littérature me paraît à côté comme du foin et de la paille¹¹⁷.

Un peu plus tard, le 9 avril 1930, de Washington, il précisera encore plus sa pensée dans une lettre à Stanislas Fumet:

Enfin c'est fini pour moi du drame et de la poésie profanes! Je vais exclusivement ou à peu près consacrer mes dernières années à la méditation de l'Ecriture Sainte. Il est temps de replacer la Bible à son rang de Parole de Dieu...¹¹⁸

Après l'échec de son Christophe Colomb à Berlin, Claudel était encore plus décidé que jamais à abandonner la littérature profane pour se consacrer à l'étude et au commentaire de l'Ecriture Sainte.

¹¹⁷ Correspondance Paul Claudel-Darius Milhaud, Cahiers Paul Claudel, n° 3, Paris, Gallimard, p. 128.

¹¹⁸ Stanislas Fumet, Claudel, La Bibliothèque idéale, Paris, Gallimard, 1958, p. 113.

CHAPITRE III

ADIEUX A L'AMERIQUE (octobre 1930 - avril 1933)

Encore l'amitié franco-américaine; les dettes de guerre; l'adieu aux Américains.

Le 1^{er} octobre 1930, après un séjour de cinq mois en Europe, Paul Claudel s'embarque sur l'Ile de France pour rejoindre son poste à Washington. Un seul problème domine-
ra cette dernière partie de son ambassade: les dettes de guerre. Un changement de président aux Etats-Unis et de nombreux changements de gouvernements en France rendent les relations de plus en plus difficiles entre les deux pays. La nouvelle administration tant en France qu'en Amérique réclame des hommes nouveaux et Claudel sent bien qu'il doit faire ses adieux à l'Amérique. Jusqu'à la fin cependant il continuera à représenter la France avec une dignité et un dévouement remarquables. Dans tous les milieux, l'écrivain portera son message et l'homme se révélera de plus en plus à tous ceux qui cherchent la raison de son succès toujours très grand dans tous les milieux américains.

En octobre 1930, Claudel retournera en Nouvelle-Angleterre, dans le Maine, cette fois. Pour les 115,000 citoyens d'origine française qui forment un septième de la population totale de l'Etat, la visite de l'ambassadeur

ADIEUX A L'AMERIQUE

155

sera doublement mémorable: elle honore les citoyens du Maine et surtout elle leur permet d'être reconnus comme les arrière-petits-fils de la France, fiers du sang qui coule dans leurs veines et fidèles aux traditions ancestrales.

Le 20 octobre, une forte délégation accueille l'ambassadeur à Portland. Puis ce sera une visite triomphale dans les institutions françaises, à l'Université; et partout Claudel s'adresse à tous les groupes. Il compare les enfants à ces pommes "fameuses" particulières au Canada français dont la chair si succulente est remplie de petites veines rouges comme du sang, qui les distinguent et les placent au premier rang. Les caractéristiques des petits Franco-Américains — foi, traditions et doux parler — sont de même leur grande distinction, leurs signes de valeur. Puis sa voix se voile presque d'un tremblement pour la salutation finale: "Souvenez-vous, chers enfants, qu'un jour vous avez profondément ému le coeur d'un vieil homme. Je vous salue et vous remercie¹."

Voilà l'homme Claudel, au coeur tendre, qui sait bien quelles luttes ces populations ont dû soutenir pour conserver leur langue et leur foi!

1 L'Union, organe officiel de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, Woonsocket, R.I., vol. XXX, n° 11, novembre 1930, p. 2.

ADIEUX A L'AMERIQUE

156

On conduit le visiteur au couvent des Dominicaines de Nancy, établies à Lewiston depuis 1904. Il y rencontre plusieurs religieuses françaises. Après avoir adressé quelques mots à la communauté, l'ambassadeur salue la Prieure et la Mère Générale. Mais, en sortant, il aperçoit une bonne vieille soeur converse qui remplit l'office de portière; humblement, elle s'efforce de disparaître derrière un battant. L'ambassadeur s'arrête, il salue la religieuse et la questionne: elle est arrivée de France avec les premières soeurs de la fondation et, depuis vingt-six ans, elle n'a pas revu le sol de la patrie. Silencieusement, le représentant de la France lui serre les mains; deux grosses larmes coulent sur les joues ridées de cette Française qui a consacré sa vie d'humble femme au service de son prochain, pour la plus profonde gloire de Dieu.

Quelle délicatesse de la part de l'ambassadeur! Il sait que ces quelques paroles adressées à l'humble religieuse seront pour elle un rayon de joie et il n'a pas hésité.

Le Bates College, fondation d'instruction supérieure qui fait honneur au Maine, décerne un parchemin à l'ambassadeur "d'un pays dont la sympathie et l'assistance, dans la lutte pour l'indépendance américaine, n'ont pas été oubliées²". Voici comment on présente Claudel à toute

² L'Union, Woonsocket, R.I., vol. XXX, n° 11, novembre 1930, p. 2.

ADIEUX A L'AMERIQUE

157

l'assemblée des professeurs, des élèves et des nombreux invités d'honneur:

Un Homme distingué par près de quatre décades diplomatiques dans les deux mondes, mais encore plus distingué comme poète et dramaturge, dont les rimes nouvelles chantent Dieu et la destinée humaine et qui est devenu un prophète de cet ancien mysticisme si nécessaire dans un siècle où on oublie trop facilement que les choses visibles ne sont que temporelles alors que les choses invisibles sont éternelles³.

L'ambassadeur, en entendant toute cette foule chanter La Marseillaise, constate avec émotion comment on est resté fidèle à la France dans ce coin des Etats-Unis que la mère-patrie avait complètement abandonné.

Le soir, il y a un grand banquet en l'honneur du distingué visiteur, à Lewiston. Est-ce bien l'ambassadeur de France qui termine son allocution par ces paroles:

Restez toujours de bons chrétiens, craignez Dieu; soyez industriels, loyaux et fidèles à l'Amérique. Soyez des hommes de patience, de vertu, de probité; des travailleurs honnêtes; soyez des fondateurs et des défenseurs de la famille. Que le Souverain Maître vous bénisse et vous protège. Adieu⁴!

Claudiel s'adresse à des catholiques et il ne craint pas de confesser sa foi sans aucune restriction. C'est la France catholique qu'il représente et c'est celle-là que

³ L'Union, Woonsocket, R.I., vol. XXX, n° 11, novembre 1930, p. 2.

⁴ Ibid.

ADIEUX A L'AMERIQUE

158

ses nombreux auditeurs considèrent comme la vraie France, le pays des ancêtres.

Le 18 janvier 1931, à Washington, en présence d'une assemblée importante de diplomates, de personnages officiels, de représentants de l'armée et de la marine, l'ambassadeur Claudel présente au Colonel Charles A. Lindbergh le plus grand honneur que la France puisse accorder à un étranger: le titre de Commandeur de la Légion d'honneur. Dans son discours, il rappelle le grand événement de la vie du célèbre aviateur, l'envolée de New York à Paris:

Au printemps de 1927, par un beau soir étoilé, j'étais moi aussi au milieu de cette foule agitée qui scrutait le ciel dans l'attente du premier oiseau humain ayant survolé l'océan⁵.

Les Français, selon l'orateur, ont appris à partir de ce jour mémorable à assembler les syllabes de ce nom qui devait leur devenir familier: Lindbergh. Ce que l'on a surtout admiré chez le grand aviateur, c'est la jeunesse, la simplicité, l'audace au coeur de lion et, par-dessus tout, cet esprit d'effort individuel. Le peuple français qui compte tant d'individualistes ne pouvait qu'applaudir à un exploit qui est avant tout "un coup de génie" individuel, un "bond soudain du milieu d'une foule endormie"⁶ pour s'élever jusque dans les régions éthérées.

5 New York Times, le 19 janvier 1931, p. 13, col. 3.

6 Ibid.

ADIEUX A L'AMERIQUE

159

La visite de Lindbergh en France, continue l'ambassadeur, "fut pour nous un défi et une leçon⁷". Le succès de l'aviateur n'était pas le triomphe de la témérité et d'une audace aveugle, mais plutôt la récompense bien méritée d'une application très grande. Et le représentant de la France voit dans cet exploit un autre pas dans l'amitié franco-américaine: "Lindbergh, dit-il, a trouvé un nouveau chemin entre les deux continents⁸."

Le 6 février 1931, la Société France-Amérique commémore l'anniversaire du premier traité entre la France et les Etats-Unis, le 6 février 1778. Claudel prononce le discours de circonstance. Il commence par louer le rôle joué par Benjamin Franklin dans la préparation de ce traité. Cependant il ne faut oublier l'influence de La Fayette et de Beaumarchais, ces enthousiastes de la cause américaine:

Ils n'avaient pas attendu la signature finale d'un contrat pour offrir librement et leur argent et leur sang à une cause qu'ils regardaient non seulement comme la libération de quelques colonies mais surtout comme la délivrance de l'humanité⁹.

Certes les intérêts matériels n'étaient pas totalement absents de l'esprit des négociateurs de ce premier

7 New York Times, le 19 janvier 1931, p. 13, col. 3.

8 Ibid.

9 New York Times, le 7 février 1931, p. 21, col. 3.

ADIEUX A L'AMERIQUE

160

traité, continue l'orateur, mais c'est surtout en vue d'un idéal commun qu'il a été signé. L'orateur souligne avec joie que l'intervention de l'Amérique dans la guerre, en 1917, provenait aussi de ce même idéal commun.

L'ambassadeur se méfie des spécialistes quand il s'agit de régler des problèmes internationaux. De plus en plus, il faut faire appel à l'opinion publique et le peuple sait ce que signifie la guerre:

Aujourd'hui nous comprenons tous ce que signifie la guerre. Aussi la diplomatie ne doit-elle contenir qu'un article important dans son programme: la paix. De nos jours, la guerre ne veut pas dire seulement des fusils, des croiseurs, de l'argent, des souffrances incalculables pour ceux qui se battent, la guerre apporte encore avec elle la révolution¹⁰.

Claudiel sent-il que la situation est menaçante dans le monde à cause de certaines poussées nationalistes du côté de la Russie et de l'Allemagne? Son dernier voyage à Berlin l'a probablement fait réfléchir et c'est pour cela qu'il semble pessimiste dans son discours. Les peuples, dit-il, doivent rechercher la paix, mais que d'obstacles et de dangers sur la route de la paix! Aussi exhorte-t-il les nations à tourner les yeux vers la ville de Genève où une Commission a été constituée pour aider à la solution des problèmes internationaux.

¹⁰ New York Times, le 7 février 1931, p. 21, col. 3.

ADIEUX A L'AMERIQUE

161

Le 11 avril 1931, la Fédération de l'Alliance française aux Etats-Unis et au Canada tient sa vingt-neuvième assemblée générale. Paul Claudel est encore parmi les orateurs invités. Il félicite les membres de la Fédération des Alliances françaises pour leur intelligente activité qui "maintient et fortifie l'amitié traditionnelle¹¹" entre la France et l'Amérique.

Mais la tâche des membres de l'Alliance est rendue facile par la collaboration intime de tout le peuple américain:

L'un a combattu pendant la guerre sur le front français et des souvenirs personnels l'attachent à notre pays; l'autre s'intéresse à notre patrimoine intellectuel, artistique ou scientifique; celui-ci est le descendant d'un émigré français; celui-là, curieux d'histoire, aime à retrouver les traces de l'oeuvre colonisatrice accomplie par nos compatriotes en Louisiane et au Canada...¹²

Et l'orateur insiste sur l'une des plus grandes causes de l'amitié franco-américaine:

Aucun ne peut enfin oublier la guerre de l'Indépendance et l'aide prêtée par mes compatriotes pas plus que nous ne pouvons oublier comment les armées américaines traversèrent l'océan pour combattre sur notre terre envahie¹³.

¹¹ New York Times, le 12 avril 1931, p. 25, col. 1 et L'Echo de la Fédération de l'Alliance française aux Etats-Unis et au Canada, New York, octobre 1931. Voir Appendice N.

¹² Ibid.

¹³ Ibid.

ADIEUX A L'AMERIQUE

162

La guerre de l'Indépendance américaine et la Grande Guerre: voilà deux faits que l'ambassadeur de France aime à rapprocher. Dans sa pensée, ce sont là des preuves incontestables de l'amitié profonde qui unit les deux peuples.

Récemment à l'occasion de la mort du Maréchal Joffre, l'ambassadeur a reçu des témoignages nombreux et parfois très émouvants qui lui ont permis de constater encore une fois combien vive est cette amitié franco-américaine. Pourquoi cette sympathie des Américains envers le grand Maréchal? N'est-ce pas parce qu'ils ont reconnu en lui les qualités qu'ils ont toujours admirées dans les grands généraux de la guerre de l'Indépendance? Et Claudel fait le portrait moral de Joffre:

Une grande persévérance, le contrôle parfait de soi, une clarté de vues qui ne se laissait pas troubler par les revers ou le désarroi momentanés, la vraie simplicité démocratique pour qui le geste héroïque est inutile à l'accomplissement du devoir...¹⁴

N'est-il pas opportun de rappeler la mémoire de ce grand militaire au moment où l'on se prépare, aux Etats-Unis, à célébrer le deuxième centenaire de la bataille de Yorktown? Sous Joffre, Américains et Français ont combattu côte à côte, en Europe, pour la défense d'un idéal commun. Mais Yorktown rappellera à tous que depuis longtemps déjà

¹⁴ New York Times, le 12 avril 1931, p. 25, col. 1 et L'Echo de la Fédération, New York, octobre 1931.

ADIEUX A L'AMERIQUE

163

les braves des deux pays amis avaient mêlé leur sang et leurs armes pour un même idéal. Les noms de La Fayette et de Rochambeau se joindront à celui de Washington et le nom de la France sera mêlé intimement à celui de l'Indépendance des Etats-Unis.

Mais la collaboration américaine ne se limite pas aux périodes de luttes et de guerres. Bientôt s'ouvrira à Vincennes, en France, une grande Exposition coloniale. Le Gouvernement américain veut participer à cette exposition: il fera reproduire la demeure de Washington, le Mount Vernon, sur les bords du lac de Vincennes. On pourra y admirer des collections venues de Porto-Rico, des Philippines, de Hawaï et de Panama. Il y aura aussi une section historique où seront retracées les étapes d'un chapitre de l'histoire coloniale française.

Tous ceux qui écoutent Paul Claudel exalter l'amitié franco-américaine sont bien d'avis que la France ne pouvait envoyer un meilleur ambassadeur aux Etats-Unis. Avec une grande délicatesse et des formules extrêmement heureuses, il sait toujours mettre en relief tous les faits capables de rapprocher les deux peuples, il sait surtout expliquer la France aux Américains.

Le 27 mars 1931, à l'ambassade de France à Washington, Claudel remet la Croix de Commandeur de la Légion

ADIEUX A L'AMERIQUE

164

d'honneur à un Américain très célèbre, l'amiral Richard E. Byrd. Avec des mots touchants, il félicite l'amiral:

J'ai l'agréable devoir de décorer un homme brave et un chef de braves. L'amiral Byrd a été spécialement choisi par la Providence pour compléter l'oeuvre du Créateur en lui ajoutant cette note de couleur triomphale sans laquelle elle n'aurait pas été parfaite¹⁵.

Cet amiral Byrd que la France décore aujourd'hui n'a-t-il pas lui-même décoré le Pôle nord et le Pôle sud? Les Français ont été profondément émus en apprenant le geste du grand découvreur:

Vous avez ajouté à l'étendard de votre pays, dans votre grand voyage, son compagnon fidèle sur de nombreux champs de bataille, le tricolore français. Dans ce geste courtois, nous avons reconnu l'inspiration d'un soldat et d'un gentilhomme de la Virginie¹⁶.

Mais bientôt les activités diplomatiques de l'ambassadeur de France vont être réduites. Les deux pays sont dans une impasse au sujet des dettes de guerre. En France, on a tendance à lier ensemble la question des dettes de guerre et celle des réparations dues par l'Allemagne. La France compte sur les sommes que lui doit l'Allemagne comme réparations de dommages pour payer ses dettes de guerre aux Etats-Unis. Cependant le gouvernement américain ne l'entend pas ainsi. Déjà en octobre 1928, le président Hoover

¹⁵ New York Times, le 28 mars 1931, p. 3, col. 1. Voir Appendice O.

¹⁶ Ibid.

ADIEUX A L'AMERIQUE

165

avait déclaré: "Il n'y a aucune raison de réduire les paiements que les Alliés doivent effectuer aux Etats-Unis. Je ne vois aucun lien entre la question des dettes et celle des réparations allemandes."

Cette opposition de vues allait être aggravée par le moratoire Hoover du 20 juin 1931. Le chef du gouvernement américain propose que, pendant un an, tous les paiements de gouvernement à gouvernement (c'est-à-dire réparations et dettes interalliées) soient suspendus.

Le but de M. Hoover est de sauver l'Allemagne qui se trouve sur le bord de la faillite. Mais la France apparaît comme la victime de cette combinaison: du 1^{er} juillet 1931 au 1^{er} juillet 1932, elle devait recevoir de l'Allemagne huit cent dix millions de marks, tandis qu'elle n'aurait, pendant la même période, à payer à ses anciens alliés que l'équivalent de quatre cent vingt-trois millions de marks. Ce moratoire Hoover sera toujours considéré par la France comme une erreur et aussi la cause de son refus de payer ses dettes de guerre aux Etats-Unis. L'ambassadeur de France sera au coeur même de cette divergence de vues et il y perdra son ambassade à Washington.

Le 30 juin 1931, une agence française annonce que Paul Claudel serait nommé à Berlin et que le Comte de Chambrun le remplacerait aux Etats-Unis. Il ne s'agit que d'un faux bruit, mais Claudel fait part de ses

appréhensions à Darius Milhaud dans une lettre du 22 juillet datée de Washington:

J'ai vécu des journées assez fiévreuses comme vous pouvez l'imaginer. Nous traversons des jours presque aussi graves que ceux de 1914, au bord d'un précipice peut-être plus profond encore. L'ignorance, l'aveuglement, la légèreté et l'obstination du public français sont quelque chose d'épouvantable. Quant à notre Presse, il est impossible d'imaginer plus de méchanceté, de sottise et de malveillance. C'est un véritable fléau¹⁷.

L'ambassadeur semble condamner totalement l'attitude française: est-il aveuglé parce qu'il subit l'influence de Washington? Avant tout, il voudrait éviter une rupture des relations d'amitié entre les deux pays et il a toujours été d'avis que la France devait faire face à ses obligations.

Le 22 août 1931, Claudel s'embarque pour un court séjour de cinq semaines en France. En arrivant au Havre, il refuse de commenter la nouvelle de sa résignation imminente. Le 22 octobre 1931, l'ambassadeur de France est revenu à son poste pour accueillir M. Pierre Laval qui vient aux Etats-Unis sur l'invitation du président Hoover. Dans son allocution de bienvenue au premier ministre de France en terre américaine, Claudel rappelle encore tout ce qui rapproche les deux pays:

¹⁷ Correspondance Paul Claudel-Darius Milhaud, Cahiers Paul Claudel, n° 3, Paris, Gallimard, 1961, lettre du 22 juillet 1931, p. 186.

ADIEUX A L'AMERIQUE

167

Aujourd'hui la France et l'Amérique, dit-il, prennent conscience encore une fois que le moment est venu de faire face à leurs tâches et à leurs responsabilités respectives et d'étudier ensemble la possibilité d'une entente impérieusement nécessaire en raison de leurs nombreux intérêts communs et aussi absolument logique à cause de la gloire de leurs sacrifices communs¹⁸.

Les deux chefs de gouvernement n'ont pas voulu donner un caractère officiel à cette rencontre qui doit d'abord leur permettre d'examiner les nombreux problèmes qui intéressent leurs pays. Claudel accompagne M. Laval à Washington, mais il n'assiste pas au long tête-à-tête de la Maison Blanche. Evidemment, la question du moratoire Hoover est longuement discutée. Le président américain reconnaît qu'il aurait dû consulter la France avant de proposer ce moratoire, il y a quatre mois. Cependant il s'engage, pour l'avenir, à consulter la France et à chercher un arrangement pouvant convenir aux deux pays pour régler la dette française aux Etats-Unis.

Cette visite ne devait rien régler définitivement, comme l'avaient d'ailleurs indiqué les deux chefs d'Etat. Elle permit de faire un tour d'horizon afin de mieux envisager ensemble les graves problèmes de l'heure.

Quelques mois plus tard, le 29 janvier 1932, Claudel rappelant la visite du premier ministre Laval, se

¹⁸ New York Times, le 23 octobre 1931, p. 1, col. 6.

montre pessimiste sur l'avenir: "il est difficile, dit-il, d'envisager l'avenir avec sérénité non seulement à cause de l'état des affaires mais surtout parce que les gens souffrent¹⁹." Il ajoute qu'après la venue de M. Laval, tous ont eu l'impression qu'en lui, la France avait trouvé un homme de bon sens pour la guider dans une période difficile.

Le 18 mars, Claudel est reçu par la Société française et par les Sociétés franco-américaines de Chicago. Dans son discours, l'ambassadeur rappelle une phrase de Benjamin Franklin: "Si nous ne nous tenons pas les coudes ensemble, nous allons nous pendre séparément²⁰." Cette corde symbolique du génial citoyen de Philadelphie, il la voit se balancer devant les yeux de chacun des chefs des pays d'Europe. D'où vient cette menace? Toujours du même problème: les dettes de guerre et les réparations d'après-guerre. La situation est difficile, ajoute-t-il, mais elle n'est pas désespérée. Et l'ambassadeur de France ne cesse de prêcher la bonne entente:

Au lieu de nous quereller, dit-il, et de nous battre, il vaudrait beaucoup mieux comprendre que nous sommes dans une situation qui demande le

19 New York Times, le 30 janvier 1932, p. 19, col. 7.

20 New York Times, le 19 mars 1932, p. 6, col. 2.

ADIEUX A L'AMÉRIQUE

169

maximum de bon sens, une attitude calme et un esprit de concession mutuelle²¹.

La corde de Franklin doit plutôt servir au salut de chaque peuple et de son voisin "au lieu de servir à s'étrangler soi-même avec le voisin", ajoute l'orateur.

Une autre idée que le diplomate expose à ses auditeurs est celle du désarmement. Mais c'est là, comme il l'explique, une question très difficile et très délicate qui ne peut se régler seulement avec des mesures et des lignes. Avant d'appliquer de pures considérations arithmétiques, il faut considérer que chaque pays d'Europe se trouve dans une situation bien particulière:

La France, par exemple, doit penser à ses colonies; des pays comme la Pologne ou la Tchéco-slovaquie, qui n'ont pas de frontières naturelles, doivent penser à leurs voisins²².

Et Claudel se demande comment certains pays peuvent prêcher le désarmement et en même temps parler à la légère de changer des frontières. Et que dire de tous ces rêves inutiles, de ces vaines attentes soigneusement entretenues qui errent follement à travers le monde? Dans la condition présente, peut-on mettre son entière confiance dans la bonne volonté du voisin?

21 New York Times, le 19 mars 1932, p. 6, col. 2.

22 Ibid.

ADIEUX A L'AMERIQUE

170

Enfin, l'orateur exprime sa propre confiance dans les Etats-Unis d'Europe:

Je pense, dit-il, que l'espoir de mon chef vénéré, M. Briand, de voir un jour les Etats-Unis d'Europe n'est pas loin de sa réalisation. Le Traité de Versailles, cet instrument qui a été tellement critiqué et injustement, a donné naissance et résurrection à de nombreuses nations jeunes et vigoureuses qui n'auront jamais plus l'intention de disparaître²³.

Claudél présente l'exemple de Chicago où de nombreux citoyens de toutes races, de tous pays, de toutes croyances vivent en commune harmonie et bonne volonté. N'est-ce pas ce que l'on désire voir, un jour, en Europe? Une libre Confédération qui prendra comme devise non pas seulement celle de la République américaine, mais aussi celle de cette République née de la Révolution française: Une et indivisible.

Récemment, aux Etats-Unis, des "journalistes bienveillants" ont osé écrire que la France est ennemie du genre humain! Il ne faut pas prendre ces accusations trop au tragique, conseille l'ambassadeur, et surtout il faut se souvenir qu'elles sont loin de représenter l'opinion de la majorité en Amérique.

Claudél essaie d'expliquer la France aux Américains en dépit de la situation qui se détériore de plus en plus.

23 New York Times, le 19 mars 1932, p. 6, col. 2.

ADIEUX A L'AMÉRIQUE

171

Mais il restera fidèle à sa mission et il croit encore, comme il l'affirme partout, à une franche amitié entre la France et l'Amérique.

Le 23 mars 1932, Claudel visite St-Louis, au Missouri. On vient d'accuser la France de s'être rangée du côté du Japon dans le différend sino-japonais. L'ambassadeur affirme énergiquement que son pays, dans son attitude, était en parfait accord avec les autres nations²⁴.

Le 14 août 1932, Paul Claudel devient le doyen du corps diplomatique à Washington. Son rôle consistera à parler au nom de tous les diplomates de la Capitale américaine sur les questions qui concernent tous les membres du corps diplomatique²⁵.

Le 25 août, une rumeur circule à Paris: Claudel serait remplacé à Washington par le ministre des Finances dans le Cabinet français, M. Louis Germain Martin²⁶.

L'Université de l'Etat de New-York, à l'ouverture de son année scolaire, le 20 octobre 1932, confère un doctorat honoraire à l'ambassadeur de France. C'est encore la figure de La Fayette qui est évoquée par le diplomate dans son allocution de remerciement. De plus, il donne un

24 New York Times, le 23 mars 1932, p. 4, col. 3.

25 New York Times, le 14 août 1932, p. 19, col. 7.

26 New York Times, le 26 août 1932, p. 2, col. 5.

ADIEUX A L'AMERIQUE

172

avertissement au monde: les démocraties doivent apprendre à se regarder avec tolérance et amitié, si elles veulent éviter de dangereux conflits²⁷.

Claudé voit bien que la situation mondiale est loin de s'améliorer. Durant les premiers jours de décembre, il sera placé au centre même du grand désaccord qui existe entre la France et les Etats-Unis. Le 2 décembre, l'ambassadeur français remet une note de son gouvernement au Secrétaire d'Etat, M. Stimson: la France demande un délai pour le paiement dû aux Etats-Unis le 15 décembre prochain. Déjà le 11 novembre, la France avait demandé ce délai dans la date de son paiement. Quelle sera maintenant la réponse de Washington? Ou bien elle aggravera ou bien elle améliorera la situation entre les deux pays. Tous les autres pays d'Europe ont aussi imité le geste de la France en demandant un délai dans le paiement de leur dette aux Etats-Unis.

Le 8 décembre 1932, M. Stimson remet la réponse de son gouvernement à M. Claudé: le délai est refusé. On attend, sans faute, le paiement des \$19.261.432 d'intérêts sur la dette totale de \$3.863.650.000 pour le 15 décembre. Le Secrétaire d'Etat ajoute que s'il y a d'autres

²⁷ New York Times, le 21 octobre 1932, p. 8, col. 4.

ADIEUX A L'AMERIQUE

173

dispositions à prendre avec la France, il faudra attendre après le paiement du 15 décembre.

Monsieur Edouard Herriot, chef du Gouvernement de Paris, est favorable au paiement, mais la Commission de finance de la Chambre des députés a décidé de refuser de verser le montant dû le 15 décembre. Le Gouvernement Herriot est renversé le 14 décembre et on charge l'ambassadeur de France à Washington de remettre une note au Secrétaire d'Etat l'avertissant que la France, n'ayant plus de gouvernement, ne peut verser la somme exigée par les Etats-Unis. La note demande aussi la tenue d'une conférence générale pour régler toute l'affaire des dettes de guerre.

La situation est grave. En France, on est sans gouvernement et aux Etats-Unis, M. Hoover a été défait à l'élection du 4 novembre. M. Franklin Delano Roosevelt, le nouveau président, ne doit entrer en fonction que dans quelques mois, comme le stipule la Constitution américaine. Et on constate aussi que l'Angleterre a payé le montant exigé par Washington, le 15 décembre. Pourquoi s'est-elle désolidarisée de la France?

Paul Claudel pensait comme son chef, M. Herriot: il était en faveur du paiement des intérêts de la dette. En France, on n'était pas du tout de cet avis surtout à cause du moratoire Hoover. En effet, de plus en plus on se rendait compte que l'Amérique avait favorisé l'Allemagne dans

toute cette affaire. Aussi avait-on décidé de ne pas payer. Mais Claudel était un diplomate qui avait étudié longuement cette question et il savait que dans la dette française figurait, à côté des sommes fournies pour la reconstruction, une somme de 400 millions de dollars représentant des marchandises achetées après discussion du prix aux Etats-Unis, et en grande partie revendues par le gouvernement français. L'ambassadeur souhaitait un geste d'égards et de bonne volonté de la part de son gouvernement et il pressentait que c'était là le dernier paiement de la France aux Etats-Unis.

Paul Claudel avait présenté son opinion à Paris: on l'avait absolument refusée. Allait-on maintenant le maintenir à son poste? C'était peu probable.

De plus, aux Etats-Unis, Washington avait toujours eu pleine confiance en cet ambassadeur de la compréhension et de l'amitié. Pourtant il n'avait pas réussi à convaincre son gouvernement de faire honneur à la parole donnée et de payer ses dettes. Il avait donc échoué à Washington.

Aussi Claudel n'a-t-il pas été surpris de lire dans le New York Times du 23 décembre 1932 que l'on parlait de plus en plus de son changement. Des influences puissantes dans le Parlement de Paris demandaient au Cabinet de désigner pour le poste de Washington un homme jeune, connaissant bien l'anglais et bien au courant des conditions

changeantes de la République américaine. Certes, précise l'article du journal, "M. Claudel est apprécié pour ce qu'il a fait²⁸", mais le temps est venu d'envoyer un nouveau diplomate pour collaborer avec la nouvelle administration démocrate.

Ce ne sont pas les candidats qui font défaut en France. Déjà on mentionne les noms du Comte de Chambrun, présentement ambassadeur en Turquie, et de M. André Siegfried, membre de l'Institut et auteur d'un volume intitulé Les Etats-Unis d'aujourd'hui.

Le 7 janvier 1933, à Washington, Paul Claudel assiste aux funérailles de l'ancien président Coolidge. Sa présence est considérée comme une marque d'estime pour celui qui l'avait reçu au début de son ambassade et aussi comme une preuve des bonnes dispositions de la France envers les Etats-Unis. Ce geste délicat de l'ambassadeur est grandement apprécié dans tous les milieux américains.

La Société France-Amérique et divers organismes amis de la France à New-York veulent commémorer le cent cinquante-cinquième anniversaire de la signature du premier traité d'alliance et de commerce entre les deux pays. C'est le 6 février 1933 qui a été choisi pour cette commémoration et l'on a encore invité l'ambassadeur de France à

28 New York Times, le 23 décembre 1932, p. 1, col. 7.

ADIEUX A L'AMERIQUE

176

prononcer le discours de circonstance. Il commence par rappeler le courage de trois de ses compatriotes qui n'ont rien négligé pour maintenir et développer les relations d'amitié entre son pays et l'Amérique: le Maréchal Joffre, Jules Jusserand et Aristide Briand. Ce dernier, dit-il, a sacrifié sa vie pour la cause de la paix dans le monde.

Allait-il dans son discours aborder encore le sujet des dettes de guerre? Il veut quand même souligner qu'en renonçant aux réparations de guerre, sur le conseil des Etats-Unis, la France a grandement favorisé les capitalistes américains. Si l'on revient toujours sur la question des dettes de guerre, pourquoi oublie-t-on si facilement le geste de la France envers l'Allemagne dans la question des réparations? Et l'orateur de continuer:

Avec un bilan de 1.500.000 hommes tués et le double de ce nombre blessés, la France a pris sur ses propres épaules le poids de la réparation ainsi que de la restauration de ses provinces les plus riches rendues désertes par une destruction souvent indisciplinée et inutile²⁹.

Pourtant le président Wilson avait bien précisé que la France avait un droit strict aux réparations de guerre. Mais la France a voulu encore une fois être généreuse. C'est ce qu'on oublie trop en Amérique où les nombreux porteurs d'obligations allemandes ont tiré de grands avantages financiers à la suite du geste de la France.

29 New York Times, le 7 février 1933, p. 12, col.3.

Mais Claudel ne perd pas confiance. Il exhorte ses auditeurs à envisager les choses le plus philosophiquement possible: les orages vont s'éloigner et le roc de l'amitié franco-américaine va demeurer toujours.

Il faut signaler ici que beaucoup d'amis de la France aux Etats-Unis approuvaient son refus de verser l'intérêt des dettes de guerre. Ils savaient bien que si la France avait payé sa dette aux Etats-Unis sans rien recevoir des réparations allemandes, elle n'aurait jamais pu travailler à sa reconstruction. Ces Américains qui avaient un culte pour La Fayette et qui avaient voulu être aux côtés de la France durant la dernière guerre n'étaient certes pas disposés à l'abandonner à l'heure de l'épreuve. Ils rappelaient le discours éloquent du général Pershing, commandant des troupes américaines durant la Grande Guerre, sur la tombe de La Fayette: "La Fayette, nous voici!" avait-il dit. Et maintenant les Américains voulaient se rendre à nouveau sur la tombe du grand général français pour lui tenir un tout autre langage: "La Fayette, nous sommes encore ici, mais cette fois ce que nous voulons, c'est de l'argent." Ils trouvaient que les exigences des Etats-Unis étaient trop pressantes et qu'une conférence devait prendre de nouvelles dispositions concernant les dettes de guerre.

ADIEUX A L'AMERIQUE

178

Heureusement, le président Hoover a remis toute la question des dettes à son successeur, M. Roosevelt. Celui-ci, avant même d'entrer en fonction, a reçu l'ambassadeur Claudel à New-York, le 23 février 1933. Depuis le refus de payer de décembre, la France avait été soumise à une sorte d'exclusion diplomatique.

L'ambassadeur indique bien clairement que la Chambre française n'a pas refusé de payer: le 13 décembre, l'or était tout prêt à être expédié en Amérique pour le paiement. Les députés ont remis le paiement à plus tard en réponse au refus de Washington d'accorder un délai en attendant la discussion de toute la question des dettes de guerre.

M. Roosevelt manifeste beaucoup de sympathie à l'ambassadeur de France. Il lui confirme sa volonté de mettre la France sur le même pied que les pays qui ont fait le versement exigé par son pays et surtout il tient absolument à se réconcilier avec l'opinion française. Il comprend que la France n'a fait que remettre à plus tard la rencontre de ses obligations et il est en faveur d'une rencontre pour étudier à nouveau les montants dûs par la France aux Etats-Unis.

Le 27 février 1933, Paul Claudel annonce lui-même qu'il sera bientôt remplacé dans son poste aux Etats-Unis. Il donne même le nom de son successeur: André Lefebvre de

ADIEUX A L'AMERIQUE

179

la Boulaye, assistant directeur des Affaires politiques au Ministère des Affaires étrangères³⁰.

Le 10 avril, Claudel fait son discours d'adieu aux Américains et le lendemain, M. de la Boulaye arrive dans la capitale américaine. Ce dernier avait été en mission à Washington de 1912 à 1918 et de nouveau en 1923-1924; il avait rencontré M. Roosevelt, le nouveau président, et les deux hommes avaient toujours conservé beaucoup d'estime l'un pour l'autre.

Le 18 avril 1933, après un séjour de six années comme ambassadeur de France aux Etats-Unis, Paul Claudel s'embarque à New-York pour aller rejoindre son nouveau poste d'ambassadeur à Bruxelles, en Belgique.

Durant cette troisième partie de son ambassade à Washington, Paul Claudel a continué à écrire des morceaux courts qui seront publiés plus tard dans des recueils, mais il n'a composé aucune oeuvre importante. Pourtant en tant qu'écrivain, il est de plus en plus connu dans les milieux américains.

On sait maintenant tout l'intérêt qu'a suscité Le Livre de Christophe Colomb. Les lecteurs du New York Times ont pu suivre toutes les représentations de cette pièce à Berlin et les critiques nombreuses qui en ont été faites.

³⁰ New York Times, le 28 février 1933, p. 7, col.6.

Mais il faut encore relever quelques échos dans le grand journal new yorkais concernant la vie littéraire du grand écrivain.

Dans le New York Times du 26 janvier 1930, un article paraît sur Le Soulier de Satin. Ce drame est comparé au Faust de Goethe, à La Divine Comédie de Dante et aux oeuvres de Lope de Vega et de Calderon. Voici comment on décrit l'action de cette pièce:

C'est une action espagnole en quatre journées qui se déroule en Espagne à la fin du 16^e siècle ou au début du 17^e. Doña Prouhèze, une jolie femme, est sur le point d'accompagner son vieux mari en Afrique où il doit gouverner les possessions du roi d'Espagne. Mais elle aime Rodrigue et lui, de son côté, la désire si passionnément que rien d'autre n'existe pour lui. Doña Prouhèze, sentant que si elle n'est pas aidée, elle va se lancer dans les bras de son amoureux, dépose son soulier de satin dans les mains d'une statue de la Vierge. Maintenant si elle tente de s'abandonner au mal, elle va clocher³¹.

L'auteur, continue l'article, nous fait suivre Prouhèze et Rodrigue sur l'Océan, en Amérique, en Espagne, au Japon et en Afrique. Ils approchent de la mort sans céder à leur amour. La fin de Rodrigue, esclave et héros tout à la fois, est d'une beauté qui rappelle celle des mendiants de Vélasquez.

Comment juger cette pièce? L'article du journal signale un livre remarquable, Une préface à la Morale, dans

31 New York Times, le 26 janvier 1930.

lequel l'auteur affirme que pour beaucoup de gens le monde dans lequel Dieu et les hommes sont les acteurs, n'est plus un drame intelligible. Claudel, lui, dans son Soulier de Satin, explique ce drame: les hommes sont des symboles avec lesquels Dieu écrit une histoire qui dépasse notre entendement. Et l'article se termine par le jugement suivant:

On peut ne pas partager la foi de M. Paul Claudel mais il est difficile de ne pas être touché par la force de son oeuvre, son atmosphère tragique et sa profonde humanité³².

En octobre 1931, le Père John O'Connor donnait une traduction du Soulier de Satin sous le titre suivant: The Satin Slipper - or the worst is not the surest³³. Claudel écrivit une introduction pour "les lecteurs de la traduction anglaise". Après avoir assez mystérieusement annoncé l'action du drame, le poète dit aux lecteurs:

Et c'est pourquoi j'ai brossé cette toile où il y a toutes sortes de choses.

Mais cet espèce de point vital autour de quoi tout se compose,

Tâchez de l'attraper vous mêmes, chers lecteurs, tant pis s'il fuit entre vos doigts comme une puce!

L'auteur qui a lâché ce grain vivant de sel noir sourit et se réjouit de son astuce³⁴.

32 New York Times, le 26 janvier 1930.

33 Paul Claudel, The Satin Slipper - or The worst is not the surest, translated by the Rev. Father John O'Connor, with the collaboration of the author, New Haven, Yale University Press, 1931, 310 p.

34 Voir Appendice P pour le texte français de cette introduction.

C'était sa façon originale de présenter cet immense drame que l'auteur avait peut-être composé avec astuce mais qui contenait l'explication de toute sa vie.

A l'occasion de cette traduction, le Service de Presse de l'Université Yale énumère les oeuvres de Claudel qui ont été traduites en anglais et publiées aux Etats-Unis: Le Livre de Christophe Colomb, Connaissance de l'Est, La Ville, L'Annonce faite à Marie et L'otage³⁵. Les Américains pouvaient donc, en 1932, aborder dans leur langue les grandes oeuvres de Claudel.

Il faut aussi signaler ici la collaboration du peintre Jean Charlot pour l'édition du Christophe Colomb sortie des Presses de l'Université Yale. Paul Claudel avait rencontré ce jeune artiste aux Etats-Unis. Il s'était tout de suite intéressé à lui. Charlot travaillait depuis près de huit ans au Mexique, dans les fouilles archéologiques. L'auteur du Soulier de Satin avait un goût prononcé pour les livres illustrés, les petits tirages "pour les amis" et déjà en 1929, ses relations étaient tendues avec la Nouvelle Revue Française où il avait l'habitude de publier. A cette époque, il avait écrit à Darius Milhaud:

³⁵ New York Times, le 29 janvier 1932, p. 15, col. 3.

Je suis tellement dégoûté de la N.R.F. qui est devenue une Maison carrément pornographique que je me demande si je ne vais pas réaliser dorénavant mes oeuvres pour échapper au contrat, sous forme allemande ou anglaise³⁶.

Claudé exagère dans son jugement sur les tendances de la Nouvelle Revue Française et il retournera à cette maison d'édition, puisqu'en 1933, il lui confiera un Christophe Colomb illustré par Jean Charlot. Ce dernier avait déjà fait les illustrations pour l'édition anglaise publiée par l'Université Yale, en 1930.

En juin 1931, Paul Claudel compose la préface du catalogue pour l'exposition Jean Charlot, à New-York. Il indique ce qui l'intéresse dans les tableaux de ce peintre:

Jean Charlot, écrit-il, est un constructeur, un compositeur..., chez lui la sensation de la masse et du poids autour d'un invisible fil à plomb n'est jamais absente, et c'est ici l'ensemble avec une nécessité irrésistible qui attire et dispose les parties...³⁷

L'auteur de Christophe Colomb est vivement intéressé par la manière de cet artiste dont la peinture "sent bon le plâtre frais". Il est comme fasciné par ces lignes qui se dégagent des tableaux de Charlot:

De même que le corps humain isolé est un édifice qui s'appuie solidement sur ses fondations,

³⁶ Correspondance Paul Claudel-Darius Milhaud, Cahiers Paul Claudel, n° 3, lettre du 27 mars 1929, p. 112.

³⁷ Paul Claudel, Accompagnements, Paris, Gallimard, 1929, p. 229.

qu'il s'agisse du V de l'aine ou de la double masse du trochanter, de même tout objet dans la nature est un système de courbes, de droites, de surfaces, de poids et de couleurs, qui envoie de tous côtés ses amorces et ses invitations pour la réalisation d'une unité indestructible dont les éléments sont puisés d'un bout à l'autre de la nature dans le royaume des trois dimensions³⁸.

En examinant ces tableaux, Claudel trouve leur meilleure explication dans la nature même et c'est pour cela qu'il les aime. Il donne son interprétation toute personnelle de cet art qui l'intéresse et il exprime le fond de sa pensée sur la peinture:

J'exprimerai toute ma pensée en disant que la peinture, c'est la beauté qui arrête le temps et qui d'une mélodie fait pour nous un spectacle. Ainsi dans le tableau du Titien, Vénus assise qui saisit à bras le corps le chasseur Adonis en pleine course et l'empêche d'aller plus loin³⁹.

Claudel continuera à demander la collaboration de Jean Charlot et il restera toujours intéressé par les oeuvres de ce peintre.

L'ambassadeur de France est de plus en plus connu par ses oeuvres et dans ses discours il révèle toujours plus clairement sa personnalité.

Le 24 avril 1931, il est invité à Philadelphie par l'Alliance Catholique des Femmes Américaines. Dans son discours intitulé Sainte Jeanne d'Art et Sainte Thérèse de

38 Paul Claudel, Accompagnements, p. 229.

39 Ibid.

Lisieux, il commence par souligner le rôle de l'Eglise catholique de France dans la naissance des Etats-Unis:

Il n'est pas nécessaire, dit-il, de vous rappeler qu'une bonne part de ce continent septentrional a été découverte par des missionnaires français, le Père Marquette entre autres⁴⁰.

Puis l'orateur rappelle les noms de ceux qui ont contribué à la formation de la vie ecclésiastique et spirituelle en Amérique: M^{gr} de Chevreuse, M^{gr} de Forbin-Janson, et auparavant M^{gr} de Montmorency-Laval. Les premiers martyrs et saints du Nouveau Monde furent des Français: les Pères Jogues, Brébeuf et leurs compagnons. Et à Boston comme à Baltimore, ce sont des Sulpiciens français qui furent les premiers à donner l'éducation ecclésiastique aux futurs prêtres de l'Amérique. Il faudrait encore énumérer les couvents, les écoles des deux sexes, les congrégations, "les pieuses semences de toute sorte dans la bonne terre catholique, qui sont le fruit des efforts en ce pays des pionniers religieux français⁴¹".

Claudiel voit dans ce rôle joué par la France en Amérique une explication de cette amitié qui unit les deux pays:

40 Paul Claudel, Sainte Jeanne d'Arc et Sainte Thérèse de Lisieux, Discours aux Dames Catholiques de Philadelphie, traduit de l'anglais par Anne-Marie Petit, dans La Vie intellectuelle, t. XII, n^{os} 2-3, 10 septembre 1931, p. 289. Voir Appendice Q.

41 Ibid., p. 290.

ADIEUX A L'AMERIQUE

186

Entre les catholiques de nos deux nations, il ne s'agit pas de deux brèves crises d'amitié, l'une à la fin du XVIII^e siècle et l'autre au début du XX^e. Il s'agit d'une tradition ininterrompue de trois siècles, d'un échange continu, non pas de ce sentiment froid et vague qu'on exprime par le mot de sympathie, mais de vivante, active et brûlante charité⁴².

Le représentant officiel de la France rencontre, comme il l'affirme, les représentants de ce qu'il y a de meilleur dans la féminité catholique américaine! De quoi va-t-il leur parler? De leurs parents communs parmi lesquels il n'est pas difficile de trouver des maîtres et des guides:

Et comme je suis aujourd'hui parmi des femmes, je vais choisir, parmi ces figures familières, les deux qui me paraissent plus particulièrement qualifiées pour représenter ce double esprit si nécessaire à une démocratie, c'est-à-dire à une communauté d'hommes libres: l'esprit d'indépendance (que nous pouvons appeler aussi l'esprit de spontanéité) et l'esprit d'amour et d'obéissance passionnée. Une de ces figures est sainte Jeanne d'Arc, et l'autre est cette petite religieuse catholique... Sainte Thérèse de Lisieux⁴³.

Comment Claudel va-t-il réussir à intéresser ces femmes américaines à deux Saintes françaises pour lesquelles il a une grande admiration? Il décrit l'état du royaume de France lorsque Jeanne d'Arc, sous l'inspiration

⁴² Paul Claudel, Sainte Jeanne d'Arc et Sainte Thérèse de Lisieux, dans La Vie intellectuelle, t. XII, nos 2-3, 10 septembre 1931, p. 291.

⁴³ Ibid.

ADIEUX A L'AMERIQUE

187

divine, se rendit à Chinon pour saluer son roi, à Orléans pour délivrer la ville et à Rouen pour recevoir la couronne du martyr parmi les flammes du sacrifice. Et Jeanne d'Arc a continué à agir dans le monde:

En ces derniers temps elle a été en Amérique avec Washington et Lincoln. Partout où il y a quelque chose de mal, où il y a une injustice subie par une nation ou par une classe d'hommes, partout où le peuple souffre sous le joug de l'ignorance, du préjugé ou de la brutalité, là Jeanne d'Arc va⁴⁴!

Pour Claudel, la figure de la jeune bergère française qui a libéré la France de ses ennemis apparaît comme une messagère de la Providence veillant sur les opprimés et voulant toujours rétablir la justice dans le monde.

Cependant, précise l'orateur, chaque jeune fille ne doit pas se figurer avoir en elle l'étoffe d'une Sainte Jeanne d'Arc. Il y a un équilibre à établir entre les vertus chrétiennes comme entre les dispositions naturelles. L'Eglise de France est très riche en modèles de sainteté et si elle présente sainte Jeanne d'Arc, elle n'oublie pas de proposer aussi sainte Thérèse de Lisieux, même si ces deux saintes, pour un observateur superficiel, semblent bien différentes:

La première passe sa courte vie à combattre à cheval sur les champs de bataille. L'autre passe sa vie, presque aussi courte, entre les murs d'un

44 Paul Claudel, Sainte Jeanne d'Arc et Sainte Thérèse de Lisieux, dans La Vie intellectuelle, t. XII, nos 2-3, 10 septembre 1931, p. 292-293.

couvent d'où elle ne sort jamais, même pour une heure. L'une a tout un pays à sauver, un roi à couronner, et trouve une mort glorieuse sur un trône de flammes. L'autre passe sa vie extérieure à écrire des vers innocents, à peindre des peintures enfantines, et meurt sur sa couche monastique consumée par un feu intérieur⁴⁵.

Quelles destinées plus différentes? Pourtant, poursuit Claudel, ces deux jeunes filles françaises sont révérees par l'Amérique catholique parce que toutes deux se présentent comme les modèles de l'amour de Dieu et de l'humanité.

Même si cela peut paraître paradoxal, l'orateur affirme que sainte Thérèse de Lisieux est mieux adaptée à l'Amérique d'aujourd'hui. Pourquoi donc? C'est qu'au pays de la Déclaration de l'Indépendance, il faut un modèle pour équilibrer les tendances de chacun... et toute la vie de sainte Thérèse fut une déclaration de dépendance. Et c'est presque un sermon que fait Claudel à ces femmes américaines en leur décrivant la vie intérieure de la petite Sainte de Lisieux:

A l'âge où la vie ouvre des horizons infinis devant un jeune être, Thérèse convoite les quatre murs d'une cellule comme d'autres convoitent la liberté; elle convoite la pauvreté comme d'autres convoitent la richesse; elle convoite l'obéissance totale à une règle et à la volonté d'un Supérieur comme d'autres ont soif de ces choses dont on fait

⁴⁵ Paul Claudel, Sainte Jeanne d'Arc et Sainte Thérèse de Lisieux, dans La Vie intellectuelle, t. XII, nos 2-3, 10 septembre 1931, p. 294.

l'éloge aujourd'hui en les désignant par les beaux noms d'autonomie et de self-control⁴⁶.

Quelle a été la réaction des auditrices américaines devant ces paroles de l'ambassadeur de France? Si elles avaient déjà lu que ce diplomate était un mystique, elles pouvaient le constater clairement en l'entendant leur décrire la vie de cette petite Sainte comme une leçon de renoncement et de persévérance. Plusieurs cependant qui ignoraient tout de cet homme ont certainement été surprises de l'entendre présenter sainte Jeanne d'Arc et sainte Thérèse de Lisieux comme des modèles à imiter pour des femmes du monde qui ont souvent bien d'autres préoccupations que celle de méditer la vie des Saints!

Claudé est un mystique: c'est ainsi qu'on l'avait présenté dès son arrivée à Washington. Mais il ne faut pas oublier que c'est aussi un converti. Les articles de journaux et de revues ont souvent raconté la conversion du grand écrivain qui, lui-même, a plusieurs fois décrit devant des auditoires américains les principaux événements qui l'ont conduit à accepter pleinement la vie catholique. Un nom qui revient souvent dans le récit de la conversion de Claudé est celui d'Ernest Renan. Chaque fois que

46 Paul Claudé, Sainte Jeanne d'Arc et Sainte Thérèse de Lisieux, dans La Vie intellectuelle, t. XII, n^{os} 2-3, 10 septembre 1931, p. 295.

ADIEUX A L'AMERIQUE

190

l'écrivain rappelle l'influence néfaste de l'auteur de La Vie de Jésus sur sa jeunesse, on sent qu'il en a gardé un très mauvais souvenir. N'avait-il pas écrit des choses très dures déjà dans la troisième grande Ode qui datait de 1907:

Ne me perdez point avec les Voltaire, et les
Renan, et les Michelet, et les Hugo, et tous les
autres infâmes!

Leur âme est avec les chiens morts, leurs li-
vres sont joints au fumier.

Ils sont morts, et leur nom même après leur
mort est un poison et une pourriture⁴⁷.

Souvent dans son oeuvre, Claudel évoquera le nom de Renan et toujours ses jugements seront très sévères. A la fin de son séjour à Washington, l'écrivain eut encore à se prononcer sur Renan, mais dans des circonstances assez délicates. Henriette Psichari voulait publier les lettres de son frère Ernest sous le titre: Lettres du Centurion. C'est la fille même d'Ernest Renan, Noémi, mère d'Ernest et d'Henriette Psichari, qui avait trouvé ce titre. Elle avait même suggéré à sa fille de demander une préface à Paul Claudel. Une lettre fut envoyée à l'ambassadeur. Ce dernier répondit de Washington à Henriette Psichari, le 7 juillet 1932. Tout en déclarant son admiration pour Ernest Psichari, il n'hésite pas à répéter ce qu'il pense du grand-père:

47 Paul Claudel, Oeuvre poétique, Cinq grandes Odes, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1957, p. 261.

ADIEUX A L'AMERIQUE

191

Les livres d'Ernest Renan ont eu sur ma jeunesse, sur ma famille, sur tous ceux qui m'entouraient une influence déprimante et presque mortelle. Ils m'ont jeté dans un abîme de doute et de désespoir, à l'époque où n'ayant pas en moi-même les ressources morales et scientifiques nécessaires pour réagir, j'acceptais, comme l'ont fait tant de pauvres enfants, les affirmations et les insinuations de ce mauvais maître⁴⁸.

Il avoue bien clairement qu'il a gardé une aversion, une rancune profonde et passionnée contre Renan qui a trouvé dans ses livres mainte occasion de s'exprimer ouvertement. Pourquoi ce ressentiment qui semble bien loin de l'esprit chrétien? Claudel l'explique à sa façon:

Dans ce ressentiment, il y avait à la fois un côté humain qui ne me fait pas beaucoup d'honneur, mais aussi un sentiment d'indignation honnête et le désir de venir au secours de tant de malheureux pervertis comme moi par un homme qui a fait un si triste usage de son talent, de ses connaissances et de son prestige⁴⁹.

Et pour la première fois peut-être, Claudel a une parole d'espérance pour Renan:

J'espère d'ailleurs que la foi rayonnante et le sacrifice sublime de son petit-fils auront servi devant l'éternelle justice à obtenir pitié pour l'âme obérée du grand-père⁵⁰.

Claudel est honnête et sincère et il demande à sa correspondante s'il est bien l'homme indiqué pour présenter

48 Henriette Psichari, Des jours et des hommes (1890-1961), Paris, Bernard Grasset, 1962, p. 142-143.

49 Ibid., p. 143.

50 Ibid.

ADIEUX A L'AMERIQUE

192

au public le petit-fils d'Ernest Renan. Evidemment il précise qu'il ne rappellera pas les blessures dont le temps n'a pas encore réussi à effacer la douloureuse cicatrice chez lui, mais il a voulu être complètement sincère et il s'excuse même si sa lettre a pu faire de la peine à la petite-fille de Renan.

Voilà bien Claudel: tout entier quand il s'agit de juger celui qui a failli lui faire perdre son âme et sa vie et en même temps profondément sincère à l'égard de la soeur d'Ernest Psichari.

La préface a été écrite pendant deux nuits, a affirmé Claudel en la remettant à Henriette Psichari, le 26 septembre 1932. L'écrivain avait tenu parole: aucune allusion à Renan, mais un long poème contenant un dialogue entre Ernest Psichari et Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Aux Etats-Unis, l'ambassadeur de France s'était souvent adressé à des auditoires composés de professeurs et d'étudiants. Il avait même exprimé plusieurs fois ses idées personnelles sur l'éducation et sur la culture. Voici qu'en 1932, le P. Charmot, jésuite, s'adresse à lui à l'occasion d'une enquête sur les humanités classiques pour la revue française L'enseignement chrétien.

Claudel dira franchement et brutalement ce qu'il pense de cette éducation mise en honneur par les Pères Jésuites, qui consiste à faire traduire du grec et du latin

et à faire apprendre des textes exemplaires aux élèves. Si cette méthode est soutenable à un point de vue technique, que vaut-elle au point de vue chrétien? L'écrivain catholique donne sa réponse:

Dès que la première communion est finie, les jeunes intelligences et les jeunes coeurs sont condamnés à habiter exclusivement un monde païen et anti-chrétien. On leur fait lire exclusivement les auteurs grecs et latins, remplis des abominations les plus affreuses qu'il est impossible d'exclure, l'histoire qui n'est qu'un long scandale, les tragédies et poésies qui ne sont que la glorification des passions de la chair... du lucre, de l'ambition déchaînée...⁵¹

Claudiel, lui aussi, a été soumis à cette éducation, mais il a rejeté avec horreur, dit-il, avec dégoût, avec fureur, cette nourriture qui l'empoisonnait. On lui a demandé son avis: l'écrivain le donne en toute franchise et il indique comment il conçoit l'éducation chrétienne:

Pourquoi n'y aurait-il pas une éducation où Dieu serait le premier, qui aurait pour but principal de classe en classe d'en développer la connaissance et l'amour, en s'appuyant d'ailleurs sur la philosophie, sur la science, sur l'art, et dans une mesure raisonnable sur les littératures profanes⁵²?

Ce que l'écrivain chrétien désire avant tout, c'est une éducation qui serait le développement du catéchisme et qui aurait pour but principal de former des chrétiens.

⁵¹ Séraphin Marion, De "L'humanisme chrétien et le Canada français d'aujourd'hui", dans La Revue de l'Université d'Ottawa, 18^e année, 1948, p. 427.

⁵² Ibid.

ADIEUX A L'AMERIQUE

194

Qu'ont dit les Jésuites de la critique de Claudel? Ils ont publié sa lettre dans L'Enseignement chrétien, mais ils ont continué à enseigner, traditionnellement, le grec et le latin! Ceux qui ont pu lire la réponse de l'écrivain à cette époque ont reconnu le catholique "à globules rouges", qui n'hésite pas à dire franchement le fond de sa pensée.

Le 10 juin 1931, l'Université catholique de Washington confère le titre de Docteur en droit à l'ambassadeur de France. C'est surtout l'écrivain que l'on veut honorer, comme le déclare le Chancelier de l'Université, l'Archevêque Michael J. Curley, de Baltimore:

Par son exemple et ses écrits, il a rendu les plus grands services à la religion, à la morale et à la compréhension du vrai sens de la vie humaine⁵³.

Le 11 janvier 1933, Claudel préside à l'ouverture d'un Musée français à New-York et le 7 février suivant, il est invité pour "La Journée française" de l'Exposition d'art international, au centre Rockefeller. Dans son discours, l'ambassadeur de France commence par rendre hommage à John D. Rockefeller, le grand philanthrope américain qui a consacré des millions pour le développement et la conservation des oeuvres artistiques à travers le monde. L'orateur souligne d'une façon particulière les généreuses

⁵³ New York Times, le 11 juin 1931, p. 23, col. 4.

contributions de M. Rockefeller pour la restauration de deux monuments très chers au coeur de tous les Français: la cathédrale de Reims et le château de Versailles.

Puis Claudel donne ses impressions sur les tableaux qui représentent l'art français moderne:

Le principal mérite de l'art français, dit-il, qui attire à Paris un si grand nombre d'étudiants de tous les pays c'est qu'il ne possède pas seulement une qualité esthétique; il se distingue, en effet, par une qualité didactique⁵⁴.

Mais d'où vient cette leçon qui se dégage de la peinture française? C'est que les peintres français enseignent l'art d'interroger la Nature. C'est un art délicat, car la Nature est timide et elle ne répond que si on lui pose la bonne question. L'art français "a toujours été très heureux dans sa manière d'interroger la Nature et il en a reçu les réponses les meilleures, les plus subtiles, les plus vraies⁵⁵".

Et le Claudel qui s'était toujours intéressé à la peinture précise sa pensée: cet art d'interroger la Nature, on l'appelle l'analyse "qui trouve son expression dans le monde de la couleur et de la ligne aussi bien que dans le domaine des sciences⁵⁶".

54 New York Times, le 8 février 1933, p. 21, col. 5.

55 Ibid.

56 Ibid.

ADIEUX A L'AMERIQUE

196

Durant les six années de son séjour aux Etats-Unis, la presse américaine a suivi fidèlement les activités de l'ambassadeur de la France à Washington. A son départ, de nombreux articles d'adieux ont été écrits dans les revues et les journaux d'Amérique.

Le Commonweal, une revue de New-York, consacrée à la littérature, aux arts et aux affaires publiques, rend hommage au grand écrivain, dans sa livraison du 26 avril 1933. L'auteur de l'article exprime ses regrets à l'annonce du départ de Claudel:

Nous regrettons que le moment soit venu pour Paul Claudel de quitter l'Amérique qu'il a appris à bien connaître et qui, en retour, le considère comme un hôte d'un choix inaccoutumé⁵⁷.

Mais en raison des difficultés qui ont été nombreuses durant ces dernières années, l'ambassadeur est peut-être heureux d'être appelé à Bruxelles où le poste d'ambassadeur sera certainement plus paisible.

L'article souligne que l'ambassadeur est un très grand poète et que toute la littérature catholique a pu bénéficier de ses initiatives, de son esprit et de son exemple. Il regrette qu'aucun de ses drames n'ait été présenté aux Etats-Unis durant le séjour de l'écrivain.

⁵⁷ The Commonweal, New York, vol. XVII, n° 26, le 26 avril 1933.

ADIEUX A L'AMERIQUE

197

Le New York Times du 12 avril 1933 relate la réunion d'adieux qui a été offerte, la veille, à l'ambassadeur de France au Musée de l'Art français à New-York. C'est Monsieur William D. Guthrie, président de la Société France-Amérique, qui exprime les vœux des deux cents personnes qui ont voulu saluer Paul Claudel avant son départ.

Il rend hommage à Monsieur Claudel qu'il présente comme diplomate et auteur, homme d'Etat et poète. Puis il fait la lecture d'une lettre de l'ancien secrétaire d'Etat, Monsieur Stimson, qui a voulu lui aussi participer à cette réception d'adieux. Monsieur Stimson décrit le diplomate français en des termes très élogieux:

Durant son séjour à Washington, Monsieur Claudel a donné à tous l'exemple d'un diplomate modèle: en plus de se consacrer avec loyauté aux occupations de sa mission durant une période importante dans les relations entre nos deux pays, il a apporté à l'accomplissement de sa tâche toute la sagesse acquise au cours d'une carrière diplomatique longue et variée ainsi que des qualités éminentes dans la vie intellectuelle et littéraire⁵⁸.

Monsieur Guthrie, après la lecture de la lettre, ajoute ses sentiments personnels. Il affirme que l'ambassadeur aurait été une figure littéraire éminente, s'il n'avait pas consacré toute sa vie à la diplomatie:

Nous sommes émerveillés, dit-il, devant la variété et le nombre des oeuvres de M. Claudel. Aussi est-ce avec un certain regret que nous

58 New York Times, le 12 avril 1933, p. 3, col. 4.

ADIEUX A L'AMERIQUE

198

déplorons l'influence de tâches diplomatiques toujours plus lourdes sur le talent et le génie de l'écrivain... Une étude de ses oeuvres prouve bien que M. Claudel a été un vrai grand poète et un génie littéraire⁵⁹.

M. Guthrie avait-il bien saisi la véritable raison d'un arrêt dans la production littéraire de Claudel? Evidemment les activités diplomatiques, les voyages fréquents et les soucis inhérents à sa charge avaient captivé le diplomate durant ces dernières années. Mais il y avait une autre cause: cette nouvelle orientation de l'écrivain vers l'étude de la Bible. Il faut relever dans sa correspondance quelques affirmations qui nous font comprendre les dispositions du poète à cette époque. A Gabriel Frizeau, il écrit le 10 avril 1931:

J'ai terminé la partie profane de mon existence et maintenant je ne veux plus m'occuper jusqu'à ma mort que d'oeuvres religieuses. Je suis en train de terminer un énorme bouquin sur l'Apocalypse, qui rendra, je l'espère, le goût des études symboliques sur l'Ecriture Sainte⁶⁰.

Et le 15 septembre 1932, toujours au même correspondant, il écrit:

Mes dernières années seront entièrement consacrées à l'élucidation de la Parole de Dieu qu'est la Bible, et à la remise en honneur de ce document inestimable, compris avant tout, comme le

59 New York Times, le 12 avril 1933, p. 3, col. 4.

60 Paul Claudel, Francis Jammes, Gabriel Frizeau, Correspondance (1897-1938), Paris, Gallimard, 1952, lettre à G. Frizeau du 10 avril 1931, p. 328.

comprenaient les Pères, dans son sens figuratif et religieux⁶¹.

Voilà la véritable raison de l'arrêt dans la production littéraire de Claudel: il a pris une orientation nouvelle depuis son arrivée aux Etats-Unis et ce sont des commentaires de la Bible qu'il écrira. D'ailleurs, il continue son étude de l'Apocalypse et il publiera bientôt les premiers d'une longue série de livres sur la Bible.

Evidemment ce n'est qu'aux amis très intimes que l'écrivain avait confié sa nouvelle orientation. Il faut ajouter que son séjour aux Etats-Unis l'a certainement incité à poursuivre ce projet de commentaires bibliques. De plus en plus, il saisit les vraies valeurs de ce monde et après avoir essayé de donner son message à travers des drames et des poésies, il croit que le moment est venu de parler plus clairement en prouvant que l'essentiel dans la vie humaine, c'est la Parole de Dieu.

Certains milieux américains avaient compris plus profondément le personnage de Claudel. Le 8 décembre 1930, l'ambassadeur assiste à la messe solennelle dans l'église Saint-Jean-Baptiste de New-York. Cette église est un peu le lieu de culte national pour tous les catholiques qui parlent français dans la Métropole américaine. Le Père

⁶¹ Paul Claudel, Francis Jammes, Gabriel Frizeau, Correspondance (1897-1938), p. 328.

ADIEUX A L'AMERIQUE

200

Pelletier, de la Congrégation du Saint-Sacrement, est le curé de la paroisse; il a préparé une allocution de bienvenue pour l'ambassadeur de France qu'il présente comme "la plus grande lumière spirituelle depuis Chateaubriand⁶²".

Et le P. Pelletier décrit le rôle de l'écrivain dans la pensée contemporaine: il a été un édificateur, un véritable bâtisseur pour le développement moral des peuples. Plus que tout autre par son exemple et sa plume, il "a dissipé les ombres de nos esprits" et est devenu un véritable guide moral⁶³.

Claudé est conscient du rôle qu'il avait toujours voulu tenir et il était certainement heureux de constater qu'en Amérique quelques-uns avaient saisi la vraie mission de l'écrivain.

Lui-même qu'a-t-il pensé en quittant l'Amérique? Le 10 avril 1933, il donna ses dernières impressions dans un discours prononcé au banquet des Sociétés françaises, à New-York. Dès les premières phrases, on sent une véritable émotion dans le coeur de cet homme que l'on disait si rude:

Une fois de plus, au terme de ma longue carrière, me voici donc le pied sur la marche du wagon, une fois de plus je suis appelé à ressentir jusqu'au fond de mon être le frisson solennel du grand bateau

62 New York Times, le 8 décembre 1930, p. 28, col. 2.

63 Ibid.

ADIEUX A L'AMERIQUE

201

qui dans le travail contrarié de ses hélices accroît entre lui et une terre, un monde à jamais quittés, la séparation fatale et décisive⁶⁴.

Il sent bien qu'après avoir administré un lourd et glorieux héritage de traditions, de devoirs et d'intérêts, il ne restera de lui aux Etats-Unis qu'un souvenir:

Ces visages que nous avons aimés, ces mains loyales qui si souvent ont serré la nôtre, ces hommes et ces femmes en qui, pendant de longues années, nous avons été habitués à trouver conseil, ce ne sont plus que des taches blanches, des silhouettes, confuses, une main, un mouchoir qui s'agite... et bientôt pour eux, sur cette toile tendue qu'est l'esprit du diplomate errant,... à la cordiale et vivante réalité succéderont les précaires installations du souvenir⁶⁵.

Et l'ambassadeur rappelle ses voyages en Louisiane, et en Nouvelle-Angleterre où il a porté le message de la France "à cette jeune et vigoureuse tribu des Franco-Américains qui s'y sont depuis un siècle implantés"⁶⁶. Partout il a été reçu avec amitié et il veut remercier tous ceux qui lui ont apporté leur collaboration au cours des six dernières années.

Il affirme encore sa confiance dans le pacte Briand-Kellogg auquel il a travaillé avec tant d'acharnement:

64 Paul Claudel, Adieu à l'Amérique, dans Oeuvres en prose, (Pléiade), Paris, Gallimard, 1965, Contacts et Circonstances, p. 1217.

65 Ibid.

66 Ibid.

ADIEUX A L'AMERIQUE

202

Un arbre a été planté dont la tempête peut tourmenter les branches, mais dont les racines sont saines et solides⁶⁷.

L'ambassadeur veut rassurer ses amis américains: une tension inquiétante existe dans le monde, mais l'Amérique vient de se donner un chef digne d'elle, capable de la conduire sagement dans le chemin de la paix.

Le dernier mot de Claudel à l'Amérique en sera un de confiance et d'espoir en des jours meilleurs:

Comme disaient vos soldats et les nôtres, à ces heures les plus sombres de la guerre qui ont précédé la victoire: "Are we down-hearted? No!" C'est le premier mot que j'ai porté il y a six ans à mes amis de l'American legion à Boston et ce sont les derniers mots que je voudrais faire entendre sur ce sol américain⁶⁸.

⁶⁷ Paul Claudel, Adieu à l'Amérique, dans Oeuvres en prose, (Pléiade), Contacts et Circonstances, p. 1217.

⁶⁸ Ibid.

CONCLUSION

"Oh! monsieur l'ambassadeur, on nous a dit que vous étiez aussi un écrivain. Comment faites-vous pour mener de front les deux occupations¹?" C'est Claudel lui-même qui affirme que cette question lui a été souvent posée aux Etats-Unis. Ce qui nous intéresse ici est de savoir comment les Américains ont vu Claudel durant son ambassade à Washington: comme un diplomate ou comme un écrivain?

Répondre à cette question indique que nous voulons tracer un portrait de Claudel et c'était là notre but premier en commençant cette étude. Nous avons suivi l'ambassadeur dans les colonnes du New York Times et de quelques autres journaux et revues. Comment nous apparaît-il? C'est évidemment un portrait limité, incomplet que nous pouvons essayer de tracer, puisqu'il ne révèle l'homme que pour une durée de six ans et surtout parce que ce n'est pas dans les colonnes d'un journal qu'un personnage se révèle entièrement. Cependant nous pouvons relever quelques traits qui se dégagent des activités de l'ambassadeur, de ses attitudes, de ses discours. Le New York Times de cette période a accordé une large publicité, plus qu'à tout autre

¹ Paul Claudel, Premier discours aux hommes de lettres Belges, dans Oeuvres en prose, Contacts et circonstances, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1965, p. 1228.

CONCLUSION

204

diplomate de Washington, au représentant de la France. Pourquoi donc? Le portrait de Claudel tel que le grand journal new yorkais nous l'a révélé sera peut-être la meilleure réponse.

Durant les six années de son ambassade à Washington, Claudel a-t-il été présenté aux yeux des Américains comme écrivain ou comme diplomate? Nous pouvons répondre que les articles de journaux et de revues ont surtout présenté Paul Claudel comme écrivain. Souvent même ils ont précisé: poète, dramaturge et mystique.

Pourtant Claudel a écrit bien peu d'oeuvres importantes durant son ambassade à Washington: en 1927, il a composé son Christophe Colomb, en trois semaines, à Brangues! Mais cette oeuvre a été la préoccupation constante du poète jusqu'en 1930. On est étonné, en parcourant la correspondance avec Darius Milhaud, de constater le grand nombre de personnes que Claudel a voulu intéresser au sort de cette oeuvre: metteurs en scène, musiciens, peintres, directeurs de théâtres, hommes politiques. A Yale, il a prononcé toute une conférence sur le drame et la musique et ce n'était là qu'une longue explication de son Christophe Colomb. Quand l'opéra sera créé à Berlin, les journaux américains suivront de très près tout ce qui regarde cette pièce qui a pour auteur l'ambassadeur de France aux Etats-Unis.

CONCLUSION

205

Durant tout son séjour à Washington, Claudel s'occupe aussi de la publication et de la traduction de ses oeuvres antérieures et on signale ces activités littéraires du diplomate dans les journaux.

Mais ce qui frappe surtout les Américains, c'est le côté purement littéraire de cet ambassadeur: dans ses discours, il fait de nombreuses références à toutes les littératures, aux arts, à la culture, aux civilisations aussi bien anciennes que contemporaines. Il cite les classiques grecs, anglais, espagnols, italiens et allemands. Il expose ses vues sur la littérature française et la littérature américaine; il s'intéresse à l'étude des langues et il donne de véritables cours pour expliquer sa propre poésie.

Aussi est-ce toujours à l'écrivain d'abord qu'un grand nombre d'universités américaines décernent un doctorat honoraire. Dans les discours de présentation, on décrit Claudel comme un grand écrivain, un poète d'un rare talent et souvent un mystique symboliste.

Nous croyons que le premier trait du portrait de Claudel aux Etats-Unis est bien établi: c'est d'abord un écrivain, un poète, un dramaturge que l'on voit en cet ambassadeur de France.

Et le diplomate? Le correspondant du New York Times à Paris écrivait avant la nomination de Claudel à Washington que le Quai d'Orsay cherchait un candidat sans trop de

CONCLUSION

206

personnalité. Pourtant à cause de la question des dettes de guerre, le poste était très difficile à remplir. Pourquoi a-t-on choisi le diplomate qui avait peut-être le plus de personnalité parmi tous les candidats possibles? On connaissait Claudel au Ministère des Affaires étrangères; il y avait des amis: Aristide Briand et Philippe Berthelot. Ceux-ci pouvaient confier la mission d'ambassadeur de l'amitié franco-américaine à cet écrivain connu dans le monde entier par ses oeuvres littéraires. Les milieux intellectuels américains allaient certes réserver un accueil très chaleureux à Claudel qui avait toujours très honorablement représenté la France.

Est-ce à dire que l'ambassadeur a négligé les devoirs de sa charge diplomatique à Washington? Lui-même a souvent déclaré sa fidélité scrupuleuse à l'accomplissement de son devoir d'état. On a aussi vu dans les articles du New York Times qu'il a été mêlé de très près à des questions diplomatiques importantes: le traité d'arbitrage, la question des tarifs douaniers, des ententes commerciales et surtout la préparation du pacte Briand-Kellogg et la question des dettes de guerre.

Nous croyons que c'est beaucoup plus l'homme que le diplomate qui a réussi à Washington. A cause de la situation tendue entre les deux pays, il fallait surtout développer des contacts humains dans les différents milieux

CONCLUSION

207

américains pour sauvegarder l'amitié entre les deux pays. C'est là surtout que fut la réussite de Claudel diplomate.

Il a connu trois présidents des Etats-Unis; les deux premiers ont été bien loin de l'impressionner! De M. Coolidge il a retenu qu'il n'aimait pas les poètes et qu'il grignotait de temps en temps des amandes². De M. Hoover il nous a laissé un portrait peu flatteur:

Tout le monde admet qu'un homme d'Etat n'est pas obligé de voir plus loin que le bout de son nez. Encore faut-il que ce nez soit long. Celui du président Hoover était remarquablement court³.

La mission de Claudel pouvait être assez ingrate sous la présidence de ces deux hommes qui n'ont certainement pas été remarquables dans la conduite des affaires de leur pays. Pourtant l'ambassadeur a réussi à leur faire aimer la France et à entretenir avec eux de bonnes relations diplomatiques dans un moment particulièrement difficile. Ces deux présidents ont apprécié toute la collaboration de Claudel dans la préparation du pacte Briand-Kellogg. De plus, par les journaux américains et surtout le New York Times, ils ont pu suivre toutes les activités du diplomate français qui n'avait que des éloges à adresser aux Etats-

2 Paul Claudel, Notes du premier discours aux hommes de lettres Belges, dans Oeuvres en prose, p. 1559.

3 Paul Claudel, Premier discours aux hommes de lettres Belges, dans Oeuvres en prose, Contacts et circonstances, p. 1228.

CONCLUSION

208

Unis partout où il prononçait des discours. Comment ne pas estimer cet ambassadeur de la reconnaissance française qui était si sincère dans sa mission de paix et d'amitié?

En 1932, Franklin Delano Roosevelt est élu président des Etats-Unis. Le refus par la France de payer ses intérêts de dettes de guerre aux Etats-Unis a complètement compromis les bonnes relations entre les deux pays. Claudel demande à être reçu par le président-élu:

Presque aussitôt, a-t-il écrit plus tard, j'eus avec ce grand homme d'Etat, qui partage seul dans mon esprit l'admiration que j'ai vouée au roi Albert, deux entrevues qui m'ont laissé le plus émouvant souvenir. Rien n'égale la cordialité, la sincérité avec laquelle ce gentilhomme... tendait la main à la France et exprimait le désir de voir s'inaugurer entre les deux républiques une oeuvre d'accord et de collaboration⁴.

On peut supposer que la collaboration entre ces deux hommes aurait été très grande. Ils n'eurent ensemble que des contacts officieux et déjà l'étincelle avait jailli entre eux. Claudel devina chez Roosevelt de grandes qualités: magnanimité, audace, courage et obstination qui permirent à ce politicien d'envergure de rester longtemps à la direction des Etats-Unis.

Le diplomate eut aussi de bonnes relations avec des politiciens et des fonctionnaires américains. Il se lia

⁴ Paul Claudel, L'Amérique et nous, dans Oeuvres en prose, p. 1212.

CONCLUSION

209

même assez intimement avec deux d'entre eux: M. Henry Lewis Stimson et M. William R. Castle, respectivement secrétaire et sous-secrétaire d'Etat dans l'administration Hoover. On ne peut parler de grande amitié avec ces deux fonctionnaires américains, mais la correspondance privée nous indique qu'il y eut beaucoup plus que des relations purement diplomatiques entre eux et Claudel.

Mais c'est surtout auprès du peuple américain que l'ambassadeur de France a été toujours très bien accueilli. Il fut un véritable ambassadeur de l'amitié franco-américaine. Il a parcouru les Etats-Unis, il s'est adressé à des groupes très divers, il a abordé de nombreux sujets; partout et toujours il a développé son thème favori, l'amitié entre les deux grands pays. En Louisiane, en Nouvelle-Angleterre et au Canada, c'est le représentant de la mère-patrie qui apporte "le baiser de l'amitié", qui parle "du vieux pays" et qui exalte la fidélité à la langue et à la foi des ancêtres.

Dans ses discours, le diplomate sait toujours parler avec tact et il réussit à émouvoir même des auditoires de légionnaires. Il a appris à connaître les Américains, il les sait sensibles quand on leur parle de l'Indépendance, de La Fayette, des morts de la Grande Guerre... et il se sert de tous ces thèmes pour développer l'amitié franco-américaine.

CONCLUSION

210

Claudé diplomate a souvent donné des leçons de patriotisme aux Américains. Il manifeste toujours son grand amour pour la France, il explique et défend sa politique, il rend hommage à ceux qui ont versé leur sang pour la patrie. Mais il apprend aussi aux Américains à aimer leur patrie, à être fidèles aux ancêtres et à marcher sur les traces des héros.

On a parfois reproché à Claudé des exagérations dans sa façon de peindre l'Amérique. Était-il influencé par toute cette vie trépidante de Washington et les nombreuses activités américaines à travers le monde? Nous croyons que Claudé voulait avant tout sauvegarder l'amitié de la France avec ce grand pays et pour cela il a exalté les qualités du peuple américain et il a négligé ses défauts. N'est-ce pas la meilleure ligne de conduite à suivre pour un bon ambassadeur?

Claudé a aussi été très optimiste dans sa façon de voir les problèmes diplomatiques. On se souvient de sa confiance illimitée dans le pacte Briand-Kellogg pour mettre fin à la guerre dans le monde. Dans la question des dettes de guerre aussi, il a montré un optimisme qui n'a été partagé ni par la France ni par les États-Unis. Cet optimisme était-il de la naïveté? Nous ne le croyons pas. Claudé avait une confiance très grande en la parole donnée et dans les écrits officiels. Sa confiance a été parfois

CONCLUSION

211

trop grande, mais toujours il n'a voulu que le bien de son pays.

Comme diplomate, Paul Claudel a échoué à Washington. Mais comme homme, sa mission auprès des Américains a remporté un plein succès. Il a réussi à maintenir et à développer des contacts humains qui ont été très précieux pour la bonne entente entre les deux grands peuples.

Pourquoi a-t-il été rappelé par le gouvernement de Paris? On a vu que son attitude dans la question des dettes de guerre n'a pas été approuvée par la Chambre française. De plus, il était très lié avec Edouard Herriot dont le Cabinet venait d'être renversé. Du côté français, on ne pouvait que décider le rappel de Claudel.

Du côté américain, il faut tenir compte du fait que M. Roosevelt connaissait depuis longtemps M. André de la Boulaye. De plus, le nouveau président des Etats-Unis voulait le changement de tous les hauts fonctionnaires qui avaient été associés avec l'administration Hoover. Le changement de l'ambassadeur de France faisait certainement partie d'une nouvelle politique qui s'installait à Washington.

De l'ambassadeur de France à Washington, nous croyons qu'il faut retenir le jugement de M. Stimson, ancien secrétaire d'Etat, qui écrivait à Claudel en 1933:

CONCLUSION

212

Vous avez été l'ambassadeur idéal, loyal envers votre pays mais avec une profonde compréhension de l'Amérique et un désir constant et toujours très grand de maintenir des relations de bonne volonté entre les deux pays⁵.

Voilà pour le représentant de la France tel qu'il apparaissait aux yeux des Américains dans ses fonctions officielles. Mais il nous faut maintenant relever quelques traits du portrait physique et du portrait moral de l'homme durant son ambassade à Washington.

S. J. Woolf, dans un article du New York Times du 4 mai 1930, nous a tracé un portrait physique de Claudel:

D'une taille moyenne, avec une tendance à l'embonpoint, avec son teint coloré, sa moustache grise, son front large mais pas trop haut... dans son apparence personnelle, il n'a rien du poète ésotérique⁶.

Dans sa façon de se vêtir, l'ambassadeur n'étale aucune de ces manières affectées si caractéristiques des poètes:

Un collet raide, une simple cravate-plastron et un habit de coupe conservatrice, tout contribue à faire voir l'ambassadeur beaucoup plus comme un bourgeois français en bonne santé qu'un représentant diplomatique d'une grande nation européenne et l'auteur de drames remplis de mystère et de poésies débordantes d'imagination⁷.

5 Lettre personnelle de M. Stimson à Paul Claudel, le 9 mars 1933.

6 S. J. Woolf, An Ambassador of Diplomacy and Art, dans New York Times, le 4 mai 1930, section V, p. 9 et 15. Voir le texte complet de l'article dans l'Appendice R.

7 Ibid.

CONCLUSION

213

Déjà, à son arrivée, on avait écrit que l'ambassadeur ressemblait plutôt à un vigneron de sa Champagne natale. Il n'y a donc aucune affectation dans le comportement extérieur de Paul Claudel: il a tout à fait l'allure d'un prospère bourgeois français!

Et sa façon de parler? Il connaissait bien l'anglais, comme plusieurs articles de journaux l'ont souligné. Cependant il parlait cette langue avec un fort accent et à Toronto on a eu beaucoup de peine à le comprendre. Même le français avait dans sa bouche un accent assez caractéristique, comme nous le décrit Eve Francis qui avait accompagné l'écrivain dans une tournée de conférences en Suisse et en Italie:

Il a un déconcertant accent campagnard que l'on dit Champenois, mais qui me paraît ressembler plutôt à l'accent des Canadiens-français que j'ai rencontrés récemment. Les "a" sont ravalés en arrière du nez et ses "e" ont un accent aigu quand il le faudrait grave et un accent circonflexe là où il devrait être bref. Il chante en lisant son texte et appuie avec force sur les consonnes pour traîner tout à fait sur une syllabe⁸.

Et le portrait moral? Il semble comporter parfois des contradictions. C'est que le vrai Claudel, malgré tout, est difficile à approcher, plus difficile encore à connaître. On a souvent fait remarquer que cet homme était

⁸ Eve Francis, Temps héroïques, Théâtre, Cinéma, Paris, Denoël, 1949, p. 180-181.

CONCLUSION

214

un méditatif, ami du silence et qui répétait souvent cette phrase: n'empêchez pas la musique. Il n'aimait certes pas le bruit ni la cohue. Durant son séjour à Washington, il a sacrifié le côté social de son devoir d'ambassadeur: il reçoit très peu chez lui. Pourtant, et c'est là la contradiction, il recherche les foules, il assiste à de nombreux banquets et il est bien fidèle à adresser la parole dans des congrès de toutes sortes. Si la conversation intime ne lui est pas facile, on peut dire qu'il a une grande facilité à capter l'attention des groupes et même des foules. Ce qu'il recherche avant tout, c'est le côté humain: on l'a vu à la Guadeloupe se pencher sur la misère humaine. En Louisiane, il aime à serrer les mains des paysans et partout il s'intéresse aux réactions de ces hommes et de ces femmes qui prennent grand plaisir à l'entendre.

N'y a-t-il pas un côté vedette dans son caractère? Le personnage de Napoléon Bonaparte revient souvent sur ses lèvres et parfois, ceux qui le voient, le comparent à ce personnage historique. Il y a plus qu'un trait physique ici, croyons-nous. Claudel aux Etats-Unis incarne la France; il veut être un messenger de paix pour l'Amérique et même pour le monde entier, comme il le dit à propos du pacte Briand-Kellogg. Avec ses décorations d'ambassadeur et son physique "à la Napoléon", il a certaines idées de

grandeur et de survol de l'histoire qui en font une sorte de personnage historique.

Difficile à approcher dans l'intimité, mais heureux et bien détendu quand il s'adresse aux foules, tel nous apparaît Claudel. A-t-il de véritables amis aux Etats-Unis? Si on parcourt sa correspondance avec Darius Milhaud, on peut relever des confidences qui semblent révéler une véritable amitié. Mais encore là, il y a contradiction, puisque parfois on sent très bien que le fond de cette amitié est d'abord littéraire: il s'agit d'un auteur et d'un musicien qui veulent réaliser une production théâtrale commune.

On a déjà signalé quelque intimité avec des fonctionnaires américains... mais ce ne furent pas de véritables amis. Parmi les autres ambassadeurs ou même les collaborateurs de l'ambassade de France, Claudel n'a rencontré personne avec qui il puisse vraiment communiquer.

Il faut ici signaler le geste bien délicat de Claudel pour revoir Eve Francis, une des interprètes préférées de son théâtre et une amie depuis de nombreuses années. Au mois d'octobre 1929, l'ambassadeur de France fera le long voyage de Washington à Montréal pour assister à la représentation de l'une de ses pièces L'Otage. Il a expliqué lui-même son geste:

Je suis venu à Montréal pour saluer mon excellente amie Eve Francis, la créatrice de mes deux premières pièces. J'ai considéré comme un devoir

CONCLUSION

216

de parcourir une énorme distance pour venir saluer en elle l'artiste peut-être la plus grande de Paris à l'heure actuelle. Vous la verrez dans "l'Otage", elle est admirable⁹.

Voilà Claudel! Quelle délicatesse en amitié!

L'ambassadeur de France est parti de Washington pour venir passer quelques heures avec Eve Francis à Montréal!

Maintenant que l'on nous a révélé une partie de la correspondance entre Paul Claudel et Madame Agnès Meyer, on peut affirmer que ce fut là la seule véritable amitié de l'ambassadeur durant son séjour aux Etats-Unis. Une amitié qui commença d'une façon assez étonnante: Madame Meyer reprocha vivement à l'écrivain d'avoir traité de "bourrique" ce Goethe qui représentait pour elle la quintessence de l'humanisme occidental. Mais Claudel devina tout de suite la forte personnalité de cette protestante américaine. Désaccord de pensée, différence de religion: c'était là la surface. Bientôt ces deux êtres allaient se lier d'une amitié tellement solide qu'elle deviendra une authentique force inspiratrice dans leur vie. Madame Meyer avait franchi l'abîme protecteur, la glace invisible dont s'entourait le poète. Souvent aussi cet homme qui occupe un poste brillant à Washington, qui rencontre des diplomates du monde entier, se réfugiera chez Madame Meyer pour y trouver

⁹ Jean Béraud, article dans Théâtre, Montréal, vol. 2, n° 7, le 15 mars 1962.

CONCLUSION

217

le calme, le silence et la réflexion dans une amitié réconfortante. Mais là aussi il se révèle peu facile à approcher, comme l'a écrit Madame Meyer:

Des années durant, Paul Claudel venait me surprendre chez moi, à l'heure du thé, toutes les fois qu'il en avait envie. S'il y trouvait d'autres convives il s'éclipsait. Dans la foule son esprit s'évaporait immédiatement et son corps ne tardait pas à le suivre¹⁰.

Un autre trait du caractère de Paul Claudel aux Etats-Unis est sa puissance d'adaptation. Ce diplomate peut aborder tous les sujets: politique internationale, histoire, littérature, peinture, sculpture, musique. Les Américains ont certainement été étonnés de sa connaissance de l'histoire des Etats-Unis. Mais il pouvait aussi bien comparer l'Amérique à la déesse grecque Athéna que donner son appréciation bien personnelle sur l'art japonais ou la musique de Wagner. On peut vraiment dire que rien de ce qui est humain ne lui était étranger.

Puissance d'adaptation aussi à des auditoires tout à fait différents: diplomates, juristes, universitaires, légionnaires, religieuses, journalistes, étudiants, enfants. Il s'est fait professeur pour expliquer sa prosodie pour donner de véritables leçons de littérature ou pour

¹⁰ Agnès Meyer, Out of these Roots, traduction d'un extrait par S. Mandel, dans Le Devoir, Montréal, le 29 juin 1957, p. 11.

CONCLUSION

218

souligner les beautés de la langue française. Il semble avoir pris beaucoup de plaisir à s'adresser à des groupes de légionnaires pour exalter chez eux le sentiment patriotique et le culte des braves tombés pour l'honneur du drapeau. Tantôt il parle comme un universitaire capable d'érudition, tantôt il s'adresse à des femmes américaines pour leur faire un sermon sur sainte Jeanne d'Arc et sainte Thérèse de Lisieux!

Cet homme que l'on dit bourru, il a pourtant souvent pris des attitudes qui révèlent une grande délicatesse. Après la visite d'un couvent, il laisse les mères supérieures pour s'entretenir bien simplement avec la soeur portière. En Louisiane, il embrasse les enfants et s'intéresse aux plus humbles paysans qui n'osent s'avancer pour lui serrer la main. Il sera même ému jusqu'aux larmes en constatant la fidélité des anciens descendants de Français à leur religion, à leur langue et à leurs traditions. Lors de sa visite au président Roosevelt, il est visiblement ému quand il entend un bruit de ferraille et qu'il remarque une armature d'acier sur la jambe de ce géant qui est un infirme. Que de délicatesse aussi chez l'ambassadeur quand il s'adresse aux femmes américaines: il les remercie d'aimer la France et leur rappelle le souvenir de ceux qui reposent dans les cimetières de France.

CONCLUSION

219

Autre contradiction chez cet écrivain si profond dans ses grandes oeuvres: il aime l'humour. Ne s'est-il pas souvent amusé du rôle des diplomates aux Etats-Unis, dans ces énormes banquets où l'on fait semblant de se régaler à grands coups d'eau glacée? Il a même décrit avec humour un rôle qu'il a souvent rempli:

Les diplomates y sont volontiers invités à titre de distinguished guests, de curiosités exotiques et de pots de fleurs idiots mais décoratifs¹¹.

L'ambassadeur avait déjà décrit avec humour le nez du président Hoover. Dans l'entrevue qu'il a accordée à M. Woolf, du New York Times, il décrira encore l'importance du nez chez les hommes d'Etat. Aussi le journaliste ne pourra s'empêcher de signaler le penchant à l'humour qu'il a remarqué dans le caractère du diplomate:

Il est difficile de voir M. Claudel ou comme un diplomate ou comme un poète parce qu'aussitôt il manifeste un sens de l'humour si vif et si incisif qu'il est impossible de l'imaginer se prenant lui-même au sérieux, ce qui pourtant semble être une nécessité de la profession de poète ou de diplomate¹².

Ce que l'ambassadeur apprécie chez les fonctionnaires du Département d'Etat à Washington, c'est leur sens de l'humour:

¹¹ Claudel diplomate, Cahiers Paul Claudel, n° 4, Paris, Gallimard, 1962, p. 229.

¹² J. S. Woolf, An Ambassador of Diplomacy and Art, dans New York Times, le 4 mai 1930, section V, p. 9.

CONCLUSION

220

Tout en traitant des affaires très sérieuses, a-t-il écrit plus tard, ça ne nous empêchait pas de plaisanter presque continuellement. C'est un côté que j'apprécie beaucoup dans le caractère anglo-saxon et américain... partout, en Amérique, il y avait toujours un élément d'humour, de drôlerie qui intervenait, qui ne nuisait pas du tout à l'exécution sérieuse des affaires¹³.

Madame Meyer a aussi beaucoup insisté sur l'irrépressible sens de l'humour chez son ami Claudel. Elle a écrit dans son volume de souvenirs:

On ignore généralement que Claudel possède ce sens du comique, du spirituel, caustique, irrésistible. Un groupe de ses admirateurs à Washington, se plaisait à recueillir ses boutades, sous le titre général de Claudeliana; mais ces explosions de sa fantaisie avaient un caractère tellement personnel qu'il fallut renoncer à les publier¹⁴.

Enfin, il faut souligner la conviction chrétienne de la vie de Claudel durant son séjour aux Etats-Unis. On a souvent décrit l'écrivain comme un convertisseur indiscret. Pourtant il semble bien ne s'être jamais révélé sous cet angle à Washington. Il a reçu de nombreuses lettres de prêtres, de religieuses, de pieuses femmes qui lui demandaient des directives spirituelles. Il n'a jamais craint de se présenter comme écrivain catholique dans tous les milieux, mais il l'a fait avec délicatesse et tact. Cette

¹³ Paul Claudel, Mémoires improvisés, Paris, Gallimard, 1954, p. 288-289.

¹⁴ Agnès Meyer, Out of these Roots, traduction de S. Mandel, dans Le Devoir, Montréal, le 29 juin 1957, p.15.

CONCLUSION

221

attitude d'ailleurs a probablement eu des effets plus grands qu'une prédication intempestive.

Pourtant c'est bien durant son ambassade aux Etats-Unis que Claudel a le plus profondément réfléchi sur son catholicisme. Ses contacts presque quotidiens avec des protestants ont certainement influencé l'écrivain. Cette activité débordante du pays le plus riche au monde, cette course vertigineuse vers le progrès, toutes ces idées nouvelles n'ont fait qu'affermir la décision de Claudel d'orienter sa vie vers ce qui lui apparaissait comme la seule chose nécessaire. C'est bien ce qu'il a confié à Jacques Madaule, en 1931:

Combien je désirais que le Claudel écrivain disparût complètement et que sous les déguisements ridicules du littérateur on ne vit que l'homme qui y est incontestablement, c'est-à-dire le serviteur de Dieu, le passionné de la Gloire, de la vérité et de l'amour de Dieu¹⁵.

Tel fut Paul Claudel, ambassadeur de France aux Etats-Unis, de 1926 à 1933.

¹⁵ Jacques Madaule, Le Génie de Paul Claudel, lettre-préface de Paul Claudel, Paris, Desclée de Brouwer, 1933, p. 12.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires : Journaux

The New York Times, New York.

A l'aide de l'index de ce quotidien, tous les articles parus sur Claudel entre les années 1926 et 1933 ont été relevés. Dans la section littéraire de ce journal, plusieurs articles importants concernant Claudel ont été publiés.

L'Union, organe officiel de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, Woonsocket, R.I., vol. 29, n° 5, mai 1929, n° 11, novembre 1929 et vol. 30, n° 11, novembre 1930.

Ce journal nous permet de suivre Claudel dans ses visites à la Nouvelle-Angleterre. On y trouve le texte des discours prononcés par Claudel.

University of Virginia Alumni News, vol. 18, n° 3, novembre 1929.

Relation du voyage de Claudel en Virginie où il a évoqué la figure de LaFayette.

Daily Progress, Charlottesville, Va., novembre 20 et 21, 1929.

Le discours de Claudel est reproduit dans ce journal. Ce discours fut prononcé lors de la visite de Claudel à l'Université de Virginie.

The Globe, Toronto, Friday, November 9, 1928.

Relation de la visite de Claudel à Toronto.

L'Action catholique, Québec, 5 et 6 novembre 1928.

Relation du voyage de Claudel à Québec.

Le Devoir, Montréal, 2 et 5 novembre 1928.

Relation du voyage de Claudel à Montréal. Voir aussi la livraison du 29 juin 1957 qui contient un article de Madame Agnès Meyer, Entretiens avec Claudel, traduit par S. Mandel.

L'Echo de la Fédération de l'Alliance française aux Etats-Unis et au Canada, bulletin officiel, 32 Nassau St., New York, N.Y., mai-juin 1928, mars-avril et mai-juin 1929, avril et octobre 1931.

Ce journal contient le texte de plusieurs discours prononcés par Claudel.

BIBLIOGRAPHIE

223

Sources secondaires

A. Livres

I. Oeuvres de Paul Claudel

- Accompagnements, Paris, Gallimard, 1949, 312 p.
- 222 p. Aventures de Sophie (Les), Paris, Gallimard, 1937,
- 178 p. Cantate à trois voix (La), Paris, Gallimard, 1948,
- 268 p. Contacts et Circonstances, Paris, Gallimard, 1947,
- Conversations dans le Loir-et-Cher, Paris, Gallimard, 1935, 270 p.
- 154 p. Discours et remerciements, Paris, Gallimard, 1947,
- Echange (L'), Paris, Mercure de France, 1964, 199 p.
- Figures et Paraboles, Paris, Gallimard, 1936, 262 p.
- Introduction à l'Apocalypse, bibliothèque catholique, Paris, Amiot-Dumont, 1946, 65 p.
- J'aime la Bible, bibliothèque Ecclesia, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1955, 153 p.
- Je crois en Dieu, Paris, Gallimard, 1961, 426 p.
- Livre de Christophe Colomb (Le), Paris, Gallimard, 1935, 249 p.
- Oeil écoute (L'), Introduction à la peinture hollandaise, la peinture espagnole et autres écrits, nouvelle édition illustrée, Paris, Gallimard, 1964, 265 p.
- Positions et propositions, T. I, Paris, Gallimard, 1928, 251 p.
- Positions et propositions, T. II, Paris, Gallimard, 1934, 264 p.
- Présence et prophétie, Paris, Gallimard, 1958, 315 p.

BIBLIOGRAPHIE

224

151 p. Qui ne souffre pas..., Paris, Gallimard, 1958,

The Satin Slipper, or the worst is not the surest, translated by the Rev. Father John O'Connor with the collaboration of the author, New Haven, Yale University Press, 1931.

Toi qui es-tu? (Tu quis es?), Collection catholique, Paris, Gallimard, 1936, 123 p.

303 p. Un poète regarde la croix, Paris, Gallimard, 1935,

Visages radieux, Paris, Gallimard, 1947, 136 p.

Mémoires improvisés, recueillis par Jean Amrouche, Paris, Gallimard, 1954, 349 p.

Morceaux choisis, Paris, Gallimard, 1956, 413 p.

Oeuvre poétique, introduction par Stanislas Fumet, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1957, xxxviii-993 p.

Oeuvres en prose, préface par Gaëtan Picon, textes établis et annotés par Jacques Petit et Charles Galpérine, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1965, xlvii*-1627 p.

Pages de prose, Paris, Gallimard, 1944, 427 p.

Théâtre, Tome I, introduction et chronologie par Jacques Madaule, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, xlv-1172 p.

Théâtre, Tome II, texte établi par Jacques Madaule, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, 1388 p.

Correspondance

Paul Claudel et André Gide, 1899-1926, préface et notes par Robert Mallet, Paris, Gallimard, 1949, 398 p.

André Suarès et Paul Claudel, 1904-1938, préface et notes par Robert Mallet, Paris, Gallimard, 1951, 270 p.

BIBLIOGRAPHIE

225

Paul Claudel, Francis Jammes, Gabriel Frizeau,
1897-1938, avec des lettres de Jacques Rivière, préface et
notes par André Blanchet, Paris, Gallimard, 1952, 465 p.

A. Du Sarment: Lettres inédites de mon parrain Paul
Claudel, préface de Stanislas Fumet, Paris, Gabalda et Cie,
1959, 140 p.

II. Indications bibliographiques sur Paul Claudel,
l'homme et l'oeuvre

Benoist-Mechin et Blaizot, Georges, Bibliographie
des oeuvres de Paul Claudel, précédée de "Fragment d'un
drame", 1891, Paris, Auguste Blaizot et Fils, 1931, 182 p.

Berton, J.C., Shakespeare et Claudel, Paris-Genève,
La Palatine, 1958, 224 p.

Bindel, Victor, Claudel et nous, Tournai-Paris,
Casterman, 1947, 85 p.

Blanc, André, Claudel, le point de vue de Dieu,
Paris, Editions du Centurion, 1965, 220 p.

Brunel, P., Le Soulier de satin devant la critique,
dilemme et controverses, Lettres modernes, Paris, M.J. Mi-
nard, 1964, 127 p.

Cahier canadien Claudel, 2, Claudel et l'Amérique,
Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1964, 265 p.

Cahiers Paul Claudel, 1, "Tête d'Or" et les débuts
littéraires, Paris, Gallimard, 1959, 263 p.

Cahiers Paul Claudel, 2, Le rire de Paul Claudel,
Paris, Gallimard, 1960, 292 p.

Cahiers Paul Claudel, 3, Correspondance Paul Clau-
del-Darius Milhaud, Paris, Gallimard, 1961, 368 p.

Cahiers Paul Claudel, 4, Claudel diplomate, Paris,
Gallimard, 1962, 362 p.

Cahiers Paul Claudel, 5, Claudel homme de théâtre,
Paris, Gallimard, 1964, 316 p.

Chaigne, Louis, Vie de Paul Claudel et genèse de
son oeuvre, Paris, Mame, 1961, 282 p.

BIBLIOGRAPHIE

226

Dessaintes, Maurice, Paul Claudel et "L'annonce faite à Marie", Bruxelles, Maison d'Édition A. de Boeck, 1951, 126 p.

Friche, Ernest, Études claudéliennes, préface de Charles Journet, Porrentruy, Éditions des Portes de France, 1943, 240 p.

Fumet, Stanislas, Claudel, La bibliothèque idéale, Paris, Gallimard, 1958, 313 p.

Guillemin, Henri, Claudel et son art d'écrire, Paris, Gallimard, 1955, 196 p.

Halter, Raymond, marianiste, La Vierge Marie dans la vie et l'œuvre de Paul Claudel, Étude et Anthologie, Tours, Mame, 1958, 237 p.

Jouve, Raymond, Paul Claudel, comment lire, Paris, Éditions "Aux étudiants de France", 1946, 86 p.

Lesort, Paul-André, Paul Claudel par lui-même, "Écrivains de toujours", Paris, Aux Éditions du Seuil, 1963, 192 p.

Madaule, Jacques, Le génie de Paul Claudel, Lettre-préface de Paul Claudel, Paris, Desclée de Brouwer & Cie, 1933, 452 p.

Madaule, Jacques, Le drame de Paul Claudel, préface de Paul Claudel, Paris, Desclée de Brouwer & Cie, 1947, 495 p.

Mondor, Henri, Claudel plus intime, Paris, Gallimard, 1960, 330 p.

Vachon, André, Le temps et l'espace dans l'œuvre de Paul Claudel, Paris, Aux Éditions du Seuil, 1965, 455 p.

Willems, Dom Walther, o.s.b., Paul Claudel rassembleur de la terre de Dieu, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1964, 251 p.

III. Ouvrages complémentaires

Barrault, Jean-Louis, Nouvelles réflexions sur le théâtre, Bibliothèque d'esthétique, série Notes d'artistes, Paris, Flammarion, 1959, 282 p.

Cardahi, Choucri, L'Académie française devant la foi, préface de Daniel-Rops, Paris, Les Editions de la Source, 1964, 647 p.

Chénard, Gilbert, La Fayette et Jefferson d'après leur correspondance inédite, p. 390-405 dans Les Quarante ans de la Société historique franco-américaine (1899-1939), Manchester, Presses de l'Imprimerie de l'Avenir national, 1940, 878 p.

Francis, Eve, Temps héroïques, Théâtre, Cinéma, préface de Paul Claudel, Paris, Denoël, 1949, 415 p.

Guissard, Lucien, Ecrits en notre temps, (Le Signe), Paris, Fayard, 1961, 309 p.

Guillon, Jean, Le Clair et l'Obscur, Paris, Librairie Auguste Blaizot, 1962, 125 p.

Lefèvre, Frédéric, Les sources de Paul Claudel, Paris, Librairie Lemerrier, 1927, 164 p.

-----, Une heure avec... (Les documents bleus), Les Arts, n° 9, cinquième série, Paris, Gallimard, 1929.

Martin du Gard, Maurice, Les Mémoires, II, Paris, Flammarion, 1960, 460 p.

Milhaud, Darius, Notes sans musique, Paris, Julliard, 1963, 378 p.

Maurois, André, Choses nues: Chroniques, Paris, Gallimard, 1963, 278 p.

Psichari, Henriette, Des jours et des hommes (1890-1961), Paris, Bernard Grasset, 1962, 268 p.

Saint-Jean, Robert de, La vraie révolution de Roosevelt, Paris, Bernard Grasset, 1934.

Documents diplomatiques français, 1932-1939, 1re série (1932-1935), Tome I (9 juillet - 14 novembre 1932), Paris, Imprimerie Nationale, 1964.

BIBLIOGRAPHIE

228

B. Revues

Ages, Arnold, L'image de Renan dans l'oeuvre de Paul Claudel, dans La Revue de l'Université Laval, vol. 19, n° 10, juin 1965.

Batard, Yvonne, Claudel et l'Amérique, dans Comparative Literature, Proceedings of the Second International Comparative Literature Association at the University of North Carolina, September 8-12, 1958, University of North Carolina Press, p. 541-549.

Bédarida, Henri, Christophe Colomb, héros de quelques drames français de Rousseau à Claudel, dans Annales de l'Université de Paris, 21^e année, n° 4, octobre-décembre 1951, p. 459-482.

Béraud, Jean, Paul Claudel à Montréal, dans Théâtre de Montréal, vol. 2, n° 7, 15 mars 1962.

Bernus, Pierre, Un entretien de M. Roosevelt avec M. Claudel, dans Journal des débats politiques et littéraires, 40^e année, n° 2036, 3 mars 1933, p. 359.

Bidou, Henry, Le "Christophe Colomb" de Paul Claudel, dans Journal des débats, chronique dramatique, 37^e année, n° 1888, 2 mai 1930, p. 724.

Bois, Jules, Poet among Ambassadors, dans The Commonwealth de New York, December 22, 1926, p. 175-176.

Claudel, Paul, "Camaraderie", dans La Revue des Vivants de Paris, 1^{re} année, n° 8, septembre 1927, p. 243-246.

-----, Discours au banquet des Professeurs de français (New York), dans The French Review, published by the American Association of Teachers of French, vol. 3, November 1929, n° 2, p. 96-99.

-----, Note de remerciements pour les articles publiés en Allemagne à l'occasion de son soixantième anniversaire, dans La Nouvelle Revue Française, vol. 31, novembre 1928.

-----, "Le Soulier de satin" et le public, dans Formes et Couleurs, 6^e année, n° 3, Lausanne, 1944.

BIBLIOGRAPHIE

229

Claudé, Paul, Ste Jeanne d'Arc et Ste Thérèse de Lisieux, discours aux dames catholiques de Philadelphie, traduit par Anne Marie Petit, dans La vie intellectuelle, vol. 12, 10 septembre 1931, p. 289-296.

-----, Une plainte d'il y a trente ans, lettre de Paul Claudé à Pierre Moreau, dans Le Figaro littéraire, 5 mars 1955, p. 3.

Halévy, Daniel, Claudé à Berlin, dans Revue de Genève, juillet 1930, p. 234-250.

Marion, Séraphin, De "l'humanisme chrétien et le Canada français d'aujourd'hui", dans Revue de l'Université d'Ottawa, 18^e année, 1948, p. 427-428.

Ormesson, Wladimir d', La vie et l'oeuvre de Paul Claudé, dans La Documentation catholique, 39^e année, vol. 54, n^o 1250, 28 avril 1957, p. 542-566.

Pringsheim Klaus, "Christophe Colomb", M. Paul Claudé et la critique allemande, dans Les Documents de la Vie intellectuelle, Editions du Cerf, vol. 5, n^o 1, 20 octobre 1930, p. 155-164.

Robert, B.P., H. Charasson, Autour de deux lettres de P. Claudé, dans Revue de l'Université d'Ottawa, vol. 21, n^o 1, janvier-mars 1961, p. 50-55.

Robinson, Henry Morton, Mystic and Man of Affairs, dans The Commonweal de New York, vol. 5, n^o 19, Wednesday, March 16, 1927, p. 514-516.

Varillon, F., L'âme de Paul Claudé, dans Etudes, février 1965, p. 171-190.

Another Literary Ambassador, dans Literary Digest de New York, 15 January 1927, p. 27-28.

Claudé et Herriot, quelques lettres, extraits de leur correspondance, dans Bulletin de la Société Paul Claudé, 13, Paris, avril 1963, p. 5-9.

M. Paul Claudé à Ottawa, dans Chronique des lettres françaises (Aux horizons de France), vol. 7, 1929, p. 49.

APPENDICE A

COOLIDGE RECEIVES NEW FRENCH ENVOY

Envoy Addresses President¹

The Ambassador, who succeeds Henri Bérenger, addressed Mr. Coolidge as follows:

"Mr. President:

"I have the honor to hand to Your Excellency the letters accrediting me to you in the capacity of Ambassador Extraordinary and Plenipotentiary of the French Republic.

"With a great feeling of emotion and joy I am now coming back to the country in which thirty years ago and more I started on my consular and diplomatic career. But in none of the posts which I have held in that time did I fail to feel in some way the presence of the United States, nor were there any that were not reached by the shade of its influence of peace, justice, beneficence and progress.

"Particularly in the Far East, where nearly twenty years of my life were spent, did I have occasion to see with my own eyes what prestige enwraps the great Republic and goes with every step of its diplomats and statesmen.

"France salutes with sentiments of admiration, mingled with gratitude and pride, the wonderful progress

¹ New York Times, 29 mars 1927, p. 24, col. 8.

APPENDICE A

231

achieved by the community of men to whom Providence allotted a privileged place between the two oceans.

Native of Chateau Thierry

"She takes pride in the fact that in two epochs of a history that does not extend over four generations her destinies were at one with those of the United States in a clear perception and brave defense of justice and right. She will forever recognize her share of the assistance given and of the blood so generously shed.

"And Your Excellency will form a better idea of my personal sentiments when I remark that the name of Chateau Thierry, where the young American legions came to cast fresh glory on Napoleon's laurels, is that of my birthplace.

"I should be glad if the high mission with which I have been entrusted by the Government of the Republic afforded me the opportunity to extend loyal and efficient cooperation and in the field of practical daily realities, to live up to the duties and teachings we inherit from the past.

"I am glad that I am entering upon the duties of my new post at the moment when France has given fresh evidence of her firm intention to discharge her indebtedness and meet her just obligations.

APPENDICE A

232

"I venture to hope that Your Excellency will kindly, on your part, continue to extend to me in the discharge of my new duties the benevolent attention that you have always shown to my predecessors."

APPENDICE B

DISCOURS DE PAUL CLAUDEL AUX LEGIONNAIRES AMERICAINS¹

le 6 avril 1927

"Camaraderie"

"L'amitié franco-américaine est
scellée par les morts héroïques"

Le jour même où je mis pied sur le sol américain, la première lettre qui me tomba sous les yeux fut l'invitation des Légionnaires américains du Massachusetts; mon premier pas, comme ambassadeur, hors de ma résidence officielle, a été pour venir les voir. Ma première parole officielle a été pour dire à mes amis et à mes camarades de Boston: "Je suis avec vous!"

Ma journée à Boston a été remplie d'impressions inoubliables. Les délégations des glorieuses Armées de Terre et de Mer des Etats-Unis ont tenu à recevoir l'Ambassadeur de France. La musique militaire a joué, des salves furent tirées en mon honneur. Officiellement, au nom de mon pays, j'ai salué le Gouverneur, le Maire, Son Eminence le Cardinal, les Chefs de l'Armée et de la Flotte. J'ai eu l'honneur également d'être reçu par les Magistrats. On me

¹ "Camaraderie", dans La Revue des Vivants de Paris, 1^{re} année, n^o 8, septembre 1927, p. 243-246.

rappelle l'époque — qui me paraît d'hier, mais qui, en réalité, remonte à 33 ans — où, étranger triste et solitaire, j'allais du bureau de mon Consulat à la Bibliothèque publique de Boston (je parle de l'ancienne bibliothèque publique et non du superbe bâtiment que nous admirons aujourd'hui). J'étais très jeune et Mademoiselle Amérique était plus jeune encore. Plus jeune? Je m'exprime mal, car l'Amérique rajeunit de jour en jour: je veux dire seulement qu'elle était un peu trop neuve, un peu trop mouvementée pour son admirateur timide et légèrement ahuri. Depuis j'ai vu bien des pays: il n'en est pas un dont le ciel, si nuageux soit-il, ne connaisse la lueur des 48 étoiles. Maintenant, mon tour du monde est terminé et je reviens, plus mûr et plus sage, dans cette ville où j'avais autrefois commencé ma carrière diplomatique. La fortune a voulu que je sois l'hôte de Boston juste au moment où la Légion américaine, répondant à l'appel des morts, se prépare à traverser encore l'océan pour aller, "là-bas" encore, accomplir un pèlerinage qui, j'en suis persuadé, sera suivi de nombreux autres.

Lorsque, de nouveau, les légionnaires seront allés en France; lorsqu'ils auront revu, sous les champs couverts des moissons de septembre, les tranchées à moitié comblées d'Argonne et le cratère de Verdun; lorsqu'ils auront, de nouveau, cheminé de Château-Thierry à la Meuse, et de

Saint-Mihiel au Rhin (où furent rompues, en 1918, sous la grande poussée, les lignes puissantes des armées allemandes); lorsqu'ils se seront inclinés sur les tombes des six grands cimetières américains: Bony, Thiaucourt, Belleau, Suresnes, Romagne, Fère-en-Tardenois, qu'ils ne s'attendent pas à rentrer dans leur pays natal sans être maintes et maintes fois interrogés. Des questions jailliront des morts vers les vivants, comme des vivants vers les morts:

Quel est le résultat du sacrifice?

Quel en est le sens?

Quel est l'équilibre final?

Tout ce sang, toutes ces souffrances, tout cet héroïsme, cette tension inouïe des corps et des âmes, à quoi ont-ils servi?

Eh bien, le résultat est écrit en lettres de feu, il est tracé en caractères ineffaçables sur la face de l'Europe et sur la face du monde. Mais il n'est pas celui qu'on lit lorsqu'on consulte les atlas ou les statistiques. Ce résultat sublime s'exprime par un seul mot, mais ce mot est suffisant, car il est des paroles qui sont plus vastes que le vaste monde lui-même! Le résultat des révolutions françaises, celui des années de combats et d'immenses effusions de sang s'exprime en trois mots: "Liberté, Égalité, Fraternité".

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le résultat de la grande Guerre s'exprimera par un mot seul: le mot américain "comradeship" (camaraderie). C'est précisément cette camaraderie qui donna aux chefs, aux pionniers, la force de se mettre à la tête des insurgés à l'époque de Washington, ou de conduire les habitants barbus du Nord, à l'époque d'Abraham Lincoln. La camaraderie ne se compose pas uniquement de paroles douces et de sentiments tendres. Je suis certain qu'entre les planteurs méridionaux et les colons septentrionaux, à l'époque de Washington, il y eut autant de heurts, de jurons cordiaux, de "damns", de malédictions, qu'il en exista entre les Alliés et les Associés pendant la grande Guerre. La Camaraderie est, avant tout, l'art de supporter le compagnon parce qu'il a besoin de nous et que nous avons besoin de lui; parce que nous l'avons, dans un sens, "épousé pour les bons et pour les mauvais jours", ainsi que le dit le texte du mariage anglican; et parce qu'après tout, à l'heure du danger, nous le trouvons toujours à nos côtés, comme il nous trouve aux siens.

L'Amérique et la France sont les premières à avoir lancé l'idée de Camaraderie entre nations. Depuis 150 ans, l'Amérique et la France savent qu'il y a des liens qui les unissent; elles savent qu'un bon service rendu, loin d'annuler les exigences antérieures, donne, tout au contraire,

APPENDICE B

237

un véritable droit d'exiger d'autres bons services à l'avenir. Je ne suis pas certain qu'après la Guerre d'Indépendance, les Américains aient senti qu'ils avaient une obligation envers la France, mais je suis certain que l'Amérique savait très bien qu'à l'avenir il y avait, en France, quelque chose qui lui appartenait, quelque chose à laquelle personne n'avait le droit de toucher, sans que l'Amérique s'en émeuve. Eh bien, depuis la guerre de 1918, la France, à son tour, sent que quelque chose lui appartient en Amérique, qu'il existe actuellement, en Amérique, bien des fermes, des demeures, des villages, et des villes, sur lesquels les soldats des Etats-Unis ont donné à la France un droit héréditaire, surtout dans ce domaine spirituel de traditions, d'idées, de principes, d'espoirs et de croyances, où le présent pâlit et s'efface, entre le passé et l'avenir, et au-dessus duquel brille la lumière et la 49^e étoile!

Il est difficile de trouver une ressemblance précise entre l'Amérique, qui a le bonheur de se trouver paisiblement située entre deux océans, et la France qui s'efforce toujours de dégager son corps meurtri des fils de fer barbelés que représentent ses embarras financiers. Mais je dirai ce que disaient les soldats américains: "Perdons-nous courage? Non!" L'heure est incertaine, mais une heure de malentendu ne suffit pas pour effacer la mémoire

des 150 années d'efforts communs qui unissent les deux premières républiques d'Amérique et d'Europe, pour nous faire oublier, qu'après tout, le sang américain et notre sang ont été mêlés, que le sang de 70.000 jeunes hommes des Etats-Unis a été versé sur le sol de France, entre Reims et Les Vosges.

Paul Claudel,
Ambassadeur de France aux Etats-Unis.

APPENDICE C

CLAUDEL CRITICIZES MOVIES OF FRENCH

Ambassador Asserts in Speech Here That
Our Films Err in Showing Them as Warlike¹

"I saw or I was told that in those pictures colonial wars of France, African wars of France, are quite the fashion and generally French soldiers and French officers are represented in a way which is not at all flattering. I know that it takes much time to change a type which has once caught the eye of the public.

"I know also that the movie drama cannot do without villains and as it is difficult to find villains among his own countrymen it seems better to choose them among people of other nations. But I have a right to say, and I have here as witnesses people who have seen French soldiers and officers under every latitude, that they are not what the film producers judge proper to show to the American public and to the public of all nations in the world, since there is no nation where American films are not seen and enjoyed. The French soldiers and officers are exactly the same in Indochina and Africa as they were at the Marne and in Verdun.

¹ New York Times, 16 novembre 1927, p. 9, col. 1.

APPENDICE C

240

"Just before coming to New York I was reading a book by a French clergyman, Mr. B. de Perrot, about his son, who was recently killed in Morocco. It is entitled "A Christian Soldier". I should recommend to the film producers of Hollywood to read it instead of believing what they see in more or less Bolshevistic newspapers. They should see in it what is a real French soldier, born to be the true comrade of American Legionnaires. France has come to Morocco or to Indochina, she has given the blood of her most noble children, to promote peace, order and civilization which are common goods of all the world, and if she left those countries they should become again what they were before. I mean hell.

Says France Hates War

"Some people seem in America to entertain the foolish idea that Frenchmen have a natural taste for war, that they positively cherish war making, that they are always ready to make war just for the fun of the thing. It is just the same as if you said that South Americans were fond of yellow fever and Japanese of earthquakes. No people in the world suffered more from war than France in the last century and nobody but a madman can imagine that a nation which has just emerged from the horrors of the last conflict is not decided and, if I may say frantically decided to do everything in its power to avert a new catastrophe.

APPENDICE C

241

"A new word has been coined in America to outlaw the war. It is a splendid word and a good idea. France is as ready to try it as any other, and the word and idea were embodied in a recent communication from M. Briand to the American people by way of "The Associated Press."

"And before concluding my speech, I am sure, gentlemen, who know America better than I do, who have resided a long time in this splendid country, you will agree with me in feeling what a fine thing it is today, to be an American, to be a part of that great and powerful nation which is called America. Or it is better to say that it is not only a nation, it is a continent, it is a climate, rain and fine weather in all the world depend on her permission.

"America is a whole League of Nations by herself. If she vetoes war there can be no war, and I quite agree with Mr. Wickham Steed that all by herself she can do more, she can in fact do more, for the cause of peace only by opening or by closing her doors, than any Covenant and than any League of Nations. It is a tremendous power and a tremendous responsibility, but I am confident that they cannot be in better hands than in the hands of our dear friends and old and recent associates."

APPENDICE D

DISCOURS DE PAUL CLAUDEL
à la Société américaine de Droit international
le 28 avril 1928¹

ClaudéL Likens America to Athena.

Ambassador Claudel likened the United States to the Greek goddess of wisdom and said "nobody was more pleased than France to see her American sister take the rôle of the wise Athena."

"You all remember the Greek fable of Hercules arriving one day at a certain place where two ways were offered to him," he said. "At the entrance of them stood two ladies, both equally beautiful and enticing — vice and virtue. You know the choice of Hercules. As says the French poet:

"'Il suivit la vertu, qui lui sembla plus belle.'
(He followed Virtue who seemed more beautiful to him.)

"Diplomacy finds herself today in the same somewhat embarrassing situation. For many centuries, with more cunning than Hercules, she has tried to follow not only one of the self-offered leaders, but both of them at the same time. One is Mars and the other is Law.

"With Mars she had contracted a long if somewhat disreputable acquaintance. But of late the fellow has

¹ New York Times, 29 avril 1928, p. 24, col. 5.

become quite impossible. He has covered himself not only with blood but with shame, and decent people who were indulgent to his vagaries now consider him with the same disgust which attaches to vulgar brawlers, to inveterate and half-mad drunkards.

Diplomacy Now Turning to Law.

"And so Dame Diplomacy turns an inquiring and somewhat different eye toward her new partner, whose name is Law. As you know, Greek fables are very particular about genealogies. And in that way we are told that Law is the daughter of Justice. Justice is depicted as blind, but Law is not blind, she is only lame, which is a very reassuring proposition.

"As you are well aware, when there is some difficulty between private persons, if you cannot settle it on the spot, you have only to wait and the difficulty is settled by itself. In that way judicial litigation was substituted to the old-time mood of decision by the sword at the entire satisfaction of everybody, especially of lawyers.

"Then why should we not introduce among nations proceedings which have so well succeeded among private persons? Every lawyer knows there is a just and peaceful way out of any entanglement, and when you cannot settle it the resource remains always to postpone it, if possible, until

doomsday, which is much better than to fight. That's what I mean when I say that lameness of law is a somewhat reassuring proposition.

"And, since we are in Greece, my mind is attracted by another classical souvenir. You remember that beautiful drama of Aeschylus where the Eumenides, the dark deities of contention and anger, are little by little softened and assuaged by the goddess of wisdom, Athena, and instead of being a curse upon the countries are brought to take place among its protective powers.

Franco-American Unity for Peace.

"Nobody was more pleased than France to see her American sister take the rôle of the wise Athena. France is the power which has most suffered from war. America is the power which can do most for peace. It was only natural and proper that both join their voices in an effort to tame the wild Erinyes of hate and destruction.

"Just as American Independence and French revolution were the base of the national liberties and democratic rights of man, just as well the traditional and disinterested friendship between the two republics is at the same time the origin and the model of the bond which is to tie all the nations of the world.

"And nowhere else than among the members of this American Society of International Law, which has done so

APPENDICE D

245

much for making ideas from things which were only ideals, for transforming feelings into clear and sensible propositions, may I find a better place to pay my tribute of acknowledgment to the few good and great men who did so much with a straightforward mind and an honest will for promoting the idea of a law among nations, I mean a law not of strength, but of justice and free will — to the President, Calvin Coolidge, and, the Secretary, Frank Kellogg.

"Theirs is the glory not of conquerors but that glory which is expressed by the solemn and everlasting words: Blessed are the peacemakers."

APPENDICE E

To His Excellency,
Paul Claudel,
Ambassador of France to the
United States.

Baltimore, Maryland,
December 14, 1927

The glory that was Greece illumined Rome,
And pagan Rome shed splendor o'er the Earth;
But Christ was yet to prove the greater worth
That comes inspired from God's celestial dome.

The lowly Galileal, Man Divine,
Enkindled for eternity a flame
Whose brilliance twenty centuries acclaim,
A light by Wisdom fed and Love benign.

The apostolic torch fared o'er the sea,
Left Palestine to challenge Caesar's ire,
Soon Peter's beacon blazed, a holy fire,
Where bestial gods long held supremacy.

From Rome to Gaul forthwith the radiance spread,
The glow of Christian culture shone in France,
And gleaming brighter as the years advance,
Still shows the path whereon the Church has led.

O noble envoy of a noble land!
Her culture and her faith thy works attest;
A patriot's love, a Christian's earnest zest
Inform what thou hast framed with mind and hand.

Prose modulated by thy cunning skill
Becomes rare music, while symbolic phrase
Evokes poetic vividness in plays
Of subtle word and image at thy will.

From Gallic homes to China's distant fields
Thy spirit roams, finds beauty ev'rywhere;
And all is God's; to Christ and Mary fair
Thy pious strain a rapt devotion yields.

APPENDICE E

247

We hail in thee the Gallic Christian soul,
Strong man of statecraft and of mystic thought!
Thy land has honor through what thou hast wrought,
And France with thee still seeks the higher goal.

J.D.M. Ford,
Harvard University.

APPENDICE F

DISCOURS DE PAUL CLAUDEL

au Carnegie Institute de Pittsburgh
à l'occasion de la remise du premier prix au
peintre français Henri Matisse, à
l'exposition d'art annuelle.¹

French Art in America

By H.E. Paul Claudel -
Ambassador of France to the United States

I thank you for your kind invitation. I am greatly honoured to sit to-night at the same table with the President and your other distinguished guests. I was delighted to see Pittsburgh and to have an opportunity to come in touch with the powerful and beautiful city which is the great workshop and shape maker of America. But there are other shapes than contrivances of cement and metal, — frail dreams of line and colour which somehow are never more pleasant to the eye and to the heart than when they are shining against a perpetual background of smoke and toil. I remember when I visited Manchester in England two years ago how the water colours of Turner looked full of strange and wistful meaning as they appeared revealed to me by a touch of electric light in the deep gloom of the

¹ Paul Claudel, French Art in America, dans The French Review, published by the American Association of Teachers of French, vol. 1, n^o 1, novembre 1927.

museum like treasures in an Arabian cave. The masterworks of Titian have a more spiritual significance in the pure light of Spain. I enjoyed more Japanese art in Boston than in Japan. And here in Pittsburgh the fresh and bright colours of our impressionist painters have acquired for me a new charm, the charm of exoticism. They are not only for me a memory, they not only make me see what I had only looked at, I feel they have a message.

A message can be conveyed from one mind to another mind not only in words but in colours. There is in America a kind of proverbial advice to shy lovers: say it with flowers. Well, we feel we have many things to say with flowers, even with painted flowers. And what are our modern pictures, and specially this one of our great artist, Mr. Matisse, which received to-day the medal of Carnegie Institute, but intellectual flowers born from the marriage of the sun and the mind?

Gentlemen, the same is true of French Art and American Art as of French and American individuals: it is because they are so different that they like each other and they need each other. Works of art exchanged between different countries are not only models, they are challenges. They challenge us not to do the same thing but to do as well with other means, with our particular means. Well, we know that the friendly challenge which French Art addresses

APPENDICE F

250

to American Art has not remained unanswered. You treasure many French masterworks in your galleries but ours are by no means poor in American names. One of the glories of the Louvre is the picture of his mother by your great painter Whistler. We hope that such institutions as the Carnegie medal and the Carnegie Institute will help to develop that spirit of mutual curiosity and beneficent competition. I thank you in my name and in the name of my countryman Matisse.

APPENDICE G

M. PAUL CLAUDEL AU CERCLE UNIVERSITAIRE
Montréal, le samedi 3 novembre 1928¹

Son Excellence est très applaudie,
Avant même que de commencer sa causerie.

Combien je suis triste, dit-elle, que ce jour soit
le dernier de ceux que je dois passer à Montréal.

On se crée des amis pour avoir ensuite le regret
de les quitter.

Ce pays que, depuis longtemps, je désirais voir,
je l'ai vu,

Partiellement, trop peu,
Mais je l'ai vu tout de même.

Hier, de la limousine qui nous a portés jusqu'à
Oka, j'ai vu le grand fleuve et aussi les campagnes fer-
tiles qu'il baigne.

Déjà Châteaubriand me l'avait fait voir.

De ce court séjour au Canada j'aurai recueilli des
impressions très précieuses.

J'ai maintenant le sentiment précis de ce que la
nation française a apporté à l'Amérique, religieusement,
moralement et socialement.

1 Le Devoir de Montréal, 5 novembre 1928, p. 1-2.

APPENDICE G

252

D'une visite trop brève au grand séminaire de Saint-Sulpice, je rapporte des paroles non pas de désespoir ni de découragement,

Mais des paroles de foi, des paroles de joie et d'allégresse.

Ça n'est pas une conférence que je veux faire mais une causerie, une simple causerie.

Le sujet essentiel m'en a été fourni par des journalistes,

Dont les questions m'ont interloqué:

"Quelles sont les tendances actuelles de la littérature française?"

"Qu'en pensez-vous?"

—Je n'en pense rien et je n'y ai jamais réfléchi.

Mais devant l'attitude de désappointement de ceux qui m'interrogeaient,

J'ai compris qu'il fallait avoir une opinion là-dessus.

En Amérique, on n'est pas habitué aux réponses négatives.

Il a fallu qu'en deux jours je me fasse une opinion.

Ces deux derniers jours j'ai voyagé avec M. l'abbé Maurault et j'ai réfléchi.

Du renouveau de la littérature catholique en France,

Je suis assez libre pour vous en parler.

Le sujet est extrêmement vague.

Je vous ferai part de quelques modestes réflexions que je me suis faites à ce propos.

J'ai déjà une expérience assez longue de quarante années, dans la vie littéraire.

Je puis donc me permettre des réflexions sur la littérature.

La littérature française du XIXe siècle fut marquée principalement par un sentiment de désespérance.

Désespérance née du doute.

La foi est reparue dans les oeuvres littéraires.

Elle s'y manifeste.

Aux jours de ma jeunesse, j'ai reçu un prix des mains d'Ernest Renan.

Il était alors à l'apogée de sa gloire.

En cette circonstance, il disait aux écoliers de Louis-le-Grand:

Qui sait si, parmi vous, il ne s'en lèvera pas un, un jour, pour dire:

"Ernest Renan a fait beaucoup de mal."

Ce jeune homme-là c'était moi.

Si l'on examine ce qui en est aujourd'hui, il est permis de constater que l'esprit n'est plus le même, qu'il y a quelque chose de changé.

Les crises soulevées par l'abbé Loisy et les modernistes se sont apaisées.

Ces discussions sont maintenant plus que modérées.

Elles n'intéressent plus personne.

L'Eglise s'est moins occupée de répondre que de rester ferme, assise toujours à la même place.

D'une part l'Eglise est restée;

D'autre part, la critique s'est volatilisée et ses critiques sont restées à l'état de volatilisation.

C'est le cas en France, comme en Allemagne et dans les autres pays.

Cela est vrai dans le domaine de la religion et aussi dans le domaine de la littérature.

Il s'est passé, ici, quelque chose d'équivalent.

L'idée catholique a repris ce qu'elle avait perdu.

Le grand travail du roman naturaliste qui s'était poursuivi pendant tout le XIX^{ème} siècle s'est terminé par un bilan se liquidant par zéro.

L'expérience russe en est une preuve.

Marcel Proust marque un terme.

Il est impossible d'aller plus loin, dans le domaine social comme dans le domaine moral.

C'est qu'après tout il y a Quelque Chose.

Ce Quelque Chose on a fini par s'apercevoir qu'il existe.

Qu'Il est grand comme le Mont Blanc.

Ce fut un travail en étendue et en profondeur, un travail de circulation lente que celui des idées chrétiennes.

L'attention s'est tournée du côté du catholicisme autant du côté des oeuvres d'imagination que du côté des oeuvres scientifiques ou philosophiques.

Les choses ont énormément changé:

Les cours d'un Maritain et d'un Gilson ne sont-ils pas maintenant au premier rang?

Le renouveau catholique s'opère manifestement.

Ce qui importe c'est moins l'oeuvre de quelques écrivains que la tendance actuelle qui s'oppose carrément à celle qui prévalait au commencement du XIXe siècle.

De cette tendance ne trouve-t-on pas la meilleure preuve dans le discrédit où Anatole France est tombé?

La littérature future?

La foi remplace la désespérance et le découragement.

On apprend la leçon que, tous les jours, donne la religion catholique?

Il est étrange que, jusqu'à présent, la liturgie catholique n'ait pas inspiré plus d'écrivains.

On s'est soucié du drame sanscrit, du drame bouddhique.

Pourquoi pas du drame catholique?

Encore aujourd'hui on ne voit pas assez bien le parti que l'on en pourrait tirer.

C'est pourtant de ce côté que l'art doit attendre un renouvellement.

En Amérique même, comme ailleurs, la liturgie prend de plus en plus d'importance.

En matière de littérature, autant qu'en autre chose, rien de vrai comme de s'appuyer sur des principes, de solides principes.

L'âme ne se nourrira pas toujours de choses inco-mestibles mais de joie et certitude.

La grande force de l'âme, ça n'est pas la tristesse et le pessimisme mais l'enthousiasme et l'allégresse.

C'est de l'enthousiasme et de l'allégresse que sont sorties les grandes cathédrales.

Les lendemains de la littérature française seront d'autant plus beaux qu'elle se sera abreuvée à des sources pures.

Le peu que j'ai vu de votre beau pays me remémore un apologue japonais.

Celui d'une dame d'honneur d'une impératrice du VIII^e siècle.

Sur un papyrus qui lui servait d'oreiller elle écrivait son journal.

L'empereur lui fit don d'un énorme rouleau de papier blond.

Pour qu'elle y inscrivit, de son pinceau agile, ses réflexions et ses épigrammes.

Ce rouleau, vous l'avez au Canada,

La France vous l'a donné,

Pour que vous y inscriviez l'histoire de votre vie et de vos destinées.

APPENDICE H

DISCOURS DE M. PAUL CLAUDEL,
ambassadeur de France,
pour le Jour de l'Alliance française à New York,
le 10 février 1929¹

Il y a aujourd'hui cent cinquante et un ans, sous la plume de Franklin et de Gérard, la première "Alliance Française", celle, on peut le dire, qui constitue l'Acte de naissance même de ces Etats-Unis, était signée à Versailles. Au mois d'avril suivant, le général Washington, qui alors se trouvait avec les restes bien éprouvés de son armée à l'extrémité de ses ressources, apprenait le succès de ses négociations et remerciait Dieu à genoux de l'aide qui lui était ainsi apportée. Un bas-relief que l'on peut voir au Stock Exchange de Wall Street a immortalisé le souvenir de cette action de grâces. Vous avez pensé qu'il n'appartenait pas au bronze seul de commémorer cet événement fondamental et qu'aucune date mieux appropriée ne pouvait être choisie pour servir, si je peux dire, de fête patronale à votre association. "L'Alliance Française", en effet, ce parti essentiel qui a sauvé non seulement la France et les Etats-Unis, mais tout ce qui fait la liberté et la dignité de la race humaine, en tant qu'exprimée dans la formule

¹ L'Echo de la Fédération, 8^e année, n° 4, mars-avril 1929, p. 4-5.

d'une nation, c'est ce nom même qui est à la fois votre raison d'être et votre raison sociale. Votre oeuvre, en effet, n'a pas seulement un objet linguistique, pédagogique, scientifique et social, elle a été créée pour maintenir vivante une tradition essentielle, pour pratiquer une idée toujours actuelle et toujours nécessaire, celle de l'amitié entre la France et les Etats-Unis, qui est à la base même de cette entente future dont la charte, nous l'espérons, embrassera un jour toutes les nations.

L'amitié entre la France et les Etats-Unis présente des caractères bien singuliers. Le premier est qu'elle résulte entièrement de la volonté et du sentiment et non de la force des choses. Rien en somme n'obligeait la France, il y a cent cinquante ans, à aller chercher de l'autre côté de l'Atlantique, au détriment de ses finances et de ses principes monarchiques, la revanche d'une défaite dont les circonstances coloniales étaient définitivement acquises et acceptées. Rien de matériellement vital n'obligeait les Etats-Unis en 1917, à envoyer ses armées de l'autre côté d'un océan qui aurait toujours suffi à les protéger, s'il en avait été besoin. Ce qui a obligé les deux peuples à venir au secours l'un de l'autre, c'est une nécessité morale, une convenance supérieure aux calculs des Chancelleries. Et de même aujourd'hui entre les deux peuples, si les principes politiques sont les mêmes, combien la nature

n'a-t-elle pas établi de différence! Je crois qu'il n'y a pas au monde de nations dont les tempéraments, les caractères, les manières de voir et de sentir, présentent, je ne dirai pas autant de divergences, mais de contradictions.

M. André Tardieu a consacré tout un livre des plus intéressants à les mettre en évidence. Eh bien! il se passe entre les peuples ce qui se passe entre les climats et entre les produits de la nature. Plus ils sont différents et plus aussi ils sont nécessaires l'un à l'autre, parce qu'ils sont complémentaires. Comme le disaient les anciens philosophes: rien ne se pose qu'en s'opposant; ce sont précisément les sentiments, les idées, les manières d'être qui nous choquent, qui parfois nous scandalisent, qui nous déconcertent, qui nous procurent en tous cas la sensation du nouveau et de l'étranger, ce sont les sensations de ce genre qui précisément sont fécondes, qui nous enrichissent et qui nous forment par les réactions qu'elles provoquent. C'est un rôle de ce genre que pendant deux siècles la France et l'Angleterre ont joué à l'égard l'une de l'autre dans un sentiment fait à la fois d'estime et d'hostilité. C'est aujourd'hui la même situation qui existe entre la France et l'Amérique, mais grâce à Dieu, l'hostilité a disparu et a été remplacée par ces deux qualités dont nos deux peuples n'ont jamais été dépourvus, la bonne humeur et la bonne volonté. Et c'est aussi la situation qui fait la

nécessité d'organisations comme la vôtre. Le contact entre deux esprits si différents ne peut se faire tout seul et le choc ne peut être remplacé par l'échange et par la communication que s'il est préparé, s'il est entouré d'explications, si l'oeil est entraîné à de nouveaux spectacles, le coeur assoupli à de nouvelles attitudes et le langage [!] à de nouvelles expressions. C'est l'oeuvre à laquelle travaillent depuis de longues années les Alliances Françaises d'Amérique, avec un zèle et un succès admirables dont je suis heureux de les féliciter. Parmi elles, naturellement, la place la plus importante revient à l'Alliance Française de New-York, tant par le nombre de ses membres, que par l'atmosphère toute spéciale qu'on trouve dans cette grande métropole où respire quelque chose de Paris. Je suis heureux de m'asseoir ce soir à sa table hospitalière, de la féliciter du développement de ses conférences et de porter à ses membres et à l'homme qui les préside avec tant d'intelligence et de dévouement l'assurance de l'intérêt et de la sollicitude de mon Gouvernement.

APPENDICE I

DISCOURS DE PAUL CLAUDEL
à la 27^e réunion annuelle de la
Fédération de l'Alliance française,
le 6 avril 1929¹

J'ai passé deux ans dans ce grand et beau pays, je l'ai parcouru dans tous les sens et j'ai mis précisément mes pas dans les pas de tant de Français, illustres ou inconnus, qui y ont tracé leur sillon et creusé leur tombe. De la capitale à la Nouvelle-Orléans par Charleston, Savannah, la Floride et la Géorgie, j'ai suivi l'itinéraire de La Fayette dans son dernier voyage aux Etats-Unis, et j'en ai réveillé les échos qui, depuis un siècle, n'étaient pas encore assoupis. J'ai vu cette belle cité que nos ancêtres ont fondée à l'embouchure du Mississipi, fille de cette Orléans dont Jeanne, il y a cent ans, a fait le berceau d'une nouvelle France. J'ai été saluer sur les bords du bayou Teche et du bayou Lafourche, les descendants de ces Acadiens héroïques dont le chantre d'Evangéline a raconté l'histoire, et j'ai le coeur ému des acclamations enthousiastes de ces milliers de braves gens de notre langue et de notre sang qui saluaient le représentant de la France.

¹ L'Echo de la Fédération, 8^e année, n° 5, mai-juin 1929, p. 2-3.

J'ai vu ce Mississippi, dont nos soldats et nos missionnaires ont été, pour employer la vieille et juste expression, les inventeurs, et j'ai contemplé les horizons de ce monde immense que l'acte de Napoléon a ajouté aux treize étroites colonies de l'Acte d'Indépendance. Dans bien des petits cimetières, sur des plages solitaires, j'ai retrouvé les noms effacés des épaves de nos révolutions successives. Enfin, l'année dernière, après tant de souvenirs donnés au passé, j'ai pu me réjouir les yeux dans le spectacle d'un robuste présent et d'un glorieux avenir. J'ai été porter le salut de la France à cette jeune nation canadienne, qui a planté de fortes racines sur les rives du Saint-Laurent, et dont les rameaux sont destinés à ombrager une bonne part de la terre américaine. Demain, je répondrai à l'invitation des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, qui font tant d'honneur à leur double patrie. Je peux donc dire que j'ai vérifié tous les points où l'histoire de notre pays s'est greffée à celle de ce monde transatlantique et si, au domaine des conquêtes physiques et des actualités matérielles, nous ajoutons celui des idées et des sentiments, nous verrons que ce n'est pas en vain que la France, depuis que le Créateur lui a donné sa forme éternelle, dirige vers l'Occident un bras indicateur, symbole de son désir et de ses directions.

Cette longue série de visites et d'entretiens m'a permis de mieux comprendre que je ne pouvais le faire il y a deux ans, la nature et l'héritage moral de la France aux Etats-Unis, qui est le patrimoine commun de nos deux pays. De ce patrimoine, je peux dire que la garde revient aux 250 groupes de votre Fédération, comprenant près de 20,000 membres, qui veillent à ce que le son de la langue française, à ce que la qualité et la vertu de l'âme française, ne soient pas des choses tout à fait éteintes et oubliées de ce côté de l'Océan, à ce que l'histoire continue, à ce que le courant commun issu d'un double destin ne se perde pas dans les sables de la désuétude et de l'indifférence. Que de fois, dans une petite ville américaine, n'ai-je pas admiré le courage généreux, la foi presque héroïque d'un professeur isolé, d'un ancien visiteur de notre pays, d'une femme bien souvent qui maintient avec un enthousiasme presque religieux, un cercle, un petit groupe d'études, et qui ouvre à deux battants les volets de cet instrument magique, pareil à l'armoire du radio, qui permet aux âmes de communiquer. Depuis Washington jusqu'à Clemenceau, depuis Jefferson jusqu'à Ferdinand Foch, elles ont tant à se dire, et la conversation n'est pas près de finir! Je rends simplement hommage à une vérité d'expérience, et j'émetts une idée qu'il est possible à chacun de vous de vérifier, en disant que les Américains les plus accomplis sont ceux qui, à

l'exemple de Jefferson et de Franklin, ont complété leur éducation nationale par une culture française, et je suis persuadé que dans l'avenir, dans le grand mouvement qui rétrécit les Océans et qui rapproche les nations, la connaissance du français, qui sera de plus en plus la langue essentielle de l'Europe, deviendra non pas un cachet d'élégance et un article de luxe, mais une nécessité presque indispensable, car qui dit nécessité ne dit pas forcément une nécessité d'ordre matériel. C'est pourquoi, dans cette réunion où se trouvent tant d'éducateurs distingués, j'émetts le voeu que l'enseignement du français soit donné d'une manière aussi pratique et aussi peu rebutante que possible, et que les jeunes gens apprennent à aller à la littérature par la voie de la langue et non pas, comme on essaye malheureusement trop souvent de le faire, à la langue par la voie de la littérature. Je sais que de grands progrès ont été réalisés à ce point de vue depuis quelques années, des méthodes excellentes ont été mises en circulation. Combien de jeunes gens et de jeunes filles seraient attirés à l'étude du français si on pouvait leur assurer qu'en 8 ou 10 mois, comme cela est parfaitement possible, ils peuvent apprendre assez de français pour soutenir une conversation, pour lire un journal ou même un livre de difficulté moyenne. L'Amérique nous a donné bien des leçons et bien des exemples. Elle nous a appris en particulier,

que la rapidité d'une réalisation n'était pas toujours une garantie de médiocrité et d'insuffisance, et qu'il était possible d'arriver à une connaissance sérieuse des choses, sans se traîner indéfiniment, comme cela m'est arrivé quand j'apprenais l'allemand au Lycée Louis le Grand, dans les ornières de la routine et de l'ennui. Qui ne serait réjoui de penser qu'entre la France et l'Amérique il n'y a que six jours de mer? et qui ne serait exalté de penser qu'entre une bouche française et une oreille américaine, ou plutôt entre une âme française et une âme américaine, il n'y a que six mois d'études? C'est donc de ce côté, du côté d'un enseignement du français vraiment pratique, du côté d'un enseignement raisonné, efficace et intelligent, que je me permets d'appeler l'attention de tous les amis de la France qui m'entourent, et que je suis si heureux aujourd'hui de pouvoir personnellement féliciter et remercier.

APPENDICE J

DISCOURS DE M. L'AMBASSADEUR CLAUDEL
aux membres de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Amérique
le 15 octobre 1929, à Burlington, Vermont¹

Monsieur le président,

Excellence,

Monsieur le sénateur,

Messieurs, je puis presque dire Chers compatriotes,

Je suis profondément touché de l'accueil que vous m'avez fait aujourd'hui à votre convention (and I thank you deeply, Governor, for your welcome; the souvenirs evocated were deeply moving for me and I know that although Vermont is not the largest State in America, it is not possible to have a larger heart).

Cette année aura été pour l'Ambassade de France dans ce grand pays une date mémorable. C'est l'année où elle a repris officiellement contact avec le peuple Franco-Américain de la Nouvelle-Angleterre. Au mois d'avril dernier, invité à Worcester par le Supérieur de votre magnifique collège de l'Assomption, je visitais successivement dans une trop rapide randonnée, Woonsocket et Providence et je me préparais à me rendre dans d'autres centres quand une

¹ L'Union, organe officiel de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, Woonsocket, R.I., vol. XXIX, n° 11, novembre 1929, p. 6-7.

soudaine indisposition de ma femme, atteinte par le climat rigoureux de la saison, m'obligea à rentrer sans retard à Washington. Mais ce que j'avais vu m'avait inspiré le désir de voir davantage. A ce grand congrès des Nations que sont les Etats-Unis, j'avais constaté la place que grâce à vous la nation française avait su prendre, une place qui lui appartient et par droit de mérite et par droit d'héritage et de primogéniture. J'avais fait connaissance avec la Société Saint-Jean-Baptiste et avec les hommes remarquables qui la dirigent et à qui je suis heureux d'apporter ce soir une marque d'appréciation de mon Gouvernement.

J'avais vu vos écoles primaires et secondaires remplies d'une jeunesse ardente, qui sait que le présent lui est acquis et que l'avenir s'ouvre à elle. J'avais vu cet admirable clergé qui vous encadre et qui vous rappelle les traditions glorieuses et le sublime idéal de cette race à laquelle vous avez l'honneur d'appartenir. J'avais félicité ces religieux et ces religieuses qui donnent à vos enfants à la fois le bénéfice de leurs connaissances et l'exemple de leurs vertus. Et maintenant votre convention me donne l'occasion, dont j'ai été heureux de profiter, de faire connaissance non seulement avec quelques-uns de vos autres locaux, mais avec l'ensemble de la nation Franco-Américaine et avec les états-majors qui la dirigent. Aujourd'hui je mets dans vos mains loyales la main de votre pays d'origine.

Aujourd'hui après bien des siècles d'interruption, les relations sont reprises et un pacte nouveau est conclu.

Quand on retrouve un parent, un ami longtemps absent, on lui demande des nouvelles. On a bien entendu parler de lui dans les journaux, mais il y a des choses profondes, il y a un certain accent, une certaine force de vision et d'expression pour lesquelles le papier imprimé ne suffit pas et pour lesquelles il faut un témoin vivant. Eh bien, Mesdames et Messieurs, les nouvelles que je vous apporte du pays, du vieux pays, comme vous dites, avec lequel vous solidarisent des attaches si fortes, un lien de généalogie directe que chaque famille expatriée je le sais, entretient avec un soin religieux, ces nouvelles sont bonnes. Le bon sang à qui nous devons les Jacques Cartier, les Champlain, les Cadillac et les Montcalm, garde sa force et sa chaleur. La race reste solide. Les 1,500,000 morts que nous avons sacrifiés pour une cause juste sont remplacés par une génération digne de l'ancienne. On sait se battre en France, mais on sait aussi travailler. La France a donné au monde en abondance des saints, des héros, des savants, des poètes, des généraux, des explorateurs. Il n'y a qu'une espèce de gens qu'elle n'a jamais su donner, elle n'a jamais su donner des découragés et des vaincus. Après la guerre de 1870, dont votre grand poète Fréchette a si bien parlé, après cette épreuve terrible d'où notre pays

était sorti humilié, la France s'est relevée aussitôt et en quelques années des rives du Mikong à celle du Niger elle a construit un empire colonial qui fait l'admiration du monde et qui disputera bientôt peut-être la première place à celui de l'Angleterre. Après la Grande Guerre qui lui avait coûté la fleur de sa jeunesse, les survivants ne sont pas restés les bras croisés devant leurs foyers détruits et devant leurs champs dévastés. Vous avez tous lu dans le beau roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, le récit épique des âpres combats de vos frères Canadiens pour "gagner la terre". Eh bien! la même énergie, la même dureté à la peine, la même foi invincible, avec lesquelles le pionnier et l'habitant de chez vous ont conquis et évangélisé, si je peux dire, la nature vierge et lui ont appris français, le paysan de Champagne et de Lorraine les ont montrées pour reprendre possession de ce sol historique tout trempé de sang et de sueur. Nous n'avions pas de troncs d'arbres à arracher, comme vos rudes conquérants, mais nous avons beaucoup d'autres choses à arracher, les pieux, les fils de fer barbelés, les cadavres, l'argent pour payer une dette écrasante, et, la racine de toutes la plus revêche et la plus tenace, l'esprit de haine et de vengeance. Eh bien, Messieurs, j'ose dire que vous n'avez pas à rougir de vos frères de France, et sur une terre régénérée vous avez vu que le premier usage que la France a fait de sa force

reconquise a été pour tendre la main à son ennemi abattu et pour inviter le monde entier à la paix.

Cette paix, Messieurs, elle n'a qu'à se tourner vers nous, elle n'a qu'à considérer votre exemple, pour voir quel usage peut en faire une nation fidèle à ses traditions et à son idéal. Il y a cinquante ans dans ces Etats de la Nouvelle-Angleterre, dont deux cependant portent encore des noms français, vous n'étiez qu'une poignée, n'ayant pour elle que sa foi et son courage, aujourd'hui vous êtes plus d'un million et l'on pourrait vous appliquer ce que disait Tertullien de la croissance merveilleuse des chrétiens. Vous devez beaucoup à l'Amérique, et je sais d'ailleurs que le drapeau étoilé n'abrite pas sous ses plis, de patriotes plus déterminés et plus convaincus. Mais vous aimez d'autant plus votre nouvelle patrie, qu'en étant chez elle, vous savez que vous êtes chez vous, que sur cette terre immense vous avez été les premiers et que des Grands Lacs au Pacifique ce sont les Canadiens-Français qui ont fait la carte. Et aujourd'hui encore vos rangs serrés lui apportent une contribution inestimable. Vous lui donnez des travailleurs habiles et disciplinés mais vous lui donnez aussi et surtout, encadré par votre admirable clergé, l'exemple des vertus chrétiennes et familiales. La France a donné à l'Amérique sa devise qui est: Liberté—Egalité—Fraternité. Mais les Franco-Américains lui ont

aussi apporté la leur qui n'est pas moins honorable et moins précieuse et qui consiste aussi en trois mots: Religion—Travail—Famille.

Messieurs, je n'ai pas complètement fini ma mission. Votre grand patron St Jean-Baptiste avait le privilège d'attirer des pèlerins qui venaient de très loin et ce privilège s'est prolongé en faveur de votre Société. L'évangile nous rapporte qu'à ces pèlerins on disait: "Qu'êtes-vous venus voir? Etes-vous venus voir un roseau agité par le vent?" St Jean-Baptiste n'avait rien d'un roseau, et si je devais le comparer à quelque chose, ce serait plutôt à un de ces grands chênes que j'ai admirés hier en suivant les bords du lac Champlain, un de ces chênes dont notre poète Lafontaine a dit que "leur tête du ciel était voisine et que leurs pieds touchaient à l'empire des morts." Eh bien, la tête de la Société St-Jean-Baptiste est voisine du ciel par sa fidélité aux principes religieux; elle touche aussi à l'empire des morts, par sa fidélité à ses traditions et son souvenir toujours vivant des générations héroïques et courageuses qui vous ont précédés. Je sais que parmi les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, il y a beaucoup d'artisans qui s'occupent à fabriquer des étoffes, qui sont des tisserands; mais nous en France, nous avons eu un tisserand célèbre qui s'appelait l'Empereur Napoléon 1^{er}. Ce tisserand a fabriqué une

étoffe si solide qu'elle relie les hommes les plus distingués de toutes les parties du monde et elle a une couleur si belle que toutes les parties du monde, et spécialement les Etats-Unis, se glorifient de la porter sur leur poitrine. C'est un échantillon de cette étoffe que je suis venu vous apporter aujourd'hui. En d'autres termes, c'est la décoration de la Légion d'Honneur que je suis venu porter à deux hommes infatigables qui, depuis dix-huit ans, ont été à la tête de la Société St-Jean-Baptiste dont nous pouvons voir et admirer aujourd'hui les résultats. Je suis venu aujourd'hui apporter la croix d'Officier de la Légion d'Honneur à votre président M. Henri T. Ledoux, et la croix de Chevalier à votre infatigable secrétaire M. Elie Vézina. Qu'ils veuillent bien considérer cette haute distinction non pas comme une récompense de leur zèle infatigable, parce que dans la Société Saint-Jean-Baptiste, je sais qu'on ne travaille jamais pour une récompense, je sais qu'on travaille pour l'amour de la patrie et pour l'amour de Dieu. Ce que je suis venu leur dire, c'est le témoignage de la France, son remerciement pour l'ardeur qu'ils ont montrée à conserver les meilleures traditions de notre race, une réparation peut-être du long oubli dans lequel la patrie ancienne vous a tenus. C'est dans cet esprit que je les prie d'accepter cette haute distinction.

Je vais vous les conférer suivant le rituel admis.

APPENDICE K

DISCOURS DE PAUL CLAUDEL
à l'Université de Virginie
pour la dédicace de la Salle La Fayette
le 20 novembre 1929¹

"No pilgrimage is more impressive for a Frenchman than a voyage to Monticello and Charlottesville, both places which keep the dead body and the always living inheritance of the founder of American Independence and promotor of Franco-American friendship, Thomas Jefferson. After Barbe Marbois, after Lafayette, the list of questions which can be asked by a Frenchman from the wise man of Monticello is not exhausted. Here we see Democracy, if you allow me to say so, not as heir and substitute of dead regimes and impossible monarchies, but we drink it as the very spring as it is born by will of nature from a virgin soil and from a community of free and equal landowners. And what better definition is there even today of the Republic of France than of a community of free and equal citizens and landowners? Between the tobacco growers, the planters of corn and of apple trees of Virginia and growers of wheat and of vine of our French valleys there was a deep and inborn understanding which took form in the solemn

¹ University of Virginia Alumni News, vol. XVIII, n° 3, novembre 1929.

embrace of our general and of your philosopher, when at the conclusion of two parallel Revolutions both countries were engaging their steps on never very distant roads which were to merge again in an hour of supreme need. Both Jefferson and Lafayette understood that the form of a nation, that its organic constitution does not come from the outside, from the will of a tyrant, from the play of luck, of greed and of blind forces, but that it is born from the soil, from the communion between earth and man and the law and life are children of the same mighty womb.

"And another lesson from the old and wise man, Jefferson, to the old and wise man, Lafayette, was a lesson which was never forgotten by our twin sister republics, it was a lesson of optimism, it was an act of faith in truth and in reason, it was the belief into an inborn rectitude in the heart of men, that after all no man is better judge of his own interest than himself and that there is no better guaranty of his own interest than the respect of the right of other people, that the best way to make men good is to make them responsible, to give them experience, to give them power, to impress duties is to give them rights, that a country is the expression of need which man and nature have of each other, and that communities which are born from such a vital and essential need are not born to die. Here was the double lesson which America had to learn

from the wider and wider development of her majestic horizons and France from a century of exterior wars and interior trials.

Congratulates University.

"I congratulate the University of Virginia for its splendid idea to commemorate by a beautiful picture due to the generosity of a good friend of France and to the talented brush of one of my countrymen, the meeting and embrace of two great men, of two great minds and of two great countries. No place was more appropriate than this City of learning which in its very architectural figure conveys to us something of the mind of its illustrious founder, something at the same time individual and thrilling like voice or writing. May this University always remain what Jefferson intended her to be, a place where Virginia, one of the most honourable communities of free men since the Greek Republics, has learnt to take conscience of herself and to teach America the glory and the burden of the word Independence. May she always keep enshrined among her most cherished treasures the legacy of a man whose thought can be summed up in the two following passages which I excerpt from his works. The first one is about Democracy: 'We think in America, that it is necessary to introduce the people into every department of government, as far as they are capable of exercising it, and that this is the only way

APPENDICE K

277

to insure a long-continued and honest administration of its power.' And the second one is about France:

"'She has engaged herself in a ruinous war for us, has spent her blood and money to save us, has opened her bosom to us in peace, and received us almost on the footing of her own citizens. To say that gratitude is never to enter into the motives of national conduct, is to revive a principle which has been buried for centuries with its kindred principles of the lawfulness of assassination, poison, perjury, etc. All of these were legitimate principles in the dark ages which intervened between ancient and modern civilization, but exploded and held in just horror in the eighteenth century. I know but one code of morality for men, whether acting singly or collectively. Let us hope that our government will take some other occasions to show that they prescribe no virtue from the canons of their conduct with other nations.'

"Those are noble words and if they were true of America in the year 1787, they are also to express the feeling of France in the year 1929."

APPENDICE L

DISCOURS DE S. Exc. M. PAUL CLAUDEL
au banquet des Professeurs de français (New York)
le 12 octobre 1929¹

En assistant ce soir à votre banquet, je satisfais non seulement un désir déjà ancien que les circonstances ne m'ont pas permis de réaliser plus tôt, mais aussi un devoir de reconnaissance. Le grand article d'exportation de France en Amérique, ce ne sont pas ses marchandises, ce ne sont pas ses émigrants, ce sont ses idées et le vêtement essentiel de l'idée, comme vous savez, c'est la langue. En apprenant aux oreilles des Américains à s'ouvrir aujourd'hui comme celles de leurs ancêtres du temps de Jefferson et de Franklin à l'articulation de nos syllabes françaises, en apprenant à leur bouche à moduler à leur tour, dans leur qualité originelle, ces mots dont l'accent est mêlé de si près à l'histoire de leur nation et à la charte de leurs libertés, non seulement vous continuez une tradition vénérable et ininterrompue, mais vous mettez un instrument éprouvé à la disposition des générations nouvelles et des tâches inédites qu'elle s'apprête à affronter. Vous avez tous lu le livre admirable de M. André Siegfried qui est

1 The French Review published by the American Association of Teachers of French, vol. III, n° 2, novembre 1929, p. 96 à 99.

devenu un classique et qui a été traduit sous le titre significatif "America Comes Of Age", "L'Amérique atteint sa majorité". "Atteindre sa majorité" dans le charmant langage de nos pères, c'est ce qu'on appelait faire son entrée dans le monde. Eh bien! depuis la guerre, l'Amérique après un développement prodigieux et rapide, a fait son entrée dans le monde et l'on peut dire que cette entrée a eu un certain éclat. Mais une fois qu'on est entré dans le monde il n'y a plus moyen d'en sortir excepté par une porte basse pour être appropriée aux dimensions de notre débutante. Après la guerre, après le traité de paix, l'Amérique a fait tout ce qu'elle a pu pour rentrer chez elle et pour y rester, mais c'est le monde qui n'a pas voulu la lâcher. Elle avait acquis outre-mer sur notre sol français un territoire, un territoire si précieux qu'aucun des 48 Etats de cette merveilleuse Union n'en détient un pareil; je parle des cinq grands cimetières où reposent soixante mille de ses enfants tombés dans de formidables combats non pas seulement pour la Justice, mais pour l'amour de la Justice. Depuis, dans le réarrangement du vieux monde, qui a suivi le grand bouleversement, l'Amérique n'a cessé de jouer un rôle essentiel et constructif, et il semble que chaque année ce rôle soit appelé à s'accroître en étendue et en importance, ne serait-ce qu'à raison du développement de son commerce extérieur et de ses placements. La connaissance

des langues étrangères devient donc de plus en plus nécessaire pour la jeunesse américaine et l'on croit rêver quand on voit que plusieurs universités projettent au contraire de la supprimer. Apprendre une langue étrangère, c'est la première manière pour un étudiant d'apprendre à sortir de soi, à voir du dehors sous un aspect nouveau et en quelque sorte objectif, le monde familier et par là même inaperçu, à le transporter de la sphère du réflexe et de l'instinct à celle de l'intelligence. Et d'autre part, en apprenant la langue d'un pays étranger, nous nous introduisons en quelque sorte dans son âme, nous nous identifions avec son attitude et ses mouvements, et en revêtant un autre équipement, nous ouvrons à notre propre personnalité un vaste champ de découvertes infiniment plus fructueuses que ne le fut aucun Far West. Edgar Poë nous parle quelque part d'une dame qui essayait de connaître les pensées d'un inconnu en imitant ses expressions de physionomie. Eh bien! la connaissance d'une langue étrangère nous rend les mêmes services et nous permet de débrouiller dans ce vaste monde qui a cessé d'être trop grand pour l'activité de l'Amérique comme un être intelligent et non pas comme un moron et comme un sourd-muet.

Que parmi ces langues étrangères le français occupe la première place, c'est un point sur lequel il ne me paraît pas utile d'insister. Il suffit de se rapporter aux

faits et de voir le développement magnifique qu'a pris en Amérique dans les universités et hors des universités l'enseignement du français depuis la guerre. La raison de cette vogue est beaucoup moins l'appréciation d'un service pratique qu'un sentiment confirmé par l'expérience du rôle essentiellement éducateur et formateur de notre langue... Je rends simplement hommage à l'évidence en disant que la connaissance du français ajoute aux hommes et aux femmes de ce pays qui en sont imprégnés un cachet spécial de supériorité, dont la valeur est chaque jour davantage reconnue, et qu'on appelle ici style, le style. Il y a un style pour les automobiles, il y en a aussi un pour les êtres humains. Ce style du français, c'est l'habitude qu'il nous donne de l'expression logique et des idées générales, et à ce point de vue il est essentiel à une éducation générale, il est indispensable aux jeunes gens qui aspirent à ne pas être seulement des spécialistes, des plombiers ou des électriciens d'une qualité supérieure, mais des conducteurs d'hommes et des manieurs de principes.

Votre rôle, Mesdames et Messieurs, est donc grand et utile et je suis heureux de pouvoir vous en féliciter, vous apporter les félicitations du Gouvernement de la République. Je connais toutes les difficultés de votre tâche et je connais aussi le dévouement que vous y apportez. Depuis deux ans j'ai beaucoup voyagé dans ce grand pays, j'ai

visité un certain nombre d'endroits écartés qui ne sont pas en général dans le programme des explorateurs officiels. J'ai été profondément ému et touché de voir que presque dans chaque ville américaine il y a un professeur de français, un homme ou une femme, qui, patiemment, péniblement, obstinément, héroïquement, s'efforce de surmonter le poids de l'indifférence et de l'incompréhension, qui réussit à fonder une branche de l'Alliance Française, un cercle d'études, une bibliothèque, un théâtre quelquefois. C'est grâce à eux que la France reste une chose vivante et efficiente sur ce sol qu'elle a contribué à découvrir, pour tant d'Américains qui veulent savoir d'elle autre chose que son nom. A tous ces modestes missionnaires d'une bonne cause j'adresse ici mon salut reconnaissant et respectueux.

Et puisque nous sommes ici dans un milieu de techniciens, permettez-moi de renouveler ici un voeu pratique que j'ai déjà eu l'occasion de formuler dans la dernière réunion de l'Alliance Française et au sujet duquel je sais que je suis en plein accord avec notre éminent visiteur, M. Petit-Dutaillis. On fait beaucoup en Amérique pour la connaissance du français littéraire et supérieur, on consacre beaucoup d'efforts et de temps à l'approfondissement de son passé et de son histoire. Laissez-moi vous dire que personnellement mes voeux vont surtout à l'amélioration de l'enseignement élémentaire d'où dépend tout le reste.

L'autre jour, M. Petit-Dutaillis et moi nous conférions mélancoliquement nos souvenirs de lycée, où l'on était censé nous apprendre l'allemand en nous expliquant ligne à ligne les Grues d'Ibycus et Hermann et Dorothée. Eh bien! et là je parle ici exclusivement pour moi, non seulement je n'ai pas appris l'allemand, mais ce procédé rebutant m'a donné pour de longues années le dégoût de cette langue pourtant si intéressante. Grâce à Dieu de nouvelles méthodes prévalent de plus en plus en Amérique, on comprend de plus en plus que l'on doit aller de la langue à la littérature et non pas de la littérature à la langue. On comprend même que la connaissance des mots doit dépendre d'une espèce de rythme, de cadence, de mouvement général et entraînant qu'il faut mettre dans la tête de l'élève. On utilise les ressources merveilleuses du radio et du gramophone. Et je salue de tout mon coeur le jour prochain où grâce à vous, Mesdames et Messieurs, les jeunes Américains comprendront qu'entre cette grande chose qui s'appelle l'Amérique et cette autre grande chose qui s'appelle la France, il n'y a que six jours de navigation et que dix mois de leçons!

APPENDICE M

KELLOGG RECEIVES CROSS OF LEGION¹

Speech of Ambassador Claudel:

"The Kellogg pact is the basis of that great world movement for disarmament which is to free humanity from an intolerable burden of expenses and of fears.

"A few weeks ago Mr. Ramsay MacDonald and your President, meeting in Washington, issued a joint statement where are found the following lines:

"In signing the Paris Peace Pact fifty-six nations have declared that war shall not be used as an instrument of national policy. We have agreed that all disputes shall be settled by pacific means.

"Both our governments resolve to accept the peace pact, not only as a declaration of good intentions but as a positive obligation to direct national policy in accordance with its pledge.

"Those are weighty words issued by important men, and I should have no difficulty in recording judgments of the same tenor from the most representative of statesmen of almost every country in the world. Your distinguished

¹ New York Times, le 12 novembre 1929, p. 12, col. 1.

Secretary of State told me many times that the Pact of Paris, the Kellogg pact, is today one of the most popular doctrines of the great American democracy.

"What are the reasons for that splendid success? The Kellogg pact is the result of the concurrence of a good idea, of good words and of a good man.

"The good idea was the idea to outlaw war. War is an unspeakably wicked and stupid thing, which, in our days, can have no claim to keep company with law in any decent and civilized country. It is a scourge to humanity, like plague and cholera, and wherever it breaks out, as President Coolidge solemnly declared, it endangers the welfare of other nations.

"There are no longer purely national wars. All wars are of international import, and wherever they threaten to break out, as it happened recently during the difficulties between China and Russia, the duty of other nations is to take preventive and prophylactic measures, as they do against contagious diseases or pestiferous insects.

"By good words I mean simple words. A pact to be signed by all nations and to be read by millions of men must be written in large letters. There is no room in such a text for involved periods and coiled reservations.

"And by a good man, ladies and gentlemen, if I may be allowed to say so, I mean your former Secretary of State

and my respected friend, Frank B. Kellogg. It is not enough to have a good idea and to have it expressed in good words. It is much more difficult than most people realize to keep hold of it, to keep hold of them, to cling to them and not to let them run and vanish between your fingers.

"It is no exaggeration to say that in the Winter of 1927 the idea of outlawing the war met more scoffers and skeptics than admirers. Peace is not a colorful thing. It is not a sensational matter, it does not draw the eye of the reader on the first page of his newspaper, there is no band music for it, no flourish of trumpets and unfurling of flags.

"To lead toward such a goal among not only two nations but among all the nations of the entire world, in the midst of internal difficulties and international rivalries, there was need of clear minds, strong wills and, above all, unshaken faith. America was fortunate to find them at the proper time in its President, Mr. Coolidge, and in its Secretary of State."

APPENDICE N

DISCOURS DE M. PAUL CLAUDEL
Ambassadeur de France

à la vingt-neuvième assemblée générale
de la Fédération de l'Alliance Française
aux Etats-Unis et au Canada
le 11 avril 1931¹

J'éprouve un vif plaisir à prendre la parole devant la Fédération des Alliances Françaises, réunies sous la présidence de M. Pavey, pour célébrer les travaux accomplis dans un esprit commun sur le territoire des Etats-Unis et du Canada par les divers groupements représentés ici. Leur intelligente activité maintient et fortifie l'amitié traditionnelle qui unit la France à l'Amérique. Elle s'exerce en pleine indépendance, préservant ainsi aux sympathies, aux dévouements et aux initiatives qui l'animent un caractère de spontanéité particulièrement précieux. D'ailleurs votre tâche vous est rendue facile par la collaboration intime de tout le peuple américain: nulle part les concours nécessaires ne manquent. L'un a combattu pendant la guerre sur le front français; des souvenirs personnels l'attachent à notre pays; l'autre s'intéresse à notre patrimoine intellectuel, artistique ou scientifique; celui-ci est le

¹ L'Echo de la Fédération de l'Alliance française aux Etats-Unis et au Canada, bulletin officiel, 32 Nassau St., New York, N.Y., octobre 1931, p. 2-5.

descendant d'un émigré français; celui-là, curieux d'histoire, aime à retrouver les traces de l'oeuvre colonisatrice accomplie par nos compatriotes en Louisiane et au Canada, dans les temps héroïques, déjà quasi légendaires où les hommes d'épée négociaient avec les Indiens Peaux-Rouges sur les rives du Meschacébé, tandis que les Puritains s'enracinaient dans la Nouvelle-Angleterre; le troisième voit dans notre pays un berceau d'idées politiques; aucun ne peut enfin oublier la guerre de l'indépendance et l'aide prêtée par mes compatriotes pas plus que nous ne pouvons oublier comment les armées américaines traversèrent l'Océan pour combattre sur notre terre envahie. Peu de nations observent avec autant de fidélité que le peuple américain le respect des traditions historiques. L'amitié pour la France est une de celles-ci. Votre présence me prouve qu'elle n'a rien perdu de sa force ni de son prestige.

Un deuil récent, la mort du Maréchal Joffre, m'a permis de constater une fois de plus combien vive était cette amitié franco-américaine. De toutes parts, j'ai reçu des témoignages de condoléances pour la perte que la France avait éprouvée dans la personne du Maréchal: expressions de sympathie venues d'importants groupements officiels ou de petites municipalités; d'écoles, d'associations, lettres envoyées de tous les coins des Etats-Unis, souvent écrites d'une main lourde par d'anciens combattants pour lesquels

le Maréchal avait été un compagnon d'armes; morceau de poésie rustique dédié à sa mémoire, du fond du Texas, tous ces messages qui me parvenaient chaque jour me montraient quel attachement profond et persistant unissait chacun des citoyens américains à la France. Le Maréchal était, il est vrai, particulièrement populaire en Amérique. Son voyage aux Etats-Unis, son séjour à Washington après la guerre l'avaient mis en contact personnel avec la grande République et il conservait un souvenir ému de l'accueil chaleureux qui lui avait été réservé par la population. Elle admirait en lui le général qui, dans un moment difficile, avait su arrêter l'ennemi devant Paris, le rejeter au-delà de la Marne par une manoeuvre prompte, décisive; elle avait apprécié aussi l'homme, modeste et paternel. Sa retraite après la guerre a été un modèle de réserve, de dignité silencieuse dépourvue d'affectation. Une grande persévérance, le contrôle parfait de soi, une clarté de vues qui ne se laissait pas troubler par les revers ou le désarroi momentanés, la vraie simplicité démocratique pour qui le geste héroïque est inutile à l'accomplissement du devoir, telles étaient les qualités du Maréchal, qualités qui devaient lui attirer la sympathie des Américains; elles ont été précisément celles qu'ils admirèrent dans les grands généraux de la guerre de l'Indépendance. Je prends plaisir à rapprocher de ceux-ci la mémoire du Maréchal Joffre, au moment où

l'on se prépare à célébrer cette année le deuxième centenaire de la bataille de Yorktown; les fêtes qui marqueront la commémoration de cette victoire fourniront une occasion nouvelle de rappeler qu'avant de combattre côte à côte en Europe pour la défense d'un idéal commun, Américains et Français avaient déjà mêlé leur sang et leurs armes dans la glorieuse campagne qui aboutit à la reddition de Yorktown. La célébration d'un succès où les noms de Lafayette et de Rochambeau se joignent à celui de Washington ne pourrait être complète sans notre participation. Aussi le gouvernement français s'apprête-t-il à manifester d'une façon éclatante sa solidarité avec la République dont il a autrefois contribué à assurer l'indépendance. Yorktown est une date de notre histoire, comme St. Mihiel est une date de la vôtre, et les Alliances Françaises ne manqueront pas de célébrer dans cet esprit le prochain bicentenaire.

La collaboration franco-américaine ne se limite pas aux périodes de luttes et de guerres. L'immense sacrifice qui l'accompagne alors, le grave péril et l'utilité du secours la rendent tout à coup plus précieuse et c'est pourquoi on aime à la citer. Mais elle se poursuit dans les travaux de la paix. Le Gouvernement américain, acceptant l'invitation qui lui avait été adressée, a consenti à participer à l'Exposition Coloniale qui va s'ouvrir à Vincennes. Parmi les pavillons des puissances amies, à côté des

bâtiments où seront exposés les étapes et les résultats de l'effort accompli par la France dans ses colonies depuis un siècle, les Etats-Unis seront aussi représentés. La reproduction de Mount Vernon, sur les bords du lac de Vincennes, dans un site riant et pittoresque, sera pour tous les visiteurs qui ne connaissent pas la charmante demeure de Washington, une attraction considérable. Elle abritera les collections venues de Porto-Rico, des Philippines, de Hawaï et de Panama. Enfin, par une attention délicate, à laquelle tous les Français seront sensibles, le pavillon américain contiendra une section historique où seront retracées les étapes d'un chapitre de notre histoire coloniale. On y verra les cartes dressées par Champlain, Cavalier de la Salle et quelques autres explorateurs, en Louisiane, à l'embouchure du Saint-Laurent. Je me réjouis de penser que dans une exposition où les intérêts actuels des métropoles et des colonies tiennent la place capitale, l'effort de nos compatriotes en Amérique, qui n'a plus qu'une valeur historique, n'a cependant pas été oublié et que l'honneur de cette initiative revient à la section des Etats-Unis. L'Exposition qui a été préparée dès longtemps par le grand administrateur colonial qu'est le Général Lyautey, auquel nous devons la pacification et l'organisation du Maroc, sera d'un vif intérêt pour tous les Américains. Outre la section consacrée à leur pays, qui

constituera pour eux la principale attraction, ils pourront admirer le pittoresque des multiples bâtiments disséminés dans le parc, la richesse des collections ethnologiques; ils feront en quelques heures, à leur fantaisie, un voyage dans les parties les plus éloignées du globe; mais ils auront surtout l'occasion d'étudier à Vincennes les ressources de l'Empire Colonial Français, son immense réserve de matières premières; ils se convaincront des possibilités qu'il promet à l'entreprise. Nul doute que leur visite à l'Exposition Coloniale ne profite à l'activité des relations commerciales et industrielles entre les deux pays, au plus grand avantage de l'un et de l'autre.

Il me reste, en terminant, à vous adresser mes félicitations pour le travail que les Alliances Françaises ont accompli dans l'année 1930, à vous encourager à grouper avec la même ardeur les sympathies françaises en Amérique, à être avec le même succès que par le passé le lien par lequel les deux pays et les deux civilisations restent intimement unies.

APPENDICE O

BYRD GETS MEDAL AND FRENCH HONOR¹

"My Dear Admiral: By tying the red badge of honor around your neck I follow a line which is far of being unfamiliar to you. The pleasant duty is entrusted to me to decorate a brave man and leader of brave men. But Admiral Byrd on his own side is the man who was specially chosen by Providence to complete the work of the Creator and to add to it that bit of triumphal color without which it should not have been a perfect success.

"I decorate today Admiral Byrd, but Admiral Byrd is the man who decorated both the North Pole and the South Pole, who tied at both extremities of the earth's diameter that finishing touch of flaming purple which puts joy in the heart of an artist. And what purple more pleasant to look at, what stars more likely to keep their bright vigil around the Polar star than the colors and stars of the glorious flag of America?

"We Frenchmen were stirred to the bottom of our hearts to learn that to the standard of your nation you were moved to add on the day of your great voyage its faithful fellow on many battlefields, the tricolor of

¹ New York Times, le 28 mars 1931, p. 3, col. 1.

France. In that courteous idea we recognized the inspiration of a soldier and of a Virginian gentleman.

CONQUESTS IN KNOWLEDGE.

"Each of your three great endeavors was a success and each of them put in play larger and larger circles of human courage and of human intelligence and leadership. Your first trip to the North Pole was simply a bold raid effected on the wings of the storm. The second, which led you with your three brave companions across the Atlantic Ocean to the shores of France, was carefully prepared as a military and scientific expedition. The third one, for which you had the cooperation of a great New York newspaper of which we are glad to have here a representative, was not a raid or an expedition, it was a conquest, for there are conquests in the domain of knowledge as well as of material resources.

"When we read the relations of the old polar explorers we cannot fail to be impressed with the tremendous difficulties against which they had to fight. What a difference between our own days and the days of Franklin, of Perry, of André or even of Scott, of Shackleton and of Amundsen.

"In the domain of polar exploration, as in any other, the new instrument of American genius, the airplane, has introduced new possibilities; and that instrument you

were the first who know how to play as a real master. With the aeroplane new regions of earth, full of treasures perhaps for our economy and certainly for our knowledge, were added to the kingdom of man. The key to the closed regions of the planet has been found and Admiral Byrd has shown to us the way to use it."

APPENDICE P

AUX LECTEURS DE LA TRADUCTION ANGLAISE
DU "SOULIER DE SATIN."¹

Quand le vent souffle, tous les moulins tournent à la fois.

Mais il y a un autre vent, c'est l'Esprit qui balaye les peuples devant soi,

Et qui, quand après un long repos le voici déchaîné, ça met en mouvement tout notre paysage humain!

Les idées d'un bout à l'autre du monde prennent feu comme du foin!

On entend de la Tamise au Tibre un grand bruit d'armes et de mécaniques.

Toute la mer d'un seul coup s'est couverte de coquelicots blancs, toute la nuit s'est tapissée de lettres grecques et de signes algébriques.

Voici l'Amérique ruisselante qui surgit, l'Asie sent un dieu nouveau s'agiter au fond de ses entrailles.

Et l'amant a trouvé le mot juste enfin, voyez cette femme fière d'un seul coup qui cède et qui s'abat comme un pan de muraille!

¹ Paul Claudel, The Satin Slipper - or the worst is not the surest, translated by the Rev. Father John O'Connor with the collaboration of the author, New Haven, Yale University Press, 1931, p. vii et ix.

Tout cela, vous diriez que, ça n'a pas de rapport, mais celui qui pour mieux voir, il est monté sur un arbre,

Il sait que tout ça, c'est les mêmes cavaleries dans le ciel en chantant et la même trompette infatigable!

C'est la même chose qui ne pouvait plus durer, c'est la même bouche qui demande à respirer, c'est la même poitrine qui étouffe!

Les gestes sont différents, mais c'est le même vent qui souffle!

Et c'est pourquoi j'ai brossé cette toile où il y a toutes sortes de choses.

Mais cet espèce de point vital autour de quoi tout se compose,

Tâchez de l'attraper vous mêmes, chers lecteurs, tant pis s'il fuit entre vos doigts comme une puce!

L'auteur qui a lâché ce grain vivant de sel noir sourit et se réjouit de son astuce.

Et qu'est-ce qu'il a fait, je vous prie? sinon de s'amuser à la façon

De Lope de Vega et de tous les grands vieux dramaturges Anglo-Saxons.

Parmi lesquels celui qui a fait sortir Henry le Sixième et Hamlet de son crâne en forme de cornichon.

APPENDICE Q

SAINTE JEANNE D'ARC ET SAINTE THERESE DE LISIEUX
Discours aux Dames catholiques de Philadelphie
le 24 avril 1931¹

C'est un grand plaisir pour moi de visiter à nouveau aujourd'hui cette splendide ville de Philadelphie, berceau de l'Indépendance Américaine, qui est associée à tant de souvenirs de nos deux nations, et de répondre à l'invitation de l'Alliance Catholique des Femmes, qui, je le sais, représente le meilleur de la Catholicité dans ce grand archidiocèse. Comme vous me l'avez rappelé et comme on l'ignore généralement, l'Eglise catholique de France a joué un rôle très opérant dans le succès du mouvement pour l'Indépendance, en levant une contribution volontaire de huit millions de livres tournois qui fut d'un grand secours pour le succès de la cause des insurgés à un moment où la destinée de ce Nouveau Monde était en suspens. Mais, après tout, l'argent et les choses matérielles sont la forme la moins importante de cet intérêt et de cette affection durable que la France catholique n'a jamais cessé de montrer à votre naissante communauté d'hommes libres. Il n'est pas nécessaire de vous rappeler qu'une bonne part de ce

¹ La Vie intellectuelle, t. XII, n^{os} 2-3, 10 septembre 1931, p. 289-296.

continent septentrional a été découverte par des missionnaires français, le Père Marquette entre autres (dont, soit dit en passant, le lieu de naissance, la ville de Laon, n'est pas situé très loin du mien). Dans la formation de la vie ecclésiastique et spirituelle en Amérique nous sommes fiers de rappeler les noms de Mgr de Chevreuse, de Mgr de Forbin-Janson et (auparavant) de Mgr de Montmorency-Laval, de tant de ces évêques missionnaires de l'Ouest, dont la vie héroïque nous a été dépeinte d'une façon si romantique par Mrs Willa Cather. Les premiers Martyrs et Saints du Nouveau Monde furent des prêtres et des religieuses français, les Pères Jogues, Brébeuf et leurs compagnons, récemment canonisés à Rome, ainsi que la Bienheureuse Marie de l'Incarnation qui vient de fournir la matière d'un beau volume à notre distinguée amie, Miss Agnès Repplie. Les Sulpiciens furent les premiers, à Boston et à Baltimore, à donner l'éducation ecclésiastique conforme à l'esprit et aux méthodes de leur saint fondateur, M. Olier. Et ce serait pour moi une tâche infinie d'essayer d'énumérer les couvents, les écoles des deux sexes, les congrégations, les pieuses semences de toute sorte dans la bonne terre catholique, qui sont le fruit des efforts en ce pays des pionniers religieux français. Aujourd'hui encore ce travail n'est pas terminé, et, bien souvent, depuis mon arrivée à Washington, j'apprends quelque nouvelle fondation,

due à l'initiative d'un esprit ingénieux et d'un coeur brûlant pour la gloire de Dieu et le bien des hommes.

J'espère que vous ne trouverez pas dans mes paroles cet esprit de jactance et de vaine gloire qui est si souvent dénoncé comme un péché spécifiquement gallican, bien qu'aucune nation ne puisse être considérée comme en étant exempte. Mais, si l'orgueil et la vanterie peuvent se justifier, il me semble qu'ils sont mieux à leur place quand il s'agit de la conquête des âmes, de l'acquisition et de l'organisation d'une vérité bienfaisante dans une large part du globe, que quand il s'agit de la possession de richesses matérielles ou de territoires, si importants soient-ils.

En tout cas, ma seule intention, en remémorant aujourd'hui ces glorieux souvenirs de notre passé commun, est de vous rappeler, et de me rappeler à moi-même, que ce beau sentiment qu'on appelle ailleurs Amitié Franco-Américaine reçoit dans votre Assemblée son vrai nom, qui n'est pas amitié, mais fraternité. Entre les catholiques de nos deux nations, il ne s'agit pas de deux brèves crises d'amitié, l'une à la fin du XVIII^e siècle et l'autre au début du XX^e. Il s'agit d'une tradition ininterrompue de trois siècles, d'un échange continu, non pas de ce sentiment froid et vague qu'on exprime par le mot de sympathies, mais de vivante, active et brûlante charité.

Et maintenant, puisque nous avons ici l'occasion de nous rencontrer, moi le représentant officiel de la France, et vous les représentants de ce qu'il y a de meilleur dans la féminité catholique américaine, qu'allons-nous nous dire? Quand des enfants se rencontrent, de quoi parlent-ils, sinon de leurs parents? Mais nous, Français, et vous, catholiques Américains, n'avons-nous pas beaucoup de parents communs? Nous ne sommes pas de médiocre naissance. La terre et le ciel ne sont pas assez vastes pour contenir tous les membres de notre famille. Il n'est pas difficile de trouver parmi eux des maîtres pour nous enseigner nos devoirs communs et des guides pour nos communes aspirations. Et comme je suis aujourd'hui parmi des femmes, je vais choisir, parmi ces figures familières, les deux qui me paraissent plus particulièrement qualifiées pour représenter ce double esprit si nécessaire à une démocratie, c'est-à-dire à une communauté d'hommes libres: l'esprit d'indépendance (que nous pouvons appeler aussi l'esprit de spontanéité) et l'esprit d'amour et d'obéissance passionnée. Une de ces figures est sainte Jeanne d'Arc, et l'autre est cette petite religieuse catholique si chère au coeur de votre bon cardinal, sainte Thérèse de Lisieux, que nous appelons aussi la "Petite Fleur".

Quand Jeanne d'Arc apparut, les jours étaient plus sombres pour la France qu'ils ne l'étaient pour l'Amérique

à l'époque de Valley Forge. La plus grande et la plus riche partie du pays était sous la domination du roi d'Angleterre. La capitale elle-même était conquise. La haute noblesse, "l'intelligence", le haut clergé lui-même et les principaux ordres religieux, étaient du côté d'Henri VI et de Bedford. Le roi de France était un frêle jeune homme qui doutait de son propre droit. Toutes les batailles étaient perdues, toutes les villes étaient prises, et la dernière, Orléans, sur la rive droite de la Loire, venait d'être assiégée. Et ce que tant d'hommes importants et instruits et bien intentionnés avaient accepté, une jeune bergère de dix-huit ans, Jeanne d'Arc, ne l'accepta point. Elle vit que cela n'était pas juste, que Dieu ne peut vouloir le maintien de ce qui n'est pas juste, que quelque chose devait être changé, même si les hommes et les généraux n'y réussissaient pas. Du fond de son âme, elle entend ce grand appel, ce cri glorieux qui, de ce jour, n'a jamais cessé de retentir en elle: "Enfant de Dieu, va! va! va!" Où va-t-elle? Elle va à Chinon pour saluer son roi, elle va à Orléans pour délivrer la ville, elle va à Reims pour donner une couronne, et elle va à Rouen pour recevoir elle-même une couronne, la couronne du martyr parmi les flammes du sacrifice! Mais la mort elle-même n'a pas exempté Jeanne de son devoir! "Enfant de Dieu, va! va! va!" Et Jeanne va toujours! Elle a été jusqu'aux extrémités de la

terre! elle a été en Asie et en Afrique avec nos missionnaires! Et ces derniers temps elle a été en Amérique avec Washington et Lincoln. Partout où il y a quelque chose de mal, où il y a une injustice subie par une nation ou par une classe d'hommes, partout où le peuple souffre sous le joug de l'ignorance, du préjugé ou de la brutalité, là Jeanne d'Arc va! Elle va, elle va, elle va. Elle va plus loin que le Mississippi, plus loin que les Montagnes Rocheuses, elle atteint un autre Océan. Une nation entière est imbibée de son esprit que vous appelez "l'esprit de frontière", sans doute parce qu'il ne connaît pas de frontières. Si l'espace lui manque, si la terre fait défaut devant ses pieds, le ciel étoilé lui demeure ouvert.

Un grand écrivain catholique anglais que nous avons eu récemment le plaisir de rencontrer en Amérique, G. K. Chesterton, a fait dans un de ses livres une remarque éclairante sur ce "juste milieu" ("golden mean") qui, selon la philosophie aristotélicienne, est la base de toutes les vertus naturelles et la racine de toute sainteté. Il dit que le "milieu" entre les tendances de notre nature a été trouvé non par une sorte de mélange ou de diminution, mais en développant, en face de chacune de nos dispositions naturelles, une autre disposition ou un intérêt opposé qui sert à l'équilibrer, non en nous efforçant, par exemple d'obtenir une espèce de rose pâle et douteux, mais en nous

intéressant à la fois au rouge pur et au blanc éblouissant. Il donne comme exemples la dévotion égale de l'Eglise pour la chasteté et pour la maternité, vertus qui sont exemplarisées sur nos autels par la Vierge Marie; pour la pénitence et pour la beauté liturgique; pour le respect des parents et pour l'indépendance des âmes. Catholicité signifie respect pour toute l'humaine nature. Si, dit M. Chesterton, vous cultivez dans votre âme seulement une vertu sans vous occuper des autres, alors elle a une tendance à pousser comme une mauvaise herbe et à occuper indûment le champ entier, au grand dommage et désagrément de tout le monde. Et M. Chesterton exprime cette pensée en disant: "Le monde est plein de vertus chrétiennes qui sont devenues folles."

Il vous est facile d'imaginer, chères Mesdames, quel désordre il y aurait dans le monde si chaque jeune fille se figurait avoir en elle l'étoffe d'une sainte Jeanne d'Arc. Mais, sans sortir de France où vous avez convenu de rester avec moi aujourd'hui, l'Eglise est capable de trouver dans son trésor un autre lot de vertus, que Jeanne d'Arc possédait aussi, mais auxquelles les circonstances n'ont pas permis de se révéler aussi bien. Qui, du moins pour un observateur superficiel, fut plus différente de sainte Jeanne d'Arc que sainte Thérèse de Lisieux? La première passa sa courte vie à combattre à cheval sur les champs de bataille. L'autre passa sa vie, presque aussi

courte, entre les murs d'un couvent d'où elle ne sort jamais, même pour une heure. L'une a tout un pays à sauver, un roi à couronner, et trouve une mort glorieuse sur un trône de flammes. L'autre passe sa vie extérieure à écrire des vers innocents, à peindre des peintures enfantines, et meurt sur sa couche monastique consumée par un feu intérieur. Quelles destinées plus différentes? Et cependant toute l'Amérique catholique éprouve le même enthousiasme et la même vénération pour ces deux jeunes filles françaises, pour celle qui fut soldat et pour celle qui fut religieuse, pour Jeanne d'Arc et pour Thérèse de Lisieux, parce qu'elle sait que toutes deux furent mues par les mêmes motifs, amour de Dieu et de l'humanité, obéissance sans réserve à la Divine Volonté et consentement au total sacrifice.

Tout saint est voué à une tâche spéciale et est adapté à certaines conditions données et à une certaine époque. J'espère qu'il n'est pas irrespectueux, bien que cela puisse sembler un peu paradoxal, de dire que sainte Thérèse de Lisieux est mieux adaptée à l'Amérique d'aujourd'hui, a pour elle plus de signification et d'intérêt que sainte Jeanne d'Arc. Elle fait face à un besoin plus grand, et cela parce que son exemple et sa doctrine sont plus ouvertement, emphatiquement et, si je puis dire, plus naïvement en opposition et en contradiction avec les principes de vie modernes. Nous sommes ici dans le pays de la

Déclaration de l'Indépendance, et chaque citoyen, homme ou femme, porte profondément gravé dans son coeur chaque article de cette glorieuse Charte. Mais toute la vie de sainte Thérèse fut une déclaration de dépendance. A l'âge où la vie ouvre des horizons infinis devant un jeune être, Thérèse convoite les quatre murs d'une cellule comme d'autres convoitent la liberté, elle convoite la pauvreté comme d'autres convoitent la richesse, elle convoite l'obéissance totale à une règle et à la volonté d'un Supérieur comme d'autres ont soif de ces choses dont on fait l'éloge aujourd'hui en les désignant par les beaux noms d'autonomie et de self-control. Pourquoi un désir si étrange et en apparence si contraire à la nature humaine et à nos instincts animaux? La réponse est la parole de Notre-Seigneur adressée à sainte Madeleine: "Une seule chose est nécessaire." Nous sommes pauvres parce que nous nous soucions de beaucoup de choses et ne sommes capables d'en posséder aucune. Sainte Thérèse n'en voulait qu'une seule. Sa vie entière est pour nous une leçon de renoncement et de persévérance. Elle n'avait pas sans cesse sur les lèvres ce refrain: "Comme cette vie est morne et douloureuse et mesquine! Comme je serais heureuse si j'avais une Lincoln, ou une fourrure de mille dollars, ou un meilleur mari, ou des enfants qui me donnent plus de satisfaction!" Elle était comme un bon musicien auquel le chef d'orchestre a confié

une partie très intéressante, mais très difficile. Il n'a pas trop de toute son attention et de tout son talent pour suivre à la fois la mélodie toujours changeante qui lui est révélée page après page par la partition posée sur son pupitre et les indications du chef d'orchestre, et en même temps prêter l'attention la plus exquise, chaque fibre de son âme et de son corps demeurant tendue vers ce qu'exécutent ses camarades à sa droite et à sa gauche. J'exprimerai toute ma pensée en disant que les yeux sont faits pour regarder en avant et les oreilles pour entendre ce qui se passe à nos côtés. C'est tout à la fois cette unité d'intention et ce sentiment de dépendance vitale par rapport à notre prochain et d'aide à lui prêter, qui est la grande leçon que nous a donnée la "Petite Fleur de Lisieux". Elle nous enseigne que dans cette vie l'unité d'intention est meilleure que des bavardages sans but et de bruyantes éclaboussures dans toutes les directions. Il vaut mieux, après tout, suivre la volonté de Dieu et les douces et fortes directives de la charité tout autour de nous, que de s'abandonner aux suggestions à courte vue de l'intérêt individuel qui ne nous mènent nulle part. C'est la grande vérité qui a été exprimée dans le livre de l'Ecclésiastique par cette sentence dorée que je ne me lasse jamais de citer: Ne impedias musicam, n'empêchez pas la musique. Et la musique partout existe autour de nous, que ce soit dans notre âme,

dans les âmes des autres, ou venant des Anges. C'est cette suave musique qui était à la fois entendue et jouée par ce fils de saint François quand il frottait deux morceaux de bois mort l'un contre l'autre. Il n'est pas de bois si mort qu'il ne puisse en sortir quelque musique pour une âme vivante.

PAUL CLAUDEL.

(traduit de l'anglais par Anne-Marie Petit)

APPENDICE R

REFLEXIONS DE M. PAUL CLAUDEL
POSANT DEVANT UN PORTRAITISTE¹

"My first diplomatic post," he told me as he posed in a room high up in one of New York's towers, "was as vice consul in Boston; and, after a few years there, I got my first taste of the Orient. For fifteen years I was in China.

"And, incidentally, speaking of China reminds me of one of the strangest portraits that was ever made of me. It was done by a native artist. He sat facing me, and surely and quickly with a brush loaded with water-color he drew one half of my face; then he deftly folded the paper in half and the wet paint was transferred to the other side of the paper and completed the portrait. It was Oriental efficiency, but it was more than that — it was an evidence of that love of conventionalization that is so characteristic of Chinese art."

From China M. Claudel was sent to various European countries, then to Brazil. Later he became Ambassador to Japan, where, as in China, he learned the language. Incidentally, he wrote two Japanese ballets, collaborating with

¹ S.J. Woolf, An Ambassador of Diplomacy and Art, dans The New York Times Magazine, 4 mai 1930, p. 9.

APPENDICE R

310

a native musician in writing the incidental music and with an artist in designing the sets.

"Too few people," he said, "know anything about the Japanese art of today. Hokusai and a number of his contemporaries are well known, but they are dead, and the great artists who are working there are not appreciated in the West. They still retain the old method of drawing that gives such charm to the older pictures; but from the West has come a certain influence that has made itself felt and introduces a new element into their works.

"These artists of the East have a clear idea of art; they realize that it is not imitative, that it must be the expression of an emotion — an emotion that in a sense may result from a rational idea. What they put down on their paper they put down quickly, but they do not begin until they have thought out carefully what they are going to do.

"I think this is true of most good art. The actual result is achieved quickly, no matter how long the tortures of creation have previously endured."

As he was speaking, the telephone rang, and he answered it; but, though he speaks English well and understands it perfectly, he had difficulty in finding out what the person at the other end of the wire wanted, and asked me to talk. It was a photographic news agency that wanted

APPENDICE R

311

to take a photograph.

M. Claudel refused to pose — he said he hated photographs, and inadvertently I thought of an American statesman who, when I told him I wanted to make a drawing of him, said: "What good are drawings anyhow? Photographs are better." But that man's vocation is politics; M. Claudel's is art.

"That is the trouble with the world of today," the Ambassador continued, as he resumed his place in the chair. "We are all becoming too mechanical in our ideas. The advantages that we gain from our great mechanistic inventions make us lose sight of the real beauty and worth of those things that are not purely utilitarian and labor-saving.

"If I want to see what the men and women of an earlier period looked like, I do not get out a lot of photographs, I can gain more knowledge of a man's character from a drawing or painting or bust of him than I can from all the photographs of him that were ever made.

"Do you know the work of Carpeaux?" he asked. "Have you seen any of his portrait busts? He did that group of dancing girls to the right of the entrance of the Paris Opera House, and the bust of Garnier, architect of the building, is also by him. His busts give you a better impression of the people than any photographs; they embody

APPENDICE R

312

the spirits of his subjects.

"You know," he continued, "they show, too, that our idea that the height of the forehead is a token of intelligence is not altogether right. The eyes, the nose, the mouth or the chin can show mental capacity as well as the brow.

"Most statesmen, for instance, have long noses," he went on. "But I suppose that is very lucky, because most of them cannot see further than the length of them, so that a statesman with a short nose is handicapped by nature."

He chuckled.

"But, seriously, there is a strange fact that always impresses itself upon me whenever I look at the portraits of any number of men of one particular epoch; and that is, that for some reason or other there is a certain resemblance among all of them.

"Do you remember how many men looked like Lincoln during the period in which he lived? You do not see any today. It is the same about other periods in the world's history. There is always a predominant type."

I asked how he accounted for this.

"I do not know," he replied. "And, moreover, it does not interest me. That is the trouble with the age in which we live. Scientists are ruining the world searching

APPENDICE R

313

for causes. An artist has no desire to find them out. He is contented with the results.

"When I look out of this window and see the sun glowing on the huge piles of masonry that rear upward into the sky, I am satisfied with the majesty of the scene. The reasons for which the buildings were erected, their cost and their housing capacity do not interest me. Nor do the causes that were at work that produced a fine painting hold any attraction for me. A scientist looks at a painting, and for him it is certain earth or chemical colors dissolved in water or oil, and laid on a piece of canvas; his eyes do not see the soul of the picture.

"Have you ever noticed the spirit of Bismarck that is present in most of Lenbach's portraits — I mean those of other people? That fact interests me. The reason for it does not. If it is because at that time God felt that that type of man was essential for the welfare of Germany, that is beside the question. The same thing that is true of all the men painted by Lenbach is just as true of any other period of the world's history. How many old Roman busts have you mistaken for Julius Caesar? Don't you recognize an epochal resemblance among all the Dutchmen painted by Hals or Rembrandt? And assuredly all the men drawn by Ingres have something in common in their looks."

APPENDICE R

314

I mentioned his new opera and asked him to tell me something about it².

"Before the war began I was stationed in Germany and Max Reinhardt asked me to write a play for him. 'Christopher Columbus' was the result of this request. I wrote it and sent it to him; but, though he said that he liked it tremendously, it was not produced. I then sent it to my friend Milhaud and asked him whether he thought that he could compose some music for it. This he did, and that is how it came to be written.

"There is one decided novelty in it that I think will prove of interest. It is the introduction of the cinema into the story as it progresses. I decided that ordinary scenery was too static — that having its influence at the rise of the curtain, it no longer played a part in the development of the work. Accordingly, I have used a screen as a back drop, and upon this are projected the thoughts of the leading characters. You can easily see what an effect can be produced by this. The projected pictures can be varied in sharpness, depending upon the strength of the emotion, one feeling can fade away and give place to another; and, when conflicting passions are

2 L'article porte en sous-titre: "M. Claudel, Envoy and Poet of France, Has Written the Libretto of an Opera That Berlin Hears Tomorrow."

APPENDICE R

315

to be depicted, two or more subjects can be superimposed upon the film.

"Of course, the projection of these pictures will not be strong enough to interfere with the action of the players nor to detract from the music. It will form a decorative and at the same time a moving background, which will keep in its proper place, and add to opera as a whole."

As he spoke about these things it was difficult to believe that here was a man who had given up the greater part of his life to diplomacy. I mentioned this to him. He smiled.

"You Americans also have had authors who did the same thing. There was Irving and also Hawthorne, and in France we have had many men who have combined literature with government work. There is Chateaubriand, Lamartine and Morand, to mention only a few of them.

"After all, art — and by art I mean painting, sculpture, music, literature and the allied crafts as well — in a way binds all people together, and makes for a better understanding among the various peoples upon this earth; so that even those artists who did not go in for diplomacy have done their part in cementing friendships and smoothing away miscomprehensions."

APPENDICE S

SOMMAIRE DE

Paul Claudel à Washington¹
(1926-1933)

En 1926, les relations diplomatiques sont tendues entre la France et les Etats-Unis à cause du problème des dettes de guerre. Paul Claudel est nommé ambassadeur à Washington avec la mission bien précise de sauvegarder l'amitié franco-américaine. Le grand journal de la métropole américaine, le New York Times, sera bien fidèle à relater les nombreuses activités du diplomate français durant son séjour de six années à l'ambassade de Washington. De ces nombreux articles du journal américain, on peut tirer un portrait de Paul Claudel: c'est le but de la présente thèse.

Durant la première partie de son séjour à Washington (mars 1927 à octobre 1928), le nouvel ambassadeur de France établit de nouveaux contacts avec l'Amérique où il avait été en mission au tout début de sa carrière diplomatique. En plus d'administrer les affaires courantes, l'ambassadeur se fait le messenger de l'amitié française aux Etats-Unis. Il s'adresse à des auditoires très différents

¹ Marc-O. Saint-Jean, thèse de maîtrise présentée à la Faculté des Arts de l'Université d'Ottawa, 1966, v-319 p.

et dans toute l'histoire de l'Amérique, il trouve les motifs d'une amitié constante entre le peuple français et le peuple américain.

Un long voyage en Louisiane permet à Claudel de visiter les descendants des Acadiens qui sont restés fidèles aux traditions, à la foi et à la langue de la mère-patrie.

Du 23 juillet au 9 août 1927, Claudel écrit, à Brangues, "L'histoire de Christophe Colomb". Il s'oriente vers une étude sérieuse de la Bible.

Les années 1929 et 1930 marquent la deuxième partie de son séjour. L'ambassadeur va approfondir la vie américaine. De nombreuses relations diplomatiques et surtout des contacts fréquents avec des groupes américains permettent au diplomate de s'interroger sur la vie américaine. Il continue sa mission d'amitié: visites aux universités, ouvertures de monuments publics, remises de décorations. Il apporte le salut de la France au Canada et en Nouvelle-Angleterre.

Durant toute cette période, Claudel s'intéresse à la publication de ses oeuvres et il prépare intensément la représentation de sa pièce "Christophe Colomb" qui sera donnée en opéra, à Berlin en 1930.

Les années 1931 à 1933 marquent la dernière partie du séjour de Claudel à Washington. Les problèmes

diplomatiques ont sérieusement compromis les relations entre la France et les Etats-Unis. Le refus par la France de payer une partie de sa dette de guerre au gouvernement américain amène la rupture complète des relations diplomatiques entre les deux pays. Claudel a échoué à Washington mais il a certainement bien accompli sa mission auprès du peuple américain auquel il a appris à connaître et à aimer la France.

Durant cette époque de ses adieux à l'Amérique, Paul Claudel a limité ses activités littéraires. Il se prépare, par l'étude et la méditation, à publier des commentaires de la Bible.

En suivant les activités de Paul Claudel dans les colonnes du New York Times et de quelques autres journaux et revues, on peut essayer de tracer un portrait de l'homme. C'est d'abord comme écrivain que les Américains ont reçu l'ambassadeur de France. Comme diplomate, il a été d'une grande loyauté pour son pays et d'une grande compréhension pour l'Amérique.

Le portrait moral de Claudel semble fait de contradictions: l'homme est difficile à approcher et pourtant il recherche les foules; profondément catholique, il n'a qu'une véritable amitié aux Etats-Unis et c'est avec Madame Agnès Meyer, une protestante; diplomate distingué et distant, il a une merveilleuse facilité d'adaptation à

APPENDICE S

319

tous les milieux et à tous les problèmes humains; poète très sérieux et profond, il a un fort penchant à l'humour.